

**Exclusif !**

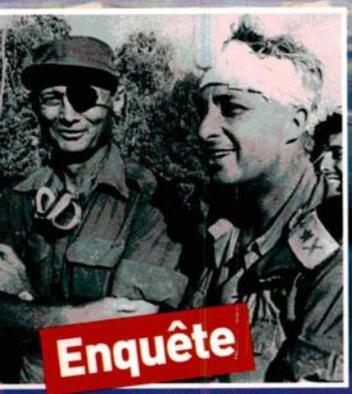
Un Soviétique pris dans  
l'horreur des camps

Sacha Volkov raconte  
son infernale odyssée  
de Kursk à Buchenwald

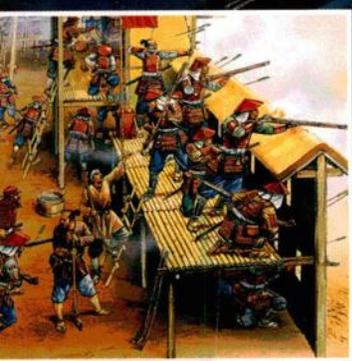
# GUERRES & Histoire



**Andrinople, 378 :**  
la bataille qui sonne  
le glas des légions



**Enquête**  
Guerre du Kippour :  
pourquoi Israël s'est  
fait surprendre



Château fort japonais,  
une belle efficacité



**Dossier**

# L'assassinat de la Luftwaffe

Comment l'aviation américaine  
a sauvé le Débarquement

L 17103 - 15 - F: 5,95 € - RD



Fan du nouveau  
Science & Vie Junior



SCIENCE & VIE  
**JUNIOR**

LA NOUVELLE FORMULE + UN CD OFFERT

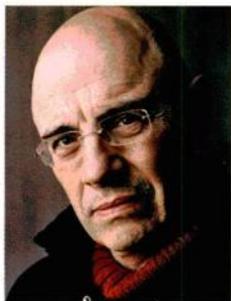
# EDITORIAL

**L**e Débarquement avec une majuscule, on nous le sert souvent en plat de résistance, seul, sans accompagnement. Impressionné par la sophistication logistique et technique de Neptune — la partie amphibie d'Overlord —, on oublie qu'il n'est qu'une pièce dans une fresque immense, étalée dans le temps et dans l'espace. Ajoutez à cela que, pour personne aujourd'hui, il ne semble y avoir eu le moindre doute sur sa réussite. Il s'agit d'une erreur de perspective fort commune qui nous fait juger d'un événement du point de vue de sa conclusion et non d'après les représentations qu'en eurent les contemporains. En réalité, à la mi-1943, les Anglo-Saxons n'étaient pas certains de leur succès en Normandie. La seule chose qu'ils savaient, c'est qu'en cas d'échec ils ne pourraient rejouer la pièce avant 1946.

Il y avait trois conditions *sine qua non* à remplir préalablement au débarquement, si l'on en croit l'exposé du général John R. Deane à Molotov lors de la conférence des ministres des Affaires étrangères tenue à Moscou en octobre 1943. Un : la menace de la Luftwaffe devra avoir été écartée. Deux : les Allemands ne devront pas avoir plus de douze divisions mobiles en réserve à l'Ouest. Trois : ils ne devront pas pouvoir amener plus de quinze grandes unités en renfort dans les soixante jours suivant le débarquement. Pour les points deux et trois, les Alliés comptent sur l'Armée rouge. C'est l'origine de la formidable opération Bagration dont *G&H* parlera plus tard. Le point un, qui a semblé le plus important aux décideurs alliés, concerne la Luftwaffe : il constitue le point de départ du dossier de notre numéro 15. Car l'affaire est encore trop peu connue. L'opération Pointblank — l'assassinat de la Luftwaffe — est un piège stratégique exceptionnel par la vision qui le sous-tend et par ses résultats. Il mérite, au moins autant que les Mulberries ou Fortitude Sud, qu'on se penche sur lui. D'autant plus que ses conséquences vont plus loin que la Normandie. Pointblank est la base historique de la « culture aérienne » des États-Unis, cette ouranocratie qui a pesé sur le second xx<sup>e</sup> siècle et pèse encore sur le temps présent. Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, directeur de la rédaction

## NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**  
Directeur de la rédaction. Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**  
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



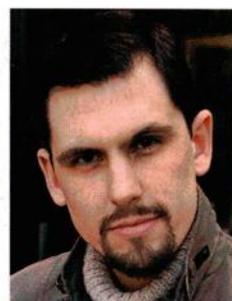
■ **Yacha MacLasha**  
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**  
Colonel, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre.



■ **Laurent Henninger**  
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



■ **Benoist Bihan**  
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue Histoire & Stratégie. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opérative.

## SUR LE FRONT

### 18 → Caméra au poing Guerre des Boers, laboratoire des guerres postcoloniales

En 1900, les Britanniques doivent recourir à tous les moyens de la terreur moderne pour venir à bout des Boers, premiers colons de l'actuelle Afrique du Sud. Une guerre tristement en avance sur son temps.

### 60 → L'enquête Guerre du Kippour : comment Israël s'est laissé surprendre (1<sup>re</sup> partie)

En 1973, Israël se croit à l'abri de toute surprise grâce à un système ultrasecret branché sur Le Caire. L'ennui est que le chef du renseignement, persuadé que les Arabes n'attaqueront pas, refuse d'utiliser son dispositif pour ne pas le dévoiler... tout en laissant croire le contraire !

### 68 → Chasse aux mythes Le colonel Brémond, l'anti-Lawrence d'Arabie

La France était bien plus engagée qu'on ne le croit auprès des Saoudiens pendant la Grande Guerre. Mais le chef militaire expédié sur place par Paris n'était pas aussi doué que son rival britannique pour la publicité.

### 72 → Bizarreries Projet Habbakuk : l'épopée du porte-avions de glace

Désespéré de gagner la bataille de l'Atlantique, Churchill s'enthousiasme en 1942 pour un étrange porte-avions : un gigantesque radeau de glace mélangé à de la sciure de bois !



**EXCLUSIVITE**

### 6-12 → Sacha le Sage, le prisonnier miraculé

Capturé à Koursk par les Allemands, Alexandre « Sacha » Volkov échappe *in extremis* à une mort promise non pas une mais plusieurs fois, au cours d'un périple qui le mène de l'enfer des convois de prisonniers à celui de Buchenwald et qui s'achèvera dans les ruines du Reich agonisant... Et pourtant, Sacha, habité par la foi communiste, n'a jamais perdu espoir.

### 76 → À la loupe Andrinople, le glas des légions

En Thrace, Goths et Romains se retrouvent face à face sur un champ de bataille à la suite des manigances stupides d'un fonctionnaire véreux. Une étincelle de trop déclenche le combat dans lequel Valens, l'empereur d'Orient, laisse sa peau... et les légions leur réputation.

### 84 → Troupes « Les dragons sont bons à tout »

Fantassins montés sur des chevaux ou cavaliers combattant à pied ? Les deux ! Et cette polyvalence fait merveille sur les champs de bataille, explique l'historien Hervé Drévuillon. Et même bien au-delà, puisque Louis XIV y fait appel pour terroriser les réformés.

### 90 → Aux armes ! Châteaux forts japonais, beauté et efficacité

À la grande différence des châteaux forts de l'Europe médiévale, les constructions japonaises sont contemporaines des armes à feu. D'où leur étonnante capacité à résister à tout... Quasi imprenables, ces œuvres d'art raffinées seront finalement vaincues par la politique.

## RUBRIQUES

### 14 → Actualités... ... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

### 28 → Vos questions à la une ! Écrivez-nous, nous répondons.

### 66 → Un objet, une histoire Épée à deux mains, la grande faucheuse

### 88 → Peindre la guerre La Castille se déchire entre Jeanne et Isabelle

### 96 → L'œil du cinéma Empire des Indes, sous la comédie le tabou

### 98 → À lire, à voir, à jouer Interview de Jean Lopez, directeur de la rédaction de *G&H*, qui fait paraître avec Lasha Otkhmezuri une biographie de Joukov, « l'homme qui a vaincu Hitler ». Suit l'actualité de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du jeu vidéo et du wargame.

### 111 → Quiz Connaissez-vous la bataille de la Marne ?

### 112 → Courrier des lecteurs

## DOSSIER

### **34-57** → **L'assassinat de la Luftwaffe** **Comment l'aviation américaine a sauvé le Débarquement**

#### **36** → La clé du débarquement est à chercher dans le ciel

Le fiasco de Dieppe en 1942 a montré qu'une tentative de débarquement sans maîtrise du ciel est suicidaire. Il faut donc briser la Luftwaffe. Les stratèges alliés ne sont pas forcément d'accord sur l'utilisation des bombardements et leurs premiers efforts aboutissent à un massacre.

#### **42** → Des Mustang et des bidons

La leçon des sanglants raids de 1943 est tirée début 1944 : pour accomplir leurs missions, les bombardiers ont besoin d'une escorte de chasse à l'autonomie renforcée. Le bidon largable fait franchir un premier bond, que le chasseur Mustang prolonge jusqu'à Berlin.

#### **44** → Big Week et Berlin : deux coups à bout portant

En février, les aviateurs américains tiennent un plan crédible. En une semaine, ils obligent la Luftwaffe à une bataille d'usure insupportable. Avant d'enfoncer le clou début mars sur Berlin.

#### **50** → Les sept péchés capitaux de la Luftwaffe

Les Américains l'ont emporté... non sans l'aide d'Hermann Göring et de ses subordonnés incompetents. Fin 1943, la Luftwaffe est tout sauf prête à affronter l'orage. Ses errements vont se révéler fatals.

#### **52** → Pointblank ouvre les portes de la victoire

Avec la victoire de février-mars 1944, le Débarquement est devenu possible et la Wehrmacht tout entière est affaiblie par l'éviction de la Luftwaffe. La Libération va être hâtée de plusieurs mois.

#### **56** → Un coup de tonnerre qui résonne encore

Faute d'adversaires comparables à la Luftwaffe, il sera difficile aux théoriciens de tirer des leçons de Pointblank. Pour autant, l'opération a marqué durablement la culture militaire américaine.

## CHRONIQUES

**83** → Opérations spéciales  
par Jean-Dominique Merchet  
Glavany, commando et pilote

**114** → D'estoc et de taille  
par Charles Turquin  
Waterloo... sans les Anglais !

# Sacha le Sage, le prisonnier

Propos recueillis et traduits du russe par Yacha Maclasha

Capturé près de Koursk le 11 juillet 1943, Alexandre dit Sacha Volkov, jeune Soviétique débrouillard, survit non seulement à la marche forcée des prisonniers de guerre, mais également aux terrifiantes conditions de détention des stalags et du camp de Buchenwald. Odyssée infernale qu'il raconte ici, sans rien avoir perdu de l'humour et de l'amour de la vie qui l'ont sauvé.

**G&H:** Où et comment avez-vous été capturé ?

**Sacha Volkov:** La nuit du 10 au 11 juillet, près du village de Berezovka [voir carte p. 9]. Je suis alors garde du corps du colonel commandant une brigade intégrée au 3<sup>e</sup> corps mécanisé de la 1<sup>re</sup> armée de tanks. Notre PC se trouve dans une caverne, à flanc de colline. Ce soir-là, je suis de garde et on informe le colonel que des chars allemands s'infiltrent sur nos arrières. Il convoque son

chef du renseignement, le capitaine Zakharine, qui dément l'information. À minuit, je suis relevé et je me mets en quête d'un morceau à manger, alors que les autres dorment. Tout à coup, le sergent de la compagnie de renseignements entre et commence à hurler : « Putain de vos mères, vous dormez et nous sommes encerclés par les chars ! Aux armes ! » Tout le monde s'habille en

vitesse et, peu de temps après, le sergent annonce : « *Rendormez-vous, fausse alerte !* » Puis il s'approche de moi et me dit (nous sommes amis) : « *Sacha, tout à l'heure dans la forêt, on a entendu les Allemands parler, je me suis jeté dans le fossé et j'ai touché la chenille d'un char allemand !* » « *Quoi ? Mais Zakharine a rapporté le contraire au colonel ! Il faut que tu ailles*



Des soldats soviétiques traînent une mitrailleuse Maxim lors de la bataille de Koursk, en juillet 1943. Sacha Volkov a participé aux combats sur le front sud au sein du 3<sup>e</sup> corps mécanisé commandé par le général Krivosheïn. La bataille est un tournant de la guerre à l'Est, dans la mesure où, à son issue, la Wehrmacht cède définitivement l'initiative à l'Armée rouge.

En haut à droite, Volkov en tenue militaire, début 1943.

# miraculé

le voir. » Mais voilà. Le sergent est parti en patrouille sans autorisation, ce qui est passible du tribunal et donc il hésite... Je lui dis : « Tu t'occupes de ta peau quand toute la brigade peut être en danger ? Va rapporter au colonel ! » Là-dessus, je vais me coucher. Mais le sergent n'a rien dit...

## Pourquoi Zakharine, qui a tout vu, n'a pas rapporté ces faits au colonel ? Était-il un traître ?

Je ne pense pas. Je crois qu'il a estimé qu'il avait plus de chances de s'échapper tout seul qu'en tentant une percée avec la brigade. En tout cas, à 8 heures du matin, je prends la garde et peu de temps après déboule une Willys chargée d'une dizaine d'officiers, du major au colonel. Deux d'entre eux entrent chez

notre colonel sans rien me demander. Et j'entends que nous sommes encerclés... Notre colonel annonce alors qu'il part au PC de réserve et embarque tout le monde dans la Willys, en laissant la compagnie de commandement, la mienne donc, et la compagnie de mitrailleuses en couverture. Surgit alors un char allemand qui tire sur la Jeep et réduit les officiers en morceaux.



## Avez-vous des armes antichars ?

Non, des mitraillettes et des fusils. Nous nous retranchons sur la pente du ravin, il y a des chars partout : devant, derrière... On nous tire dessus de partout, nous ne savons pas où aller. Un camarade est blessé au ventre et le sergent-chef Brindiliov et moi le prenons chacun sous un bras. Mais comme il ne tient plus debout, nous nous retrouvons vite en fin de colonne. À ce moment, un Focke-Wulf nous tombe dessus et nous mitraille. Je ressens une violente douleur et je perds conscience. Quand je me réveille, je vois la crose d'un fusil et une botte, celle d'un Allemand qui me cogne dessus pour savoir si je suis vivant. Derrière lui,

La 1<sup>re</sup> armée de tanks, dirigée par le général Katoukov, se signale à Koursk au sein du front de Voronej. Par ses contre-attaques incessantes et sacrificielles sur le flanc ouest de la poussée allemande au sud du saillant, elle freine et épuise la 4<sup>e</sup> armée Panzer.

Suite à la loi américaine du prêt-bail (Lend Lease Act) du 11 mars 1941, l'URSS reçoit, entre autres, 78 000 Jeep dites « Willys », du nom du constructeur de l'engin.





Une colonne de prisonniers soviétiques se dirige vers les arrières durant la bataille de Koursk. Les Allemands n'ont pris que 17 000 prisonniers alors qu'ils en espéraient plus de 500 000. Parmi eux, Sacha Volkov.

Le lieutenant-général **Andrei Vlassov** (1900-1946), un des officiers les plus prometteurs de l'Armée rouge, est pris par les Allemands le 12 juillet 1942. Ces derniers lui offrent la tête d'un mouvement national russe anticommuniste. Malgré ses appuis dans la Wehrmacht et la fondation d'une armée de libération russe (ou **ROA**, voir n° 13, p. 11), Vlassov n'est qu'un pion des nazis. Capturé par les Américains en 1945, il est livré à l'URSS, jugé et pendu en août 1946.

une longue colonne de nos prisonniers... Je reperds conscience alors, et j'ai de la chance : normalement, les Allemands achèvent les blessés, mais celui-là oblige quatre prisonniers à me porter sur une toile de tente.

#### Quel est votre premier réflexe de prisonnier ?

Nous sommes rassemblés dans une grange et j'en profite pour enterrer ma carte du Komsomol [*l'organisation de la jeunesse communiste, NDLR*], auquel j'ai adhéré la veille, et la feuille du bataillon, dont je suis rédacteur en chef et illustrateur : à la une, il y a une caricature d'Hitler et s'ils trouvent ça, je serai fusillé. Le lendemain matin, les Allemands nous font aligner. Un officier dit : « *Les communistes et les Juifs, un pas en avant.* » Et ils sont immédiatement fusillés.

#### Pourquoi sont-ils sortis du rang ?

Sans doute qu'ils ne savaient pas...

#### Commence alors votre long périple vers l'Ouest...

Nous sommes conduits dans un grand camp, dans l'enceinte de l'ancienne usine à huile de tournesol de Tomarovka. Il y a là 17 000 prisonniers. Pendant trois jours, on n'a rien à manger. Mais le sergent-chef Brindiliov est formidable, bien que je

n'aie jamais été proche de lui. J'ai du mal à marcher à cause de la commotion et il m'aide tout le temps. Il a trois biscottes dans sa poche et, pendant ces trois jours, il en partage une par jour avec moi. Au quatrième jour, on fait une *balanda* [soupe claire] avec des épluchures de tournesol, il y en a des collines entières dans l'usine. Au centre de la cour, il y a un immeuble. Ce jour-là, un Allemand sort sur le balcon avec une miche de pain. Il crie : « *Par ici les Russes !* » et il jette la miche dans la foule. Tout le monde se bat pour l'avoir... Alors l'Allemand jette une grenade dans le tas et, sur le balcon, ses copains rigolent à gorge déployée.

#### La bataille de Koursk se termine par un échec allemand. Qu'advient-il de vous ?

Comme nos troupes avancent, les Allemands nous envoient plus à l'ouest dans un autre camp. Là, on nous donne de la *balanda* tous les jours, il y a même des pommes de terre et une miche de pain de 700 à 800 g pour douze. La répartition du pain dure à peu près une heure, nous suivons chaque geste avec des yeux affamés... À ce moment arrivent des recruteurs du **ROA**, des *vlasovtsi*. Ils nous racontent que tout est la faute des Juifs, qui régnaient sur nous, etc.

Ces paroles trouvent un écho chez des prisonniers qui disent « *On en a assez des youpins, de la famine...* » Mais moi, pur produit soviétique élevé dans d'autres croyances, je ne peux pas supporter ça et je commence à discuter. L'un d'eux répond : « *Ah tu les défends, tu es aussi un youpin peut-être ?* » Alors je baisse mon pantalon pour lui montrer que je ne suis pas juif et je lui dis : « *Suce !* »

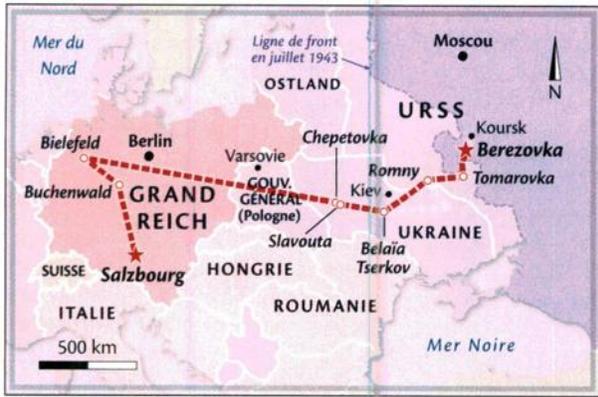
#### Et votre périple reprend.

En septembre, nous arrivons à Romny. Les celliers sont pleins de vin et notre escorte de *vlasovtsi* en profite pour se saouler. Alors, je décide de fuir. Je me cache dans les joncs et je laisse partir la colonne. Facile. Je reste dans la forêt, sous la pluie, sans nourriture. À la fin du troisième jour, très affaibli, j'entre dans le jardin de la première isba venue. Je vois la paysanne en train de préparer la soupe, je perds toute prudence et j'entre. Mais il y a là un garde du convoi qui se prépare à manger... Il me dissuade de fuir et m'encourage à profiter de la soupe. Je craque... Je saigne du nez, il y en a plein l'assiette, mais jamais je n'ai mangé avec tant de plaisir. Au retour, je pense que je vais être battu sauvagement, mais non, les Allemands doivent penser que tout est la faute



Alexandre « Sacha » Vladimirovitch Volkov est

né en 1923 à Vladikavkaz, dans le Caucase. Sa mère meurt lorsqu'il a 11 ans. Son père, fonctionnaire du parti, l'emmène avec lui à Smolensk. C'est à Minsk, cependant, que la guerre le prend en juin 1941. Il s'échappe de peu et est mobilisé en 1942 dans une unité de DCA puis de reconnaissance, où ses faits d'armes lui valent des décorations mineures. Intelligent, cultivé, il assume vite des fonctions de secrétaire et de journaliste au front. Puis il est capturé par les Allemands près de Koursk en juillet 1943. Après sa libération, il réintègre l'Armée rouge, mais sa grande gueule et ses aventures féminines lui valent d'être dégradé (il est sergent) et démobilisé. Il se marie ensuite et fonde une famille. Il vit aujourd'hui à Riga, en Lettonie.



Sacha Volkov est capturé en URSS, il traverse ensuite les zones sous administration allemande (en bleu clair), arrive au cœur du Reich et échoue à Buchenwald, avant de retrouver la liberté à Salzbourg. Au total, un périple de plus de 2 500 km, effectué en partie à pied...

prendre le risque... Alors un garde arrive, disperse les prisonniers et je reste sans gamelle.

### Sans gamelle, mais avec une grande gueule qui vous coûte cher...

Dans le camp, les *vlavotsi* distribuent des tracts où on lit qu'Hitler est venu libérer la Russie du joug judéo-bolchévique. Moi je les lis à voix haute et je me moque. À cause de ça, je suis arrêté le 18 avril 1944 pour propagande antifasciste et envoyé dans la prison du SD [*Sicherheitsdienst, le service de sécurité de la SS, NDLR*]. L'interprète russe me pose des questions et me passe à tabac. Les Allemands sont assis autour de la table et ne communiquent qu'avec lui. Je suis censé dénoncer mes complices, mais je n'en ai pas ! Alors on m'inflige le supplice de la croix. C'est une niche de béton en forme de croix où on t'enferme, complètement nu. Il n'y a que trois petits trous pour l'air et c'est insupportable — tu sens le béton aspirer littéralement ta vie... Je perds conscience constamment. Je ne sais pas combien de temps je passe dans la croix, mais je compte huit nuits en tout dans la prison du SD. Après ça, je suis expédié au bloc disciplinaire, puis au camp de concentration de Buchenwald.

### Comment se passe l'arrivée ?

On nous met devant le *brama* [le portail du camp, en polonais et dans l'argot de Buchenwald, NDLR] sous la menace des mitraillettes. Nous sommes 200 prisonniers, mais ils en appellent 56 dont j'apprendrai plus tard qu'ils sont partis directement au four crématoire. Ce four est attenant à la baraque sanitaire, où nous nous retrouvons nus, rasés à l'exception d'une ligne de cheveux qu'on appelle « la voie de Buchenwald ». Ils nous donnent une crème nauséabonde et nous obligent à plonger dans une piscine puante. Après ça, une douche, froide bien sûr. Le temps est horrible, on se gèle et on se sèche

**Buchenwald**, près de Weimar, est l'un des plus grands camps de concentration allemands. Créé en juillet 1937, il a vu passer 238 980 prisonniers de 30 pays, dont 43 000 sont morts (plus 13 500 à l'évacuation du camp en 1945). La particularité du camp réside dans le fait que l'administration intérieure, d'abord confiée par les SS aux détenus de droit commun, a ensuite été concédée aux prisonniers politiques, notamment les communistes allemands, qui organisent la solidarité et le sabotage de l'industrie d'armement, où travaillent les détenus.

## ■ Koursk, le va-tout d'Hitler

Du 5 au 16 juillet 1943, pour reprendre l'initiative sur le front de l'Est, un million d'Allemands avec 3 000 chars tentent de prendre en tenailles l'immense saillant tenu par 2 millions de soldats soviétiques et 5 000 chars autour de Koursk. Prévenus de l'attaque, les Soviétiques se sont bien retranchés et les divisions Panzer échouent à percer leur système défensif. Dès le 12, l'Armée rouge contre-attaque. Koursk marque la dernière offensive allemande de taille sur le front de l'Est. La victoire de Staline est cependant cher payée : 178 000 morts et blessés contre 57 000 côté allemand. L'épisode où intervient Sacha Volkov se déroule le 11 juillet. La 3<sup>e</sup> division Panzer et la division *Grossdeutschland* réussissent à encercler le 6<sup>e</sup> corps blindé et la brigade du 3<sup>e</sup> corps mécanisé où sert Volkov.

des *vlavotsi* et ils reprennent la responsabilité de l'escorte.

### Comment survivre sur la route ?

Les paysans nous aident. Malgré les tirs de sommation, ils font tout pour nous donner à manger, les vieilles femmes pleurent en nous voyant... Il n'y a que dans la région de Poltava que les paysans étaient très antisoviétiques. Je ne sais pas pourquoi. Je m'évade une seconde fois, au camp d'étape de Belaïa Tserkov. Ce n'est pas difficile. Mais si la femme qui m'accueille dans son *isba* me donne à manger, son mari, lui, revient avec un ami pour me ligoter en disant en ukrainien : « Reste calme, faucon stalinien. » Il y a tellement de haine et de mépris dans la phrase que je n'ose plus bouger. En arrivant, les gardes me battent presque à mort...

### La marche devient alors un calvaire...

Nous marchons, beaucoup tombent et les Allemands les fusillent. Et voilà que je tombe moi aussi... Je ferme les yeux en attendant le coup de feu, mais je n'y ai pas droit. On me met sur un chariot et on m'emmène dans un hôpital pour prisonniers, à Slavouta. Il n'y a pas de chauffage, mais on est nourri plus ou moins et je récupère vite des forces. Dès que je peux marcher, je suis envoyé à Chepetovka avec les autres convalescents. Là, on nous charge dans des wagons à bestiaux, direction l'Allemagne. Des 17 000 de Tomarovka, il n'en reste alors plus que 300. Les autres se sont évadés ou sont morts pour l'immense majorité.

### Comment se passe le voyage vers l'Allemagne ?

C'est dur. On est si serré qu'on ne peut pas bouger d'un centimètre, il faut rester debout tout le trajet.

Et nous arrivons à Bielefeld, au stalag 326 [voir encadré p. 11]. Il y a là douze blocs, séparés par deux lignes de barbelés. Et, dans chaque bloc, plusieurs baraques de prisonniers.

### Comment êtes-vous traités ?

Je me souviens d'un officier SS, qu'on appelait « le Noir », mais pas à cause de son uniforme. Son truc, c'est alors de mettre tout le monde en rangs, à genoux, calot ôté, et de défiler en cognant sur les têtes avec une caisse de limonade. Il ne faut surtout pas bouger, sinon il prend un sabre émoussé et bat le prisonnier à mort. Il a aussi un autre jeu : il choisit le détenu le plus âgé, le plus *dokhodiaga* [« musulman » : dans l'argot des camps, un détenu à bout de force, qui a renoncé à vivre, NDLR], et l'oblige à se masturber devant

tout le monde en disant : « Je suis un vieux con, j'ai faim et je me branle. » La plupart du temps, le pauvre type n'arrive pas à venir... Alors le Noir le bat à mort. Mais malgré ce SS, le camp vit sa vie. Il y a par exemple un

marché. Une portion de pain coûte cinq mégots. Pour douze mégots, on peut avoir un *chinel* [une capote] d'officier. Depuis longtemps, je veux m'acheter une gamelle militaire, bien plate et qui permet de récupérer la moindre parcelle de nourriture avec un doigt. Pendant une semaine, j'économise le pain, petit bout par petit bout. Je l'échange contre de la *makhorka* [tabac grossier]. Et quand un nouvel arrivage de prisonniers se pointe derrière les barbelés du bloc voisin, je cherche un type qui voudrait échanger gamelle contre *makhorka*. Je trouve preneur mais le gars me dit : « Jette le premier ! » « Non, toi ! », bref, on se chamaille et je finis par

« On marche. Voilà que je tombe. Je ferme les yeux en attendant le coup de feu. »

Une photo émouvante de la libération du Stalag 326 par l'armée américaine le 2 avril 1945. Les conditions de détention y étaient beaucoup plus dures que dans les camps de prisonniers réservés aux soldats occidentaux. À cet instant, Sacha Volkov ne s'y trouve plus. Son attitude politique lui a valu d'être transféré au camp de concentration de Buchenwald.

au vent. Je reçois le numéro 5118. Je le connais dans toutes les langues, même en français [il le dit correctement en français, NDT].

#### Dans quel état vous trouvez-vous ?

Malgré le mois au bloc disciplinaire où je me suis remis des tortures du SD, je ne peux pas marcher seul. Je pèse 46 kg, je crache du sang, on me met sur une chaise et on me transporte pour aller à l'appel. Je suis au dernier rang et chaque fois que le SS approche, mes camarades me soulèvent : il voit ma tête, ça lui suffit.

Finalement, un médecin m'envoie dans la baraque des tuberculeux. La nourriture est meilleure et, comme la plupart des malades ne mangent pas à cause de la fièvre ou meurent, je récupère leurs portions. Nous couchons sur des bat-flanc à trois étages. Je suis au deuxième. Le troisième, libre, me sert de dépôt où je garde des assiettes de *kacha* [bouillie]. En douze jours, je reprends 11 kg ! Je le sais car on m'a pesé avant et après. Le médecin — un Français — me fait une radio et m'annonce que je n'ai pas de caverne [une cavité pulmonaire causée par la tuberculose, NDLR].

#### Comment le camp était-il organisé ?

Les SS n'interviennent que pour punir et ils montent la garde. Par

exemple, ils convoquent un prisonnier sur la place et lui administrent 25 ou 50 coups de bâton. Bien sûr, certains en meurent. Chaque bloc est sous la responsabilité d'un détenu, le *Blockführer*, qui passe une à deux fois par jour pour inspecter. Derrière tout cela, le camp s'autodiscipline mais la brutalité peut être terrible. Je me souviens d'un épisode en particulier. Le chef de notre bloc est un Allemand, Adolf, qui a pris sous sa protection un adolescent de 14 ans, qu'il nourrit et fait nommer *Stubendienst* [chef de chambrée]. Un jour, un chef de bloc russe, Vaska, entend un cri, c'est Adolf qui essaie de violer l'enfant. Vaska frappe le type, lui arrache le gosse et le soir il raconte tout aux autres. Ils interrogent l'enfant et puis ils saisissent Adolf et l'amènent aux sanitaires où ils l'exécutent en



**« Je ne croyais ni en Dieu, ni au diable, mais dans les camps j'ai commencé à prier. »**

l'« asseyant sur le cul », c'est-à-dire en le faisant tomber de haut par terre, jusqu'à ce qu'il meure. On punit les collabos de la même manière : si quelqu'un témoigne qu'untel, par exemple, a fait partie de la *polizei* dans un autre camp, on le tue comme ça, « sur le cul ».

**Dans le camp, il y a également une entraide antifasciste qui joue un rôle majeur dans votre survie.**

Elle est dirigée par un communiste, Walter Bartel. C'est elle qui m'a sauvé en me préservant du travail à la carrière, mortellement dangereux : trente prisonniers partent là-bas, quinze en reviennent. Tu bouges pour pisser, on te tue... C'est ainsi. Je me fais

désigner pour le *Holzkommando* [commando du bois], dans la forêt. Impossible de s'enfuir, les SS sont partout, mais en même temps, on ne travaille pas vraiment. Ensuite, je travaille à l'*Entwässer* [drainage]. On creuse des fossés pour les canalisations. Une fois, je fais tomber la bouteille d'acide du poste à soudure. Le garde me frappe avec sa mitraillette et déboîte ma mâchoire inférieure. Aujourd'hui encore, elle est proéminente...

**Comment le moral tient-il dans ces conditions ?**

Avant la guerre, je ne croyais ni en Dieu, ni au diable, mais dans les camps j'ai commencé à prier et je pense que Dieu m'aidait. Et puis il y avait les nouvelles du front. Au stalag, on reçoit ainsi une feuille des *vlasovtzi* dont la lecture est éloquente : quand elle explique que « l'armée allemande a reculé de manière organisée sur des positions préparées à l'avance », on sait à quoi s'en tenir.

**Y a-t-il une différence de traitement entre les nationalités ?**

La ration journalière à Buchenwald est de 1570 calories, juste assez pour se maintenir en vie, et dans ces



**■ Prisonniers soviétiques : l'autre extermination**

Sur les 5,7 millions capturés par l'Allemagne, 3,3 millions de prisonniers de guerre soviétiques sont morts, soit 57 % : de faim dans les camps à ciel ouvert de la Wehrmacht (surtout en 1941 et 1942), de maladie, d'épuisement au travail, d'avoir été soumis aux expériences « scientifiques » du Reich, ou tout simplement exécutés arbitrairement... Le Stammlager (camp de détention) 326, également appelé « Stalag VI-K », où est expédié Volkov, ouvre en juillet 1941 à 50 km de Bielefeld (Rhénanie-Westphalie). 300 000 détenus, en majorité soviétique, y passent, essentiellement pour travailler dans les usines d'armement. Entre 15 000 et 70 000 y meurent. Le camp est libéré par les Américains le 2 avril 1945.



**Sacha Volkov, à l'extrême gauche, plusieurs semaines après sa libération, en mai 1945. Il est entouré de quelques-uns de ses camarades soviétiques, tous en tenue rayée de déportés.**

Le futur maréchal **Philippe Golikov** (1900-1980) est chef des services de renseignements de l'Armée rouge en 1941, puis il prend le commandement d'une armée et révèle son incompetence en été 1942 en commandant le Front (groupe d'armées) de Voronej. Limogé en mars 1943, il n'exerce plus de fonctions au front mais se voit chargé à partir d'octobre 1944 du rapatriement des citoyens soviétiques prisonniers ou déportés.

conditions le moindre colis de l'extérieur est essentiel. Mais nous, les Soviétiques et les Polonais, ne recevons rien et c'est nous qui souffrons le plus. Nous traînons près du bloc tchèque en espérant recevoir quelque chose, mais les Tchèques sont de vrais radins — ils gardent le pain du camp [mélangé à de la sciure et quasi immangeable, NDLR] en se disant « au cas où » et ne nous le donnent que quand il est moisi. Les Français, eux, collectent le pain dans tous leurs blocs et le passent aux blocs soviétiques. Les Français sont de braves gens, même s'ils se comportent comme des enfants gâtés, à se plaindre au moindre problème.

#### Et puis vient l'affectation au **Bauzug** (le train-atelier).

Notre boulot est de rouler entre les gares et de nettoyer les voies après les bombardements. Je suis incorporé

dans le groupe de déminage : il faut déterrer les bombes non-explosées qu'un sapeur SS vient désamorcer. C'est dangereux. Alors les Allemands ferment un périmètre, à l'intérieur duquel on peut facilement se déplacer. Ça nous arrange bien, car en fouillant dans les wagons détruits on peut trouver des pommes de terre.

#### Comment la liberté est-elle arrivée ?

Avec le **Bauzug**, nous voyageons. Début mai 1945, nous nous retrouvons à Salzbourg. Le matin très tôt, on nous annonce que les troupes américaines avancent et que, pour préserver la ville, qui est très belle, les défenseurs ont décidé d'évacuer. Le commandant du train, un SS, nous annonce que d'autres SS vont passer, qu'ils ne seront pas de bonne humeur et qu'il vaut mieux ne pas traîner dehors. C'est assez marrant de l'entendre se soucier de nous, alors qu'il a fait fusiller il y a peu un prisonnier par wagon en représailles à une tentative d'évasion... Ensuite, il délègue le commandement à un sous-officier. Cet homme âgé, mobilisé au dernier moment, s'empresse de libérer les Français, les Tchèques et les Polonais. Nous espérons que cela va être notre tour, mais débarque un motocycliste qui ordonne de nous ramener en ville. Je n'aime pas ça et je dis à mon copain Kolia qu'il faut s'enfuir vite.

#### Comment vous évadez-vous ?

Nous descendons du train, nous passons dessous et, au moment venu, nous nous glissons dans le ravin. En fouillant les wagons, nous avons

trouvé des sous-vêtements militaires et une malle remplie de vêtements chic. Nous entrons donc dans la ville métamorphosés en dandys autrichiens. En remontant la rue déserte, nous entendons des injures en russe : deux ex-prisonniers, Yacha et Mitia. Ils nous invitent dans un café où la copine ukrainienne de Mitia est serveuse, commandant de la viande, des patates et un ersatz de café sans sucre. Après ce royal dîner, ils nous amènent dans un camp d'*Ostarbeiter* [travailleurs forcés de l'Est] associé à une usine d'allumettes. Le lendemain, la 8<sup>e</sup> armée américaine [il s'agit sans doute de la 9<sup>e</sup> armée, NDLR] débarque et, avec elle, la liberté.

#### Comment en profitez-vous ?

En attendant le rapatriement annoncé à la radio par le **général Golikov**, nous restons au camp, où je suis **Sacha Moudryi** [« Sacha le Sage »], parce que je connais beaucoup de romans. Et puis Kolia se trouve une copine, Macha, qui me présente à sa copine, Macha 2. Pas une jolie fille, mais après tant d'années d'abstinence, je la trouve assez correcte. Le soir, nous dînons ensemble tous les quatre et, quand je me lève pour partir, Macha 2 me dit de rester. Je suis plutôt content

« Toute la nuit, j'essaye en vain de lui enlever sa culotte ! »

de la proposition, mais je ne sais pas ce qui m'attend. Toute la nuit, elle garde sa culotte et son soutien-gorge, toute la nuit j'essaye en vain de les lui enlever. Elle me reproche de vouloir

faire l'amour dès la première fois, se plaint qu'elle n'a rien à se mettre... Après tant d'années de famine, je suis épuisé et elle est plus forte que moi. Le lendemain matin, j'ai si mal aux testicules que j'en fais un lumbago.

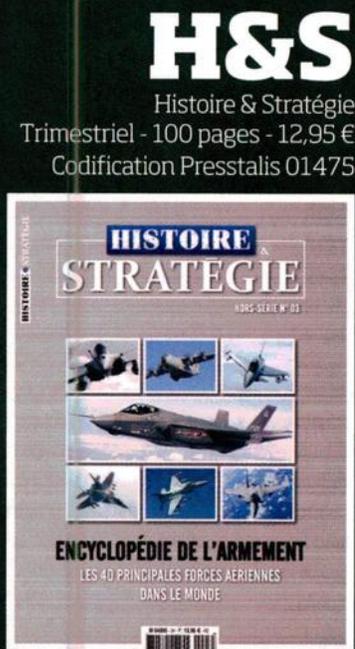
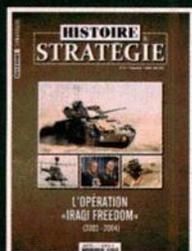
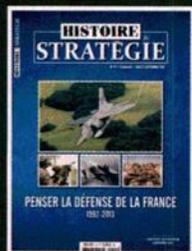
#### Votre statut d'ex-prisonnier vous cause-t-il du tort à votre retour en URSS ?

Oui, c'est très difficile de trouver du travail. Dès qu'on apprend que j'ai été prisonnier, la porte se ferme. Finalement, j'en trouve à Riga [capitale de l'actuelle Lettonie], dans un restaurant. Mais j'abandonne vite et je deviens électromécanicien. Ensuite, le mariage, les enfants, etc. Je veux devenir membre du PC, mais on me le refusera toujours. En 1958, pendant le dégel de Khrouchtchev, je reçois la médaille de la victoire dans la Grande Guerre patriotique. Et je ris : le peuple soviétique a gagné cette guerre en 1945. Moi, seulement en 1958. ■

### ■ L'avis de la rédaction de G&H

Couper dans les aventures de Sacha le Sage a été un crève-cœur... Nous aurions voulu tout laisser, tellement ses histoires sont incroyables. Ce qui frappe, c'est que contrairement au Biélorusse Leonid Okun (voir G&H n° 13, p. 6), plus jeune il est vrai, Volkov n'a pas été brisé par son effroyable expérience. Ce qui est certain, c'est que son charme naturel et surtout sa foi communiste l'ont servi. Non seulement moralement, mais aussi au camp, où il a sans aucun doute dû sa survie à l'organisation du PC. À part cela, ses aventures sont révélatrices à la fois de la désinvolture de l'Armée rouge (dont l'officier de renseignements détaille pour sauver sa peau...) et de la brutalité nazie, qui frappe par son caractère chaotique et imprévisible. Pour survivre, il fallait de la chance tous les jours. Eh oui, Sacha le Sage peut légitimement se demander si un autre astre que l'étoile rouge n'a pas veillé sur sa destinée. Ajoutons que, comme deux millions de prisonniers soviétiques retournés en URSS, Sacha n'en a pas fini avec la guerre en 1945. Dès 1941, le régime stalinien avait refusé à ses soldats le droit à la captivité, qu'il qualifiait de trahison. Souvent emprisonnés ou déportés, traités en parias, les anciens prisonniers ne sont réhabilités qu'en 1956 lorsque le maréchal Joukov devient ministre de la Défense.

En vente en kiosque



## H&S

Histoire & Stratégie  
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €  
Codification Presstalis 01475

## DSI

Défense & Sécurité internationale  
Mensuel - 116 pages - 6,85 €  
Codification Presstalis 08434



WWW.GEOSTRATEGIQUE.COM

# Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI  
et économisez jusqu'à **40 %!**

~~77,70€~~ **H&S**  
**55€**

seulement pour une  
année de lecture au  
lieu de 77,70 €.

Tarif pour la France  
métropolitaine,  
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**  
**95€**

seulement pour une  
année de lecture au  
lieu de 152,50 €.

Tarif pour la France  
métropolitaine,  
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :  
**AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris**  
Tél. : +33 (0) 1 75 43 52 71 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31  
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

**Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)**

France métropolitaine : 55 €  Europe/DOM-TOM : 95 €  Reste du monde : 115 €

**Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros - 8 + 4 hors-série (port compris)**

France métropolitaine : 95 €  Europe/DOM-TOM : 175 €  Reste du monde : 215 €

**Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)**

France métropolitaine : 50 €  Europe/DOM-TOM : 70 €  Reste du monde : 90 €

**Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)**

France métropolitaine : 90 €  Europe/DOM-TOM : 130 €  Reste du monde : 170 €

**Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)**

France métropolitaine : 95 €  Europe/DOM-TOM : 155 €  Reste du monde : 195 €

**Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)**

France métropolitaine : 180 €  Europe/DOM-TOM : 300 €  Reste du monde : 380 €

Nom .....

Prénom .....

Profession/Organisation .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

Pays .....

Téléphone .....

E-mail .....

Paiement :

par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)

par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)

par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

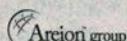
N° de carte \_\_\_\_ / \_\_\_\_ / \_\_\_\_ / \_\_\_\_

Date d'expiration \_\_\_\_ / \_\_\_\_

Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) \_\_\_\_

Signature (obligatoire)

[TARIFS VALABLES JUSQU'AU 30 NOVEMBRE 2013]



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.  
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 4.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.

## A-t-on retrouvé le tombeau d'Alexandre ?

Des fouilles menées sur le site d'Amphipolis (en Macédoine grecque) ont fait apparaître le 22 août dernier un mur de marbre de 500 m de long et 3 de haut, daté de la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Cet édifice est jugé « très remarquable » par le ministère de la Culture d'Athènes. Les espoirs

qu'il abrite un « individu important », formés par l'archéologue locale Aikaterini Peristeri, justifient depuis les interrogations : et si le mur abritait le corps de Roxane, l'épouse d'Alexandre le Grand, voire celui du conquérant lui-même ? « Ne nous emballons pas... », a nuancé en substance le ministère. Les historiens restent en effet sceptiques : les dernières mentions d'un tombeau du conquérant évoquent toutes l'Égypte et non la Grèce. ■ L. H.

## Les Mayas démembraient leurs victimes

Sur le site de la cité maya d'Uxul, au Mexique, des archéologues viennent de faire une découverte qui corrobore pour la première fois ce que des textes ou des bas-reliefs évoquaient : une fosse commune contenant 24 corps démembrés. Il semblerait que les victimes soient toutes des dirigeants d'une cité ennemie – ou des dirigeants d'Uxul détrônés à la faveur d'une révolte interne. Le fait que toutes étaient de haut rang est attesté par des incrustations de jade dans les dents de tous les crânes découverts. Tous les corps ont été décapités (certains avaient même le maxillaire inférieur arraché) et leurs membres coupés, l'ensemble ayant été jeté de façon aléatoire dans la fosse et sans aucune trace de cérémonie rituelle. Ce site a été daté du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère, à une époque où les guerres

## Il y a 800 ans...

### Le comte Raymond et ses cathares étaient défaits par les croisés de Montfort.

Le 12 septembre 1213, à Muret (à 25 km au sud de Toulouse), l'armée du comte Raymond VI de Toulouse et de ses protégés cathares est battue à plates coutures par les croisés de Simon de Montfort. La bataille n'est pas seulement un grave revers pour les « hérétiques » (ils ne s'avouèrent vaincus qu'en 1229). Le roi Pierre II d'Aragon, allié de Raymond, est tué en effet dans la bataille. Ce dur coup va faire perdre aux monarques ibériques leur emprise relative sur l'Occitanie. Et c'est l'autorité locale du roi de France Philippe Auguste qui se trouve renforcée. L'année suivante, ce dernier sortira vainqueur de la bataille de Bouvines, assurant ainsi définitivement la solidité de son trône et de son État. ■ L. H.



## Polémique anglo-allemande autour du centenaire de la Grande Guerre

L'Allemagne ne goûte que très modérément le ton triomphaliste donné par la Grande-Bretagne aux commémorations de la Première Guerre mondiale. Un émissaire, le diplomate Andreas Meitzner, a été discrètement dépêché à Londres en août dernier pour exprimer les inquiétudes de Berlin, soucieux que l'accent ne soit ostensiblement mis sur les responsabilités originelles du militarisme prussien. Meitzner, qui a rencontré son homologue en charge des manifestations culturelles de 2014, Andrew Murrison, devait recommander d'insister sur la « réconciliation » ultérieure entre belligérants plutôt que sur la « victoire » de 1918. Si les commémorations attendues en Grande-Bretagne et en France s'annoncent ambitieuses, l'Allemagne, moins affectée par la « Der des Ders » que par les crimes ultérieurs du nazisme, n'a rien prévu de tel et laisse à ses dix-neuf Länder le soin d'organiser des manifestations au niveau local. ■ M. P.



BONN UNIVERSITÄT

étaient quasi constantes entre les différentes cités mayas, ainsi que les révolutions intérieures. À noter que la décapitation de prisonniers est une pratique courante à travers l'histoire des civilisations. Certains royaumes du Proche-Orient antique, notamment les Égyptiens, coupaient parfois les mains de leurs captifs. Mais le démembrement complet est rarissime et semble apparenté à certaines pratiques préhistoriques. ■ L. H.

## Les Espagnols ont poussé loin au nord la colonisation de l'Amérique

Des archéologues de l'université américaine du Michigan (Ann Arbor) ont découvert près de Morganton (Caroline du Nord) les restes du Fort San Juan, fondé en 1567 au pied des monts Appalaches par le capitaine espagnol Juan Pardo. C'est la plus ancienne trace d'un peuplement européen à l'intérieur des États-Unis, vingt ans avant les premières tentatives de colonisation anglaises dans la région. La présence espagnole s'est révélée éphémère : la garnison du fort a été exterminée par les Indiens dix-huit mois après son arrivée. ■ M. P.

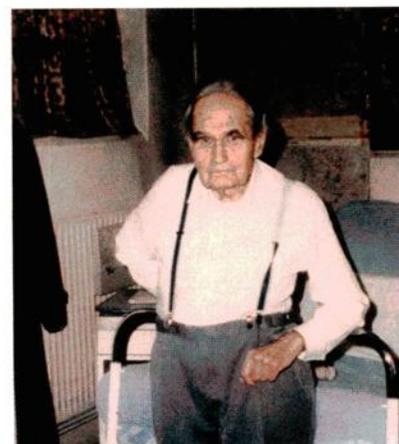
Nouveau pas dans la réconciliation : le président François Hollande et son homologue allemand Joachim Gauck ont visité ensemble Oradour-sur-Glane le 4 septembre. Une première. Le village a été brûlé et 642 de ses habitants massacrés le 10 juin 1944 par la division SS Das Reich ••• Le parquet de Moscou a demandé à un tribunal d'interdire la vente du livre de Benito Mussolini, *La Troisième Voie : ni démocrates ni communistes*, considéré comme un « ouvrage extrémiste » ••• La CIA a reconnu pour la première fois en août



## Rudolf Hess a-t-il été assassiné ?

Rudolf Hess, ex-dignitaire nazi emprisonné à perpétuité dans la prison berlinoise de Spandau, ne se serait pas suicidé par strangulation le 17 août 1987 mais aurait été assassiné par les services secrets britanniques pour l'empêcher de révéler des secrets embarrassants pour la Couronne. La thèse, déjà

émise à l'époque, refait surface à la suite de la publication début septembre 2013 d'un document inédit : le rapport rédigé en 1989 par un commissaire haut placé de Scotland Yard, Howard Jones. Selon le quotidien britannique *The Independent*, le policier y révèle qu'un médecin britannique qui avait examiné Hess dans les années 1970, Hugh Thomas, a fourni les noms de deux hommes qui auraient selon lui tué le vieil homme, noms obtenus d'un ex-membre des forces spéciales chargé de l'entraînement des agents secrets. Là dessus, Howard Jones conclut que les « révélations » de Thomas ne sont guère fondées. Au reste, l'informateur a écrit en 1979 un livre expliquant que Hess a été assassiné... pendant la guerre et que le détenu à Spandau n'est qu'une doublure. Le policier suggère tout de même de vérifier. Six mois plus tard, l'enquête est close, fautive, officiellement, de pistes intéressantes. Ce bref délai est évidemment jugé suspect par les tenants de la théorie de l'assassinat, parmi lesquels Wolf Rüdiger Hess, le fils du détenu. Et la sortie du document en 2013 relance bien sûr les spéculations. Il est vrai que Rudolf Hess est un personnage énigmatique. « Adhérent au parti nazi de la première heure, bras droit de Hitler, il organise non seulement sa vie quotidienne, mais aussi les campagnes électorales et le fonctionnement du parti, explique son biographe Manfred Görtemaker. Après le début de la guerre, il devient le numéro deux dans l'ordre de succession après Göring. » Et voilà qu'en mai 1941, Hess emprunte un avion et se parachute au-dessus de l'Écosse... Emprisonné, il est condamné à perpétuité à Nuremberg en 1947, et joue les amnésiques. Les Soviétiques,



en dépit des demandes de clémence, n'admettront jamais sa libération. Hitler était-il au courant de sa mission ? L'a-t-il coorganisé avec des Britanniques soucieux de négocier ? Hess ne l'a jamais dit. Mais François Delpla, auteur d'un tout récent *Churchill & Hitler* (Le Rocher, 2012), répond « oui » aux deux questions et considère que cela pourrait constituer un mobile d'assassinat. Pour l'historien, Churchill avait tout intérêt à faire taire le témoin de ses manigances. « Il laisse quelque part à ses successeurs une instruction : "Surtout, que Hess ne sorte jamais, mais ne le demandez pas trop fort vous-mêmes, appuyez-vous sur l'intransigeance soviétique." Ce bel équilibre est rompu par l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev [réputé plus clément, NDLR]. », avance Delpla. Manfred Görtemaker, lui, est sceptique : « Aucun indice ne suggère que Hitler ait été au courant de l'envol de Hess. Et je penche toujours en faveur du suicide. » « L'idée que Hess aurait été assassiné est complètement folle. Cette question a été discutée et rejetée il y a vingt-six ans », tranche pour sa part l'historien britannique Max Hastings, spécialiste de la Seconde Guerre. Pourquoi, en effet, avoir attendu que le témoin atteigne 93 ans avant de le tuer ? ■ P. G., avec Y. McL.

l'existence de la zone 51, base ultrasecrète située dans le désert de Mojave (Nevada) destinée non à accueillir des extraterrestres mais à développer des programmes militaires secrets ••• Le QG du Fighter Command pendant la bataille d'Angleterre, Bentley Priory, a rouvert ses portes en tant que musée, à l'initiative du prince Charles ••• Horst Tappert, alias Derrick et ex-Waffen SS de la division Totenkopf, fréquentait après guerre ses anciens camarades et conservait précieusement des reliques. C'est ce que



## Les Britanniques ont déployé une arme laser aux Malouines

Un document déclassifié par les Britanniques révèle l'un des tout premiers usages historiques (sinon le premier) d'un rayon laser à des fins militaires autres que le guidage de projectiles. Un rapport de renseignement remis en 1983 au nouveau secrétaire à la Défense britannique, Michael Heseltine, montre en effet que la Royal Navy a déployé en urgence un laser face aux Argentins lors de sa campagne de reconquête des îles Malouines (ou Falklands), entre avril et juin 1982 (*ci-dessus, un commando britannique en mer*). Cet engin de faible puissance n'était pas destiné à détruire des cibles mais à aveugler les pilotes argentins qui s'en prenaient à basse altitude (et avec succès) aux navires de Sa Majesté. Resté secret pendant trente ans, le déploiement n'a toutefois pas été concluant, le laser n'ayant pas été utilisé. Le rapport déclassifié contient aussi des détails sur les programmes d'armes laser et électromagnétiques soviétiques, tels que les percevaient à l'époque les services de renseignements, ainsi que sur les efforts britanniques dans ce domaine. ■ B. B.

## Des documents éclairent le coup de la CIA contre Mossadegh en Iran

L'implication des États-Unis dans le coup d'État du 18 août 1953 qui a renversé le Premier ministre iranien Mohammad Mossadegh a été reconnue officiellement par Washington en 2000. Des documents déclassifiés par la CIA permettent cependant d'en savoir plus sur l'affaire, clé des relations américano-iraniennes actuelles. On connaît bien en effet les griefs portés contre le progressiste Mossadegh par Londres, complice de la CIA dans l'affaire : Mossadegh a nationalisé l'Anglo Iranian Oil Company en 1951 et les Britanniques suspectent ce progressiste déclaré (et démocratiquement élu) d'être un sous-marin du Toudeh, le parti communiste iranien. Plane ainsi le spectre d'une mainmise soviétique sur le pétrole iranien... Les documents de la CIA montrent que Washington respecte d'abord le positionnement nationaliste de Mossadegh et relèvent le mépris des Anglais pour les Iraniens. Mais l'agence de Langley s'incline devant l'ordre du président Dwight Eisenhower, soucieux de sécuriser le flanc sud de la « chaîne de défense » nouée autour de l'URSS. ■ M. P.

## Des photos satellites révèlent le mur de Trajan en Roumanie

Grâce à des images déclassifiées, prises notamment par les satellites militaires américains, des archéologues britanniques des universités de Glasgow et Exeter ont mis au jour le détail de la construction et de l'organisation du « mur de Trajan », système de fortifications romaines long de 60 km qui courrait entre Danube

et mer Noire en Dacie (actuelle Roumaine) et couvrait ainsi la frontière la plus orientale de l'Empire romain en Europe. Les images (*ci-dessous*) ont permis de dégager l'existence de trois systèmes érigés à des dates différentes : un « petit mur de terre », un « grand mur de terre », et un « mur de pierre », mais surtout de les



dater correctement de la seconde partie du II<sup>e</sup> siècle, alors que les parties déjà connues étaient jusqu'à présent considérées comme byzantines ou médiévales. Les fortifications, expliquent les archéologues, s'élevaient à 3,5 m de hauteur pour 8,5 m de largeur. Elles comprenaient au moins 32 forts principaux et 31 ouvrages plus petits. ■ B. B.

## Le chiffre

**1,2 million d'euros.**  
C'est ce que Londres va dépenser pour restaurer la ferme de Hougoumont,

clé du flanc droit de l'armée coalisée commandée par le duc de Wellington contre Napoléon à Waterloo le 18 juin 1815. Tenue par les Britanniques, la ferme n'est jamais tombée entre les mains françaises. Elle se trouve aujourd'hui dans un état de délabrement avancé. Le bâtiment doit être remis sur pied avant le bicentenaire en 2015 de la bataille. ■ M. P.

révèle un ami collectionneur à qui il avait confié les pièces compromettantes ••• Les fouilles vont reprendre pour retrouver un trésor nazi au fond du Lünernersee, dans le Vorarlberg autrichien, où les valeurs des déportés de Dachau auraient été enfouies en 1945 et laissées là... jusqu'à ce que le lac, peu profond, soit rempli à ras bord pour des besoins hydroélectriques en 1956 ••• On a retrouvé au Danemark une cache d'armes secrète fournie par la CIA à un embryon de « résistance intérieure » en cas d'invasion

# ACTUALITES

## L'ex-KGB rend le manuscrit de *Vie et Destin*

Le FSB, ex-KGB, a transmis au ministère de la Culture russe le manuscrit de *Vie et Destin*, l'un des plus grands romans écrits sur la Seconde Guerre mondiale, confisqué à son auteur Vassili Grossman en 1961. Ce pas symbolique répare une injustice (de plus) du régime communiste russe. Vassili Grossman (1905-1964) a

servi comme correspondant de guerre pendant la Grande Guerre patriotique. Après avoir visité les camps de Treblinka et de Majdanek peu après leur libération, il a été un des premiers à saisir l'échelle de la Shoah et à traiter ce thème en URSS et en Occident, ce dont témoigne le *Livre noir* (Actes Sud, 1995), recueil de témoignages rassemblés par lui-même et par Ilija Ehrenbourg. L'ouvrage avait profondément déplu à Staline, qui avait interdit sa sortie en 1948. Dans *Vie et destin*, épopée de

la Grande Guerre patriotique écrite en 1959, Grossman, pour la première fois dans l'histoire, établit un parallèle entre le national-socialisme et le communisme. Idée insupportable, même pour le régime Khrouchtchev... Heureusement, Grossman avait pu en confier une copie à un ami. Microfilmé et transféré secrètement en Occident, le livre a été publié en 1980 en Suisse. ■ Y. McL.

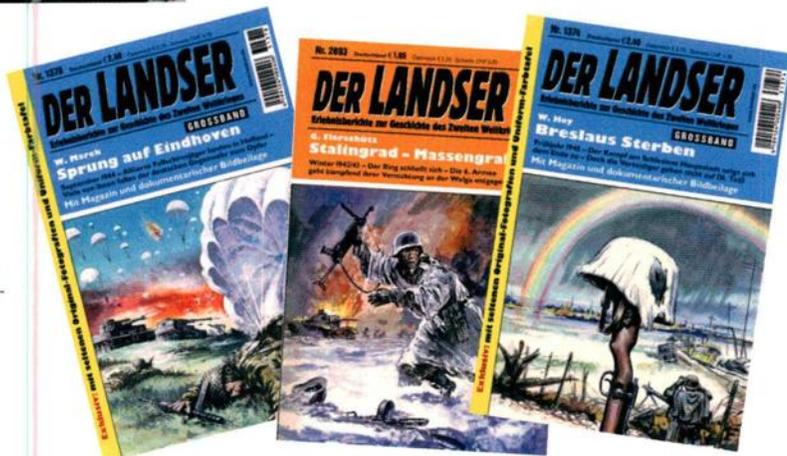


## La CIA ferme sa boîte à secrets

Le département chargé de la déclassification des archives de la CIA a fermé le 20 août dernier, officiellement en raison de compressions budgétaires. Ce service a pourtant été à l'origine de quelques-unes des plus sensationnelles révélations de ces dernières années sur la guerre froide. La direction de l'agence assure que la gestion des archives elles-mêmes est transférée dans un autre département (celui qui traite les requêtes formulées dans le cadre du *Freedom of Information Act*, qui permet au citoyen de réclamer des documents non publiés) mais qu'elles resteront accessibles, ce dont doutent de nombreux chercheurs. ■ L. H.

## Un magazine allemand glorifiant la Wehrmacht cesse de paraître

L'éditeur de presse allemand Bauer a décidé en septembre de fermer le magazine *Der Landser* (le terme familier désignant le soldat de la Wehrmacht) officiellement pour « raisons stratégiques ». L'hebdomadaire fondé en 1954 présente des histoires « fondées sur de vraies expériences de témoins historiques » de la dernière guerre.

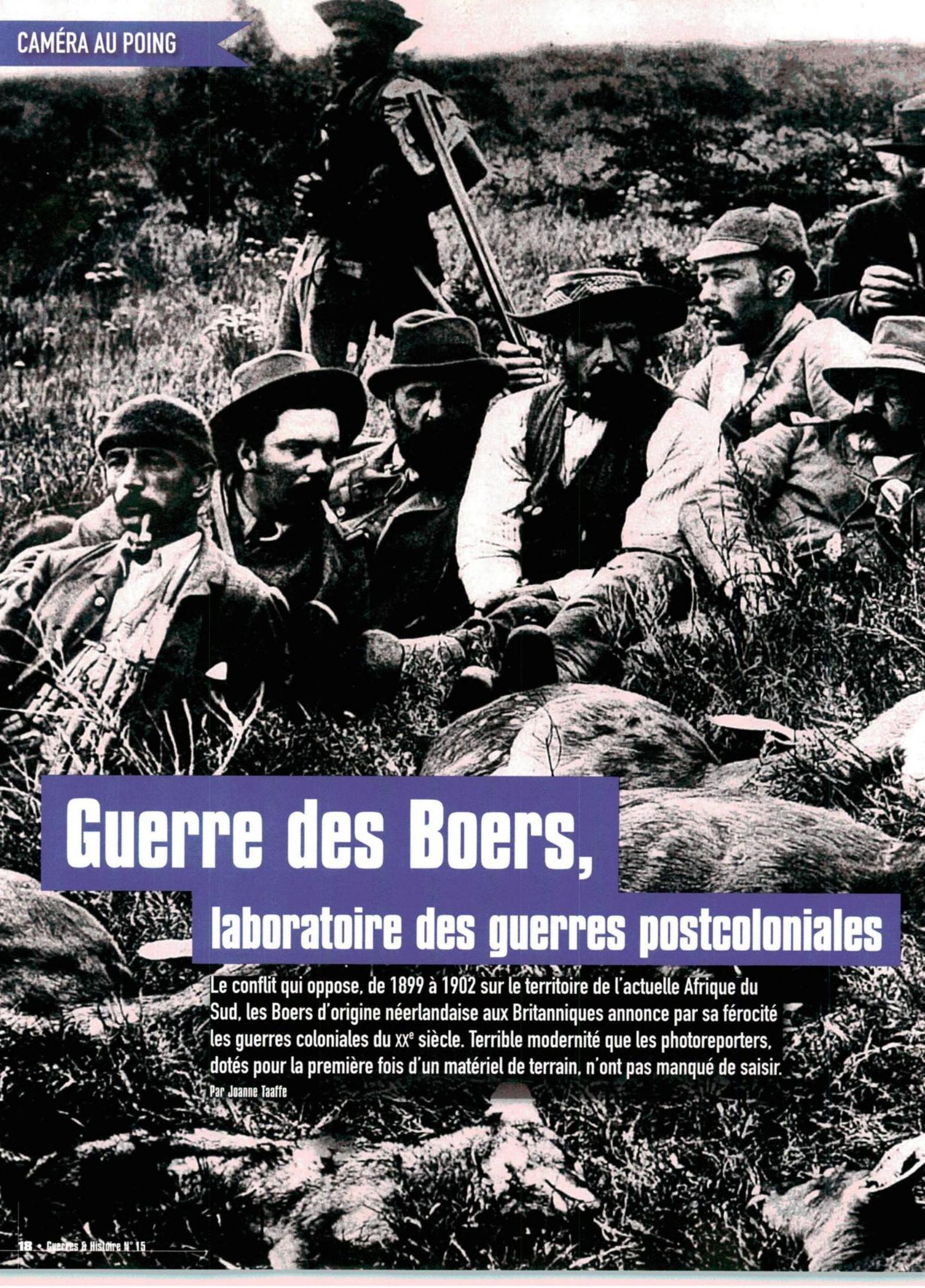


Bien qu'évitant toute promotion ouverte du nazisme et

de l'antisémitisme, ce qui le mettrait hors la loi outre-Rhin,

*Der Landser* est depuis longtemps accusé par les historiens allemands de présenter ses « histoires vraies » sous un jour systématiquement sympathique et héroïque, occultant tout crime de guerre et en retirant les récits de leur contexte politique et historique. Selon le Centre Simon Wiesenthal, qui lutte depuis les États-Unis contre la négation de la Shoah et avait réclamé en juillet l'arrêt de la publication, le magazine mettait en scène des unités activement engagées dans l'extermination des Juifs ou la répression des partisans. ■ P. G.

soviétique pendant la guerre froide ••• La quête des Spitfire birmans entreprise par le Britannique David Cundall continue: de nouveaux scanners révèlent que des conteneurs sont enfouis en bordure de l'aéroport international de Rangoon. Reprise des fouilles en janvier 2014 ••• Le métallurgiste Nippon Steel devrait payer 360 000 dollars à quatre ex-travailleurs forcés sud-coréens au titre des réparations de guerre, en application d'un arrêt rendu par la Cour suprême sud-coréenne. Nippon Steel a fait appel.



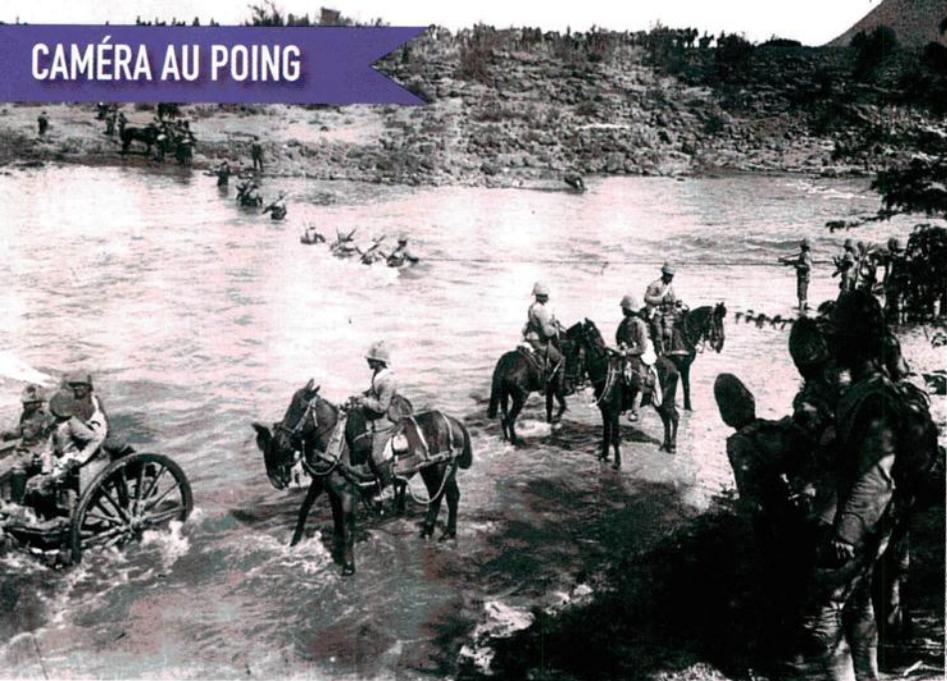
# Guerre des Boers, laboratoire des guerres postcoloniales

Le conflit qui oppose, de 1899 à 1902 sur le territoire de l'actuelle Afrique du Sud, les Boers d'origine néerlandaise aux Britanniques annonce par sa férocité les guerres coloniales du <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle. Terrible modernité que les photoreporters, dotés pour la première fois d'un matériel de terrain, n'ont pas manqué de saisir.

Par Joanne Taaffe



Les antilopes ne sont pas le seul gibier : c'est l'Anglais que traquent ces guerriers boers. Obligés de chasser pour survivre dans la brousse, les fermiers sont des experts de l'approche silencieuse et du tir d'élite. Chez eux, pas d'uniforme : l'armée est formée sur le modèle d'une milice, levée selon les urgences sur la base d'unités vaguement régimentaires (montées ou non) appelées depuis le <sup>xvii</sup> siècle *kommandos* (terme peut-être issu du portugais *commando* « ordre »). Ces unités légères et autonomes, dirigées par un *kommandant* élu, révèlent leur valeur tant dans la guerre classique menée d'octobre 1899 à mai 1900 que dans la campagne de guérilla qui suit. L'aptitude des *kommandos* à vivre sur le terrain, à la différence de leurs adversaires, est alors un énorme avantage. La souplesse du modèle et son efficacité face à des troupes coloniales rigides et soumises à un encadrement traditionnel vont faire école... en Angleterre, où le nom de « *commando* » est choisi le 10 octobre 1941 pour qualifier les micro-unités spécialistes des opérations spéciales (le terme, par extension, désigne aussi un membre de l'unité).

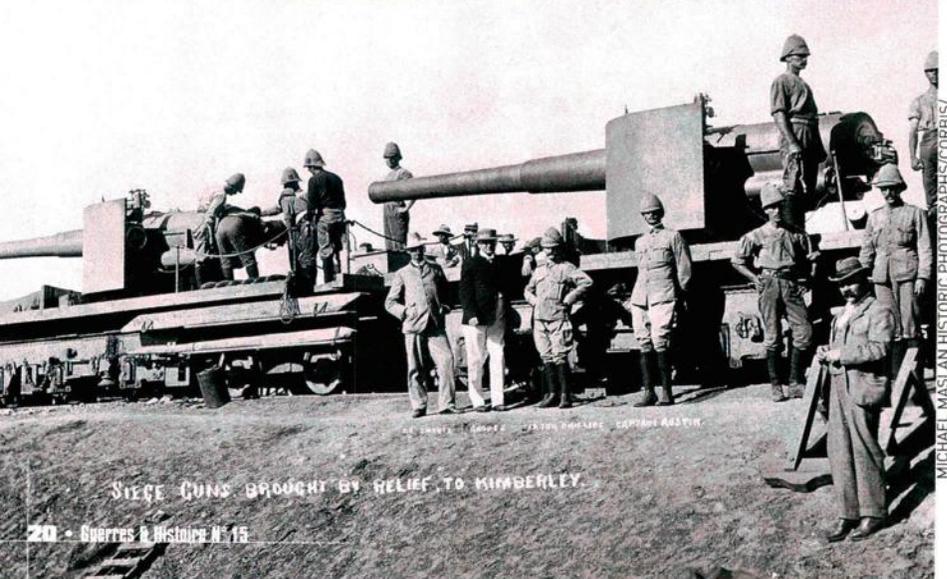


HULTON-DEUTSCH COLLECTION/CORBIS



BETMANN/CORBIS

**Les Britanniques ont le contrôle des ports. Ce qui leur permet d'acheminer renforts et matériel pour reprendre la main.**



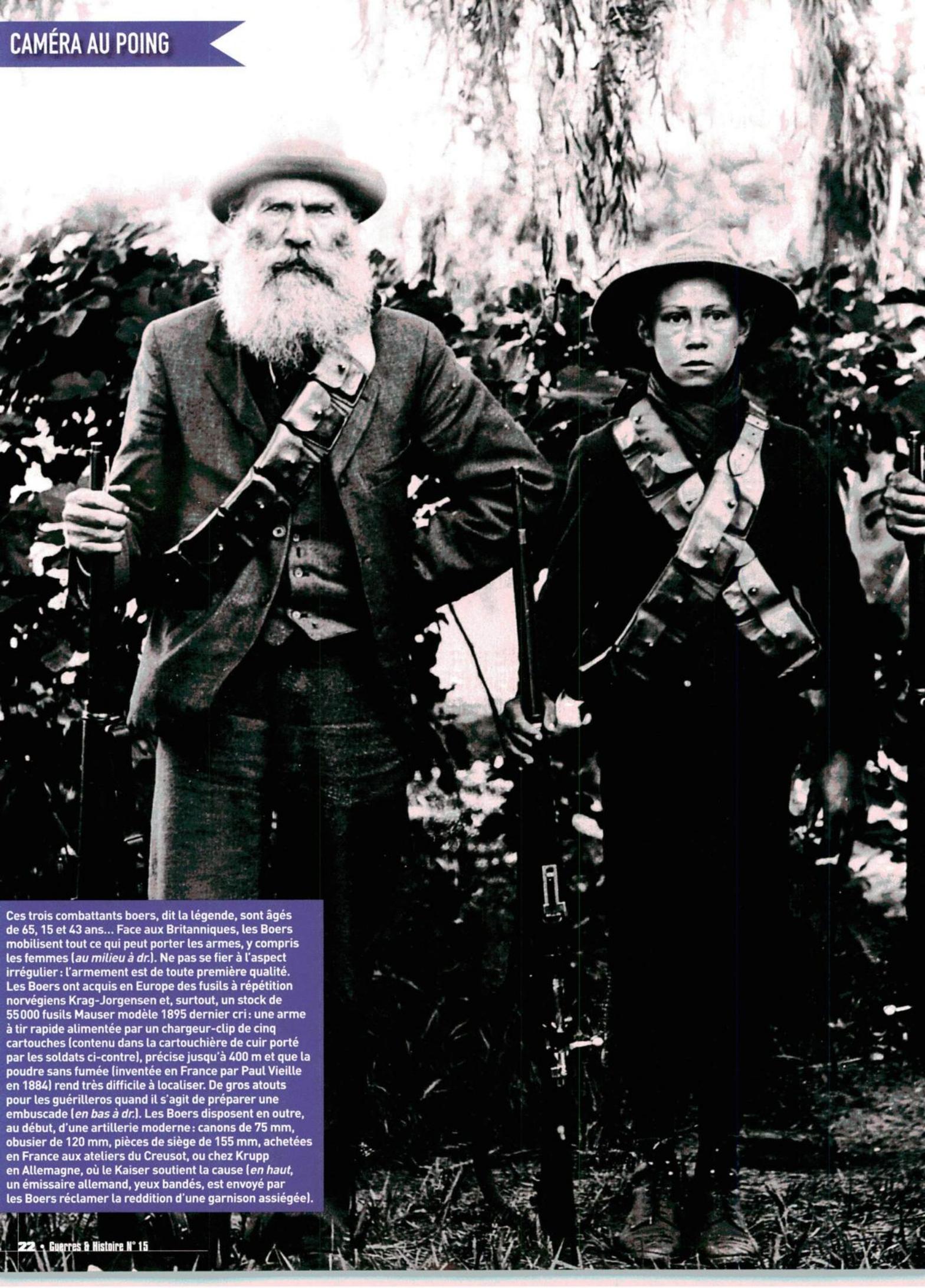
MICHAEL MASTAN HISTORIC PHOTOGRAPHS/CORBIS/WAR MUSEUM OF THE BOER REPUBLICS, BLOEMFONTEIN

SIEGE GUNS BROUGHT BY RELIEF TO KINDERLEY

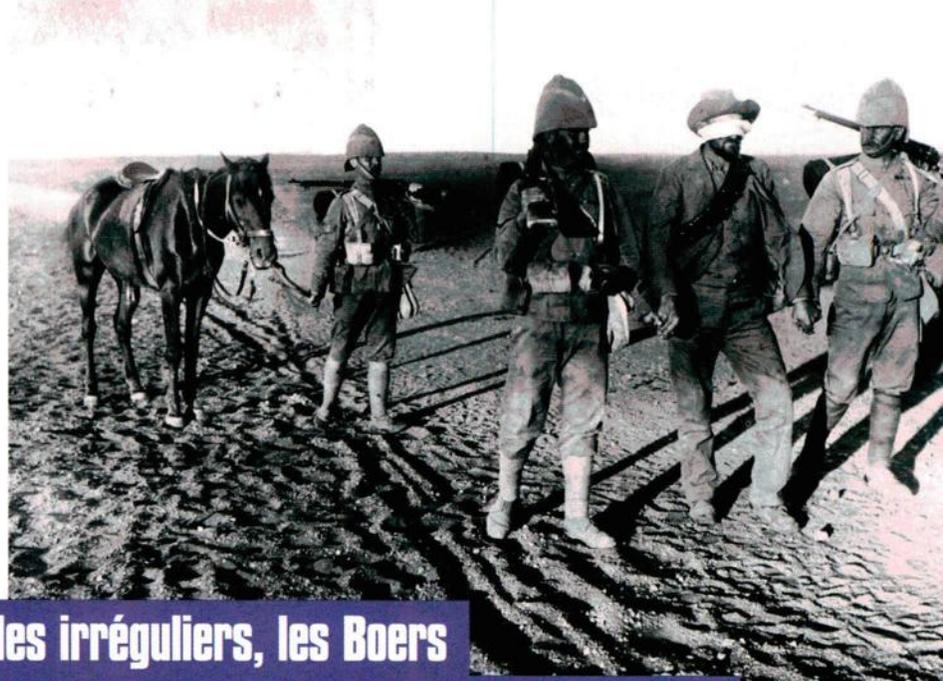
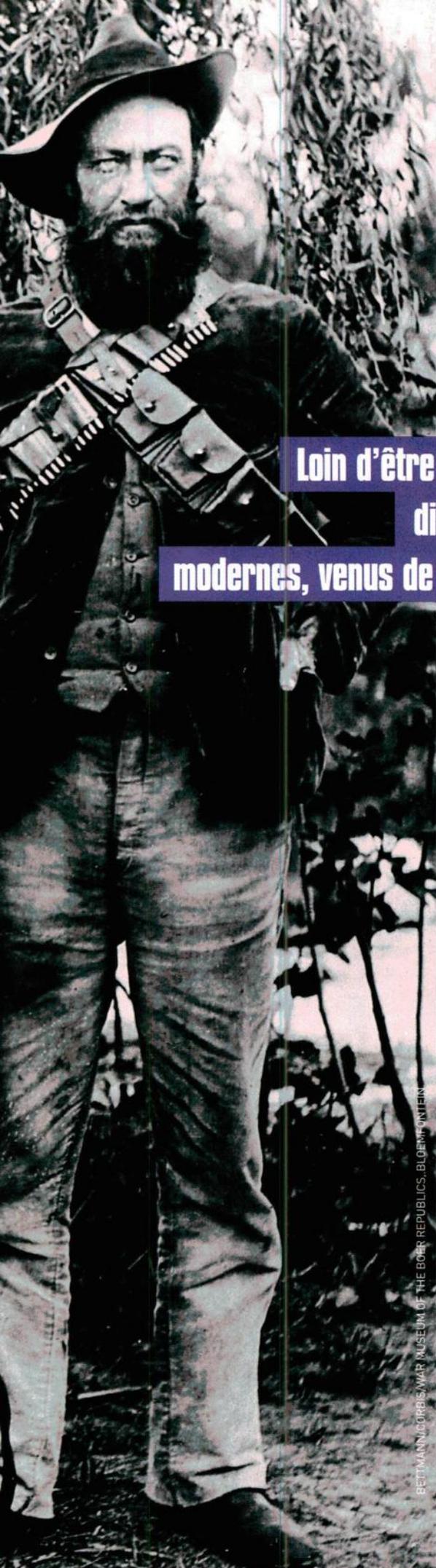




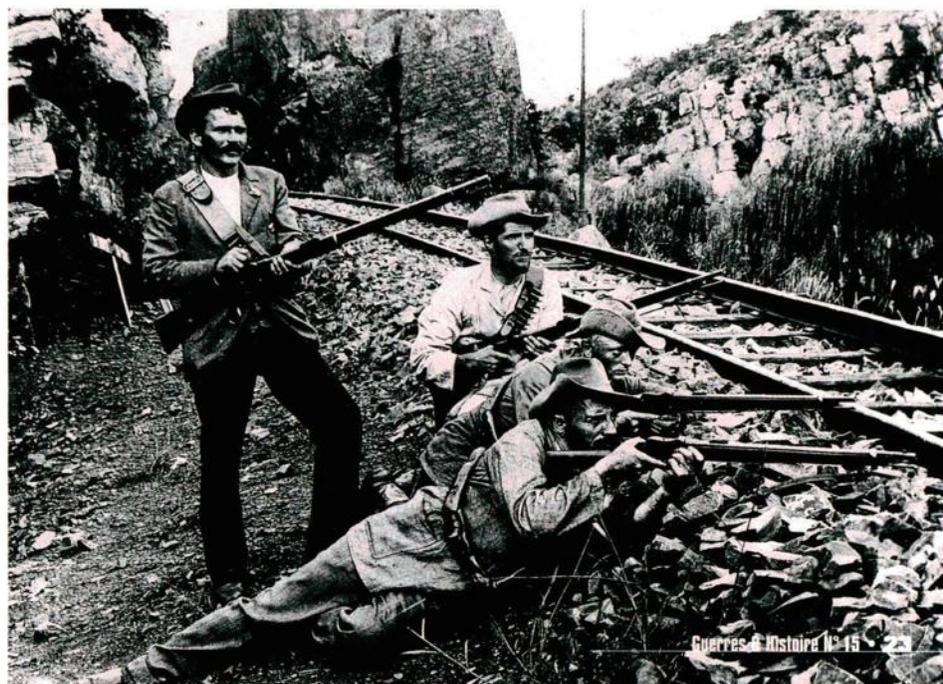
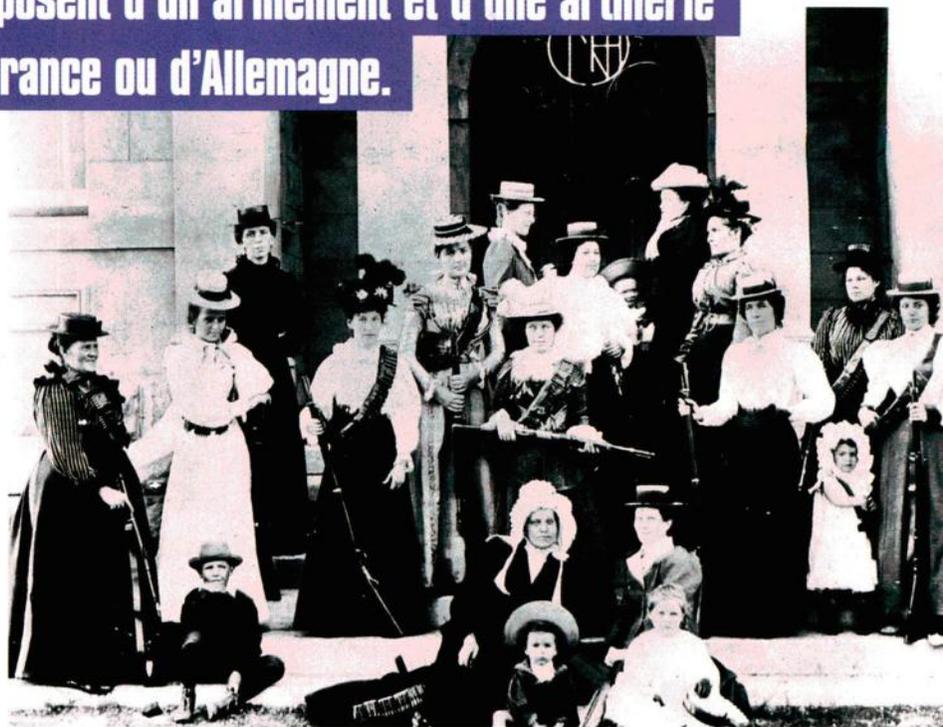
L'armée britannique n'a en octobre 1899 que 15 000 hommes à opposer à 54 000 Boers. Suffisant, estime la Couronne : que pourrait une poignée de miliciens pouilleux, tout juste bons à battre des Noirs, contre des réguliers bien armés ? Le Cap et Londres déchantent vite. Commandées par des chefs bornés, adeptes de l'attaque frontale, les troupes victorienne se font décimer par l'armement à tir rapide acquis par les Boers en Europe, comme un avant-goût de la Grande Guerre à venir... En dépit du débarquement de 43 000 soldats en renfort, les combats coûtent 7 000 tués, blessés et prisonniers aux Britanniques, qui piétinent. Mais, grâce au blocus de la Royal Navy, ils ont le contrôle exclusif des ports, ce qui permet d'acheminer renforts et matériel pour reprendre la main. Rameutées de tout l'Empire (*ci-contre*, des soldats du Royal Canadian Regiment), les troupes coloniales font valoir mitrailleuses (*au milieu à dr.*, une Colt maniée par des Australiens) et artillerie lourde, comme ces canons de 6 pouces (152 mm) empruntés à la Navy, montés sur des trains pour briser le siège de Kimberley, en février 1900 (*en bas à g.*). De Durban et du Cap affluent aussi les munitions et les chevaux, qui manquent cruellement aux Boers enclavés.



Ces trois combattants boers, dit la légende, sont âgés de 65, 15 et 43 ans... Face aux Britanniques, les Boers mobilisent tout ce qui peut porter les armes, y compris les femmes (*au milieu à dr.*). Ne pas se fier à l'aspect irrégulier : l'armement est de toute première qualité. Les Boers ont acquis en Europe des fusils à répétition norvégiens Krag-Jorgensen et, surtout, un stock de 55 000 fusils Mauser modèle 1895 dernier cri : une arme à tir rapide alimentée par un chargeur-clip de cinq cartouches (contenu dans la cartouchière de cuir portée par les soldats ci-contre), précise jusqu'à 400 m et que la poudre sans fumée (inventée en France par Paul Vieille en 1884) rend très difficile à localiser. De gros atouts pour les guérilleros quand il s'agit de préparer une embuscade (*en bas à dr.*). Les Boers disposent en outre, au début, d'une artillerie moderne : canons de 75 mm, obusier de 120 mm, pièces de siège de 155 mm, achetées en France aux ateliers du Creusot, ou chez Krupp en Allemagne, où le Kaiser soutient la cause (*en haut*, un émissaire allemand, yeux bandés, est envoyé par les Boers réclamer la reddition d'une garnison assiégée).



**Loin d'être des irréguliers, les Boers disposent d'un armement et d'une artillerie modernes, venus de France ou d'Allemagne.**



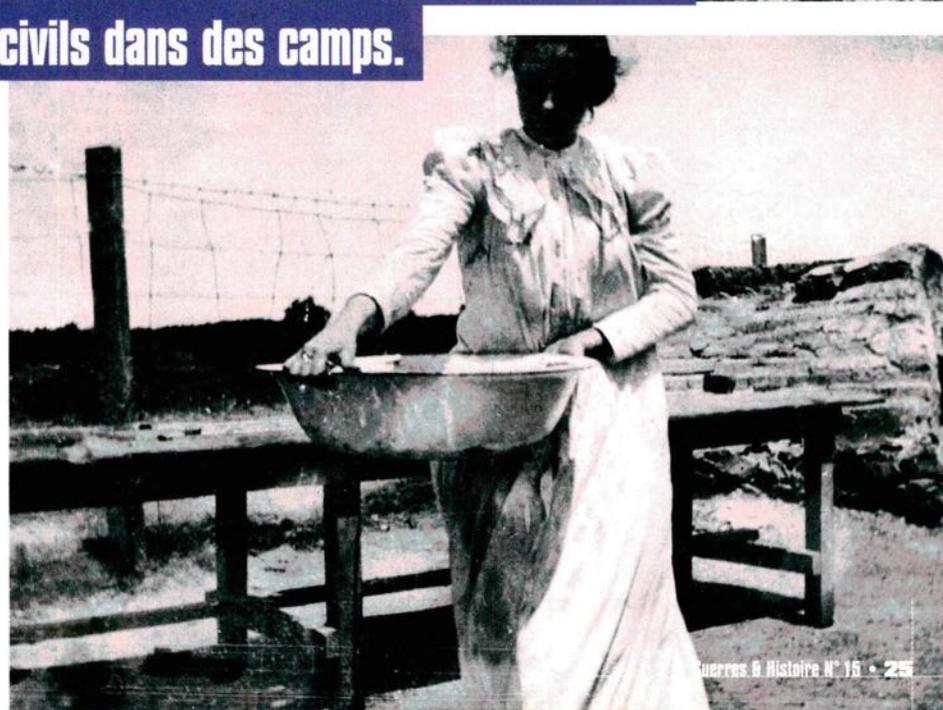
BETHMANN-CORPIS WAR MUSEUM OF THE BOER REPUBLICS, BLOEMFONTEIN



Malgré la chute des capitales boers en mai 1900, la guerre continue. Lignes de communication, camps (ci-contre, des Irlandais du Royal Munster Fusiliers) sont victimes d'un harcèlement permanent. Comme les Français en Algérie ou les Américains au Viêtnam, les Britanniques ne cessent d'investir des troupes : 450 000 au plus fort de la lutte pour un « rendement » misérable de 1 000 guérilleros neutralisés par mois. Lord Kitchener, chargé par Londres de gagner au plus vite, choisit la terreur. Pendant que les colonnes mobiles à cheval (au milieu) traquent les *kommandos*, l'armée incendie les fermes, tue le bétail et enferme jusqu'à 110 000 civils blancs derrière les barbelés. L'image rassurante de la jeune mère cherchant son eau est trompeuse (en bas) : 28 000 femmes et enfants périssent de faim ou de maladie dans ces camps. Les supplétifs noirs engagés de gré ou de force par les deux côtés payent également cher la guerre des hommes blancs. Pris, ceux qui gardent les postes ou conduisent les chariots britanniques sont fusillés. En face, 44 000 ouvriers et gardes des fermes boers (en haut) sont internés en camp. 14 000 y meurent.

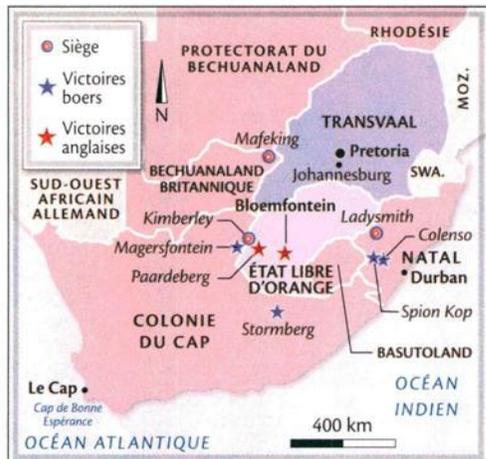


**L'armée britannique opte pour la terreur : elle incendie les fermes, tue le bétail, parque les civils dans des camps.**





# Après la chute de Pretoria, les Boers entament sous la direction de Louis Botha une campagne de guérilla.



Quand un impérialisme en chasse un autre... Tel est en résumé l'histoire des Boers, ces héritiers des colons néerlandais installés près du Cap au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pendant 150 ans, ils ont imposé aux indigènes noirs le joug impitoyable du colonialisme blanc. Et puis, en 1806, débarquent d'autres envahisseurs : les Britanniques. Et les Boers sont à leur tour pourchassés, repoussés vers le nord, jusqu'à se retrouver confinés au milieu du XIX<sup>e</sup> s. dans deux États enclavés : la République d'Afrique du Sud (ou Transvaal) et l'État libre d'Orange. Des arpents de bush que Londres, qui tente mollement de s'en emparer en 1880-1881, n'est toutefois pas prêt à payer d'une guerre ouverte. Mais, en 1886, un colossal gisement d'or est découvert au sud de Pretoria, capitale du Transvaal. Des milliers de prospecteurs, dont beaucoup de Britanniques, envahissent le pays. Ces *uitlanders* (« étrangers ») réclament bientôt des droits politiques que les Boers, inquiets, leur refusent. Cecil Rhodes, éminence locale de l'impérialisme

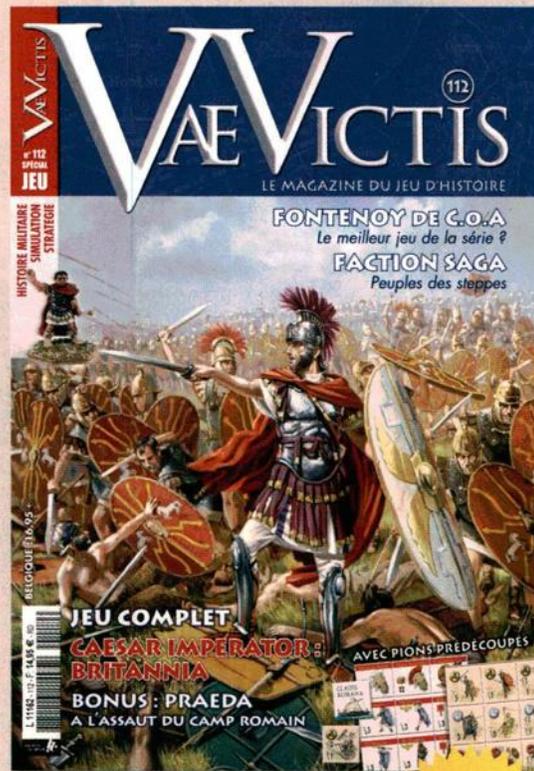
victorien, se frotte les mains : voilà une juste cause à défendre à son profit. Après une tentative de coup d'État pilotée depuis Le Cap en 1896, le président du Transvaal Paul Kruger sait la guerre inévitable. Il fait venir d'une Allemagne sympathisante des fusils Mauser et des canons Krupp. Le 11 octobre 1899, il déclare la guerre au gouvernement de Lord Salisbury. Le *Times* en rit... À tort. Car les Britanniques se font culbuter par l'offensive immédiate déclenchée par Kruger. Les garnisons de Mafeking, Kimberley (la ville des diamants) et Ladysmith sont assiégées. Les tentatives de dégagement, assauts frontaux ineptes face aux armes modernes, sont noyées dans le sang à Stormberg, Magersfontein, Colenso, Spion Kop... Mais la guerre de siège a le défaut de laisser l'initiative à un ennemi aux ressources croissantes. Venues du Cap et de Durban, les colonnes impériales entament, à grand prix, une contre-attaque qui brise les sièges et repousse les troupes boers. Au printemps, c'est la fin : un correspondant nommé Churchill assiste à la chute de Pretoria, d'où il est parvenu à s'évader (*en haut à dr.*). Réfugiés dans le bush, les soi-disant vaincus entament sous la direction du talentueux Louis Botha (*en haut à g.*) une campagne de guérilla. Il faudra que les Britanniques ravagent les terres et internent les populations dans des camps mouroirs pour l'emporter. Les derniers guérilleros capitulent en mai 1902. 8 000 Britanniques sont morts au combat, 13 000 de maladie, pertes inédites depuis la Crimée. Les Boers ont perdu, eux, 7 000 tués au combat, et 32 000 civils dans les camps. Kruger, exilé, meurt en Suisse en 1904. Et Londres ne pardonne pas le soutien que lui a apporté le Kaiser Guillaume II. Ce ressentiment va peser lourd dans le rapprochement qui s'annonce avec Paris et Saint-Pétersbourg. ■

## Chronologie

- 1652 La Compagnie néerlandaise des Indes orientales installe au Cap une escale, bientôt peuplée de colons (notamment des huguenots français chassés par Louis XIV) appelés *boers* (« paysans », en néerlandais).
- 1806 Les Britanniques saisissent Le Cap.
- 1834 Partisans de l'esclavage interdit par Londres et désireux d'autonomie, les Boers émigrent du Cap vers le Natal, au nord-est. Ils en sont chassés en 1843.
- 1852 La République d'Afrique du Sud (ou Transvaal) est fondée à Pretoria.
- 1854 L'État libre d'Orange est fondé à Bloemfontein. Les deux États sont reconnus par Londres.
- 1877 Annexion du Transvaal par la colonie britannique du Cap.
- 1879 Guerre anglo-zouloue.
- 20 décembre 1880 Révolte du Transvaal qui obtient en mars 1881 son autonomie politique sous tutelle nominale impériale.
- 1886 Découverte d'or dans le massif du Witwatersrand, au sud de Pretoria, où va se développer Johannesburg.
- 1896 Leander Jameson, aventurier soutenu par le Premier ministre du Cap, Cecil Rhodes, tente de soulever Johannesburg. Sa colonne de 600 hommes est capturée.
- 1899 Le Cap soutient contre Pretoria les droits politiques des prospecteurs immigrés au Transvaal. La tension monte et la guerre éclate le 11 octobre.
- Octobre 1899 L'offensive boer inflige de sanglants revers aux troupes du général Buller.
- Février 1900 Roberts remplace Buller, reprend l'initiative et capture 4 000 Boers à Paardeberg. C'est le tournant.
- Mai 1900 Les colonnes de Roberts envahissent les États boers. Johannesburg tombe le 31, Pretoria le 5 juin. Les Boers se convertissent à la guérilla. Le Britannique Kitchener organise la lutte.
- 31 mai 1902 Les Boers acceptent le rattachement de leurs États au Cap mais font reconnaître en 1907 leurs droits politiques.
- 1910 Fondation de l'Union d'Afrique du Sud. L'ex-chef militaire boer Louis Botha en devient le Premier ministre.

# REDÉCOUVREZ L'HISTOIRE GRÂCE AU JEU

VaeVictis, LE magazine du jeu d'histoire, vous propose tous les deux mois de redécouvrir les grandes batailles et campagnes militaires au travers de nombreux jeux avec pions ou figurines. VaeVictis est à la fois une revue d'histoire militaire, de part ses articles « art de la guerre » qui recadrent l'action dans son contexte d'époque, détaillent les doctrines stratégiques et tactiques du moment, et un magazine d'actualité ludique avec ses ouvertures de boîtes, analyses de jeux, techniques de peinture, nouveautés figurines, etc. Parallèlement à l'édition standard de 84 pages, l'édition « Spécial Jeu » contient un jeu complet avec 108 pions prédécoupés, sa carte et son livret de règles en couleurs, sous film ☐



le Spécial Jeu avec  
PIONS PRÉ-DECOURPÉS

14,95€



## Actuellement dans VaeVictis n°112

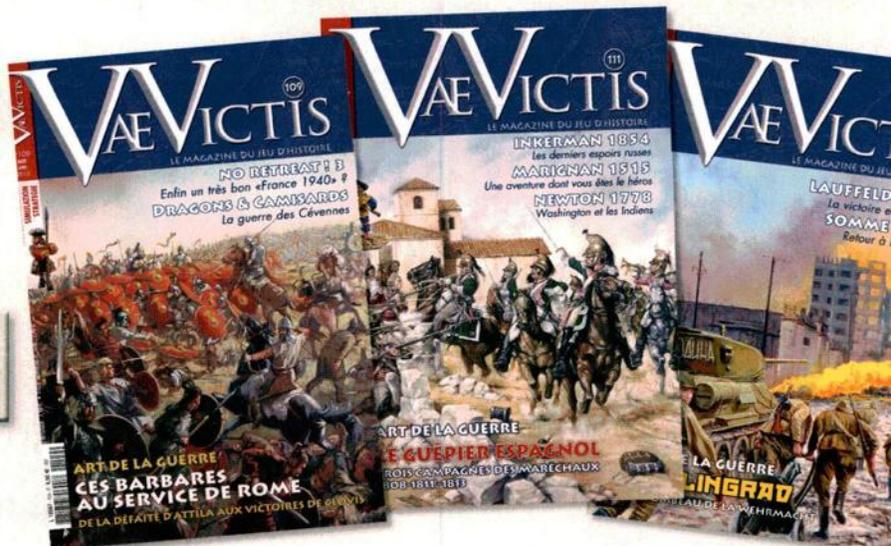
ANALYSES DE JEUX : Saints in Armor, Fontenoy, La Bérézina, Red Winter, The Sun Never Sets...  
ARTICLES HISTORIQUES : les expéditions de César en Britannia, la First Special Service Force en Italie  
FIGURINES : la phalange macédonienne à Art de la Guerre, les peuples des steppes pour SAGA, la guerre de libération 1813,  
Et TOUJOURS : la bibliothèque stratégique, l'actualité des conventions, des sorties de jeux...



l'édition  
classique  
6,90€



## DES GUERRES DE L'ANTIQUITÉ AUX CONFLITS MODERNES



A paraître fin juin :  
VaeVictis n° 113  
La bataille de Tu lé 1952



www.vaevictismag.com

**Les Américains auraient-ils pu engager le combat directement au Nord-Viêt Nam, voire chercher à s'emparer de Hanoi afin de mettre fin à la guerre une bonne fois pour toutes ?**

DOMINIQUE OSWALD, HOUILLES (78)

Certains l'ont envisagé, et des plans en ce sens ont été élaborés par le Pentagone. Mais cette option « maximale » aurait exigé un engagement illimité des forces américaines, à un moment de la guerre froide où les tensions demeurent importantes ailleurs dans le monde, en Europe et en Corée en particulier. De plus, pour les présidents Kennedy puis Johnson, l'objectif est la défense du Sud-Viêt Nam, pas la conquête du Nord, qui risquerait – comme l'invasion de la Corée du Nord par les forces de l'ONU à l'automne 1950 – de déclencher une intervention chinoise ou, pire, soviétique dans le conflit. Autant dire que Washington ne veut surtout pas d'une invasion qui pourrait dégénérer en troisième guerre mondiale. C'est l'une des difficultés de la conduite de cette guerre qui doit – quels que soient le nombre d'hommes et les moyens engagés – demeurer limitée dans ses objectifs. Les bombardements du Nord-Viêt Nam sont d'ailleurs restreints pour cette même raison jusqu'à l'opération Linebacker en 1972 (voir le dossier de G&H n° 8). ■ B. B.



CHRISTA HOOK/OSPREY

**Qui a inventé l'étrier ? Est-il à l'origine du développement de la cavalerie lourde en Occident ?**

PIERRE-ROMAIN THIONNET, LABERGEMENT-SAINTE-MARIE (25)

Oui, c'est bien l'étrier qui permet l'émergence d'une cavalerie lourde, de choc. Mais il a mis du temps à s'imposer. Alors que les hommes ont domestiqué le cheval vers -4500, inventé la selle vers -800, il leur a fallu encore six siècles pour faire figurer, sur des gravures indiennes, les premiers étriers, en réalité de simples boucles pour y glisser le gros orteil. La première vraie représentation d'un étrier figure sur une céramique de la première dynastie Jin, en 322. Il est triangulaire. Cet étrier aurait ensuite gagné l'Occident à la faveur des contacts

avec les Avars, vers 560, et il est cité deux fois dans le *Strategikon* de Maurice (539-602). On en voit ensuite figurer sur un capitulaire lombard du VIII<sup>e</sup> siècle. À l'époque, les Francs le connaissent sans doute mais ne semblent pas l'apprécier particulièrement. Charles Martel en aurait généralisé l'usage après sa victoire de Poitiers en 732. Mais en 1066, à Hastings, les cavaliers saxons n'en avaient toujours pas... Voir à ce sujet, l'ouvrage de J. Edward Chamberlin, *Horse: How the Horse Has Shaped Civilizations* (Random House Digital, 2007). ■ É. T.



## Est-il vrai qu'en mai 1945 Churchill envisageait d'attaquer l'Armée rouge avec des unités de la Wehrmacht ?

MICHEL ALBERANTI, AUBAGNE (13)

G&H a posé la question à Max Hastings, historien anglais auteur d'une histoire de la Seconde Guerre mondiale (*All Hell Let Loose*, Harper Press, 2011).

**Max Hastings :** C'est vrai.

Le plan d'attaque existe dans les archives. Ça semble fou mais il faut remettre ça dans le contexte. En mai 1945, la guerre en Europe à peine terminée, Churchill s'indigne que toute l'Europe orientale et centrale soit tombée sous la tyrannie de Staline. Et notamment la Pologne pour laquelle, je vous le rappelle, la Grande-Bretagne a déclaré la guerre en septembre 1939. Dévoré par sa colère, dominé par son tempérament explosif, Churchill ordonne à Alain Brook, son chef d'État-Major général, d'élaborer un plan de libération de la Pologne par la force. Brook était conscient qu'il s'agissait d'une folie politico-militaire. Mais il a élaboré ce plan, sous

le nom de code Unthinkable (« impensable »), qui en dit long sur son opinion. Quarante-sept divisions anglo-américaines, avec les restes des troupes de la Wehrmacht, devaient attaquer l'Armée rouge. Ce document, un des plus extraordinaires de l'époque de la Seconde Guerre mondiale, est annoté dans ses marges d'un mot que Brook utilise sans cesse : « hasardeux ». Brook rappelle qu'il ne faut pas trop compter sur les troupes allemandes, qui, après quatre ans de bataille sur le front de l'Est et d'énormes pertes (4 millions de tués !), n'auront aucune envie d'y retourner sous le commandement des Alliés. Ensuite, il attire l'attention de Churchill sur le risque très réel que le dictateur soviétique réponde par une guerre totale contre les Alliés. Dans son journal, Alan Brook a résumé ainsi son sentiment sur ce plan : « *Tout cela est ridicule.* » Néanmoins,

Unthinkable a été proposé aux Américains, qui l'ont rejeté tout de suite.

**G&H :** Ce dévouement de Churchill à la Pologne est curieux. Laissez-nous vous lire les propos qu'il adresse à Mikolajczyk, le chef du gouvernement polonais en exil à Londres, le 14 octobre 1944 : « *Vous vous foutez de l'avenir de l'Europe ! Vous n'avez que vos intérêts misérables en tête. Je vais appeler l'autre Pologne, celle du comité de Lublin, et ce sera lui le gouvernement de la Pologne et ça fonctionnera bien. C'est criminel de saboter l'accord interallié par votre veto. [...]* Si vous voulez conquérir la Russie, allez-y, mais je ne pense pas que le gouvernement britannique continuera à vous reconnaître... »

**M. H. :** Certainement, vous pouvez affirmer que parfois

Churchill a été impitoyable avec le gouvernement polonais... Oui, vous pouvez l'accuser d'avoir été cynique, vous pouvez aussi dire que les Russes étaient en Pologne, qu'ils l'avaient libérée des nazis et que personne ne pouvait les obliger à faire un pas en arrière. En 1944, Churchill a réalisé que certains pays feront partie de l'empire soviétique, mais il entretenait l'illusion que Staline tiendrait sa parole d'accorder à la Pologne des élections libres. Dès qu'il a compris que ce ne serait pas le cas, il a perdu son sang-froid. Toute sa vie Churchill a répété qu'il se sentait mal de n'avoir pas pu sauver la Pologne. Churchill n'a jamais été cynique vis-à-vis des Polonais. Mais les Américains n'étaient pas partants pour le plan Unthinkable et l'Angleterre seule ne pouvait rien faire... ■

**Propos recueillis par Yacha MacLasha**

Dans son livre **La Fin**, consacré aux derniers mois de l'Allemagne nazie, Ian Kershaw raconte que l'armée française s'est livrée à des exactions sur le sol allemand, viols et pillages. Pourquoi celle-ci n'a-t-elle pas su montrer la même retenue que les Anglais ou les Américains ?

PATRICK GUIGNOT, COURBEVOIE (92)

Il semblerait que Ian Kershaw ne soit pas d'une honnêteté scrupuleuse sur ce point. Si les pires exactions – et de loin les plus nombreuses – furent perpétrées par les soldats soviétiques, les armées des Alliés occidentaux en ont aussi commis. Mais il est difficile de s'avancer car il n'y a pas de chiffres. Néanmoins, dans son livre *Vie et mœurs des GIs en Europe, 1942-1947* (Balland, 1981), Marc Hillel rappelle ainsi que les soldats britanniques, qui pénétrèrent en Allemagne du Nord, se rendirent coupables d'un nombre de viols qui ne sera dépassé que par celui des viols commis par les hommes de l'Armée rouge. Ces hommes voulaient en partie venger les années de bombardement sur

les villes anglaises. Les exactions (toutes catégories confondues : viols, pillages, meurtres, etc.) perpétrées par les troupes américaines (*ci-dessous, trois GIs à Berlin en juillet 1945*) ne furent en revanche guère plus nombreuses en Allemagne qu'en Grande-Bretagne ou en France. Quant à celles commises par les troupes françaises, on ne peut les nier, sans pouvoir spécifiquement incriminer les troupes nord-africaines comme on le fait souvent trop facilement. Elles furent surtout le fait de la moindre discipline qui régnait dans l'armée à cette époque, où le commandement était assez divisé entre gaullistes, giraudistes, communistes, etc. ■ L. H.



La citation

« Une différence importante entre une opération militaire et une opération chirurgicale est que le patient n'est pas attaché. Mais c'est une erreur commune des généraux de penser qu'il l'est. »

Capitaine Basil Liddell Hart,  
Pensées sur la Guerre, 1944.

Aurait-il été possible que l'opération Seelöwe soit une réussite malgré les échecs de la Luftwaffe ?

FABIEN DUBOIS, NANCY (54)

Absolument impossible. À l'été et l'automne 1940, l'opération Seelöwe (Otarie), l'invasion des îles Britanniques par le Reich, bute sur un obstacle colossal : les quelques dizaines de kilomètres de mer qui séparent l'armée allemande du sol britannique ne peuvent être franchies que grâce à la maîtrise de la mer ou à une maîtrise complète du ciel. La première est exclue : la Royal Navy est bien trop forte pour la Kriegsmarine. Reste la domination aérienne. Les Allemands n'ont pas d'outil adéquat pour l'obtenir. Il leur manque un véritable bombardier stratégique (destruction des terrains, des usines d'essence à haut indice d'octane, des centres d'entraînement, des usines aéronautiques) et une chasse à long rayon d'action (accompagnement des bombardiers, destruction de la chasse adverse). Ajoutons que la Luftwaffe n'a pas non plus l'avion antinavire de surface indispensable, même après obtention de la maîtrise aérienne. En fait, le problème de fond est que l'Allemagne ne peut être forte partout et que son réarmement est récent. On peut douter de la volonté d'Hitler de réaliser Seelöwe. Son regard est déjà tourné vers l'Est... ■ J. L.

## Quelle est la journée la plus meurtrière de la Première Guerre mondiale ?

GILBERT BENZAÏD, VOIRON (38)

Difficile de répondre avec exactitude. Il semble que le 22 août 1914 ait été le jour le plus meurtrier. L'armée française seule compte 25 000 tués (voir J.-C. Delhez, *La Bataille des frontières*, Economica). Ensuite vient probablement le 1<sup>er</sup> juillet 1916, premier jour de l'offensive de la Somme qui voit 19 240 Britanniques rester au sol. Le fameux 8 août 1918, « jour le plus noir de toute la guerre » pour l'armée allemande selon Ludendorff, ne tient pas tant aux 10 000 tués qu'aux 15 000 prisonniers, signe de l'effondrement du moral de l'armée impériale. Il est bien possible que le jour le plus sanglant se soit trouvé du côté russe mais les chiffres sûrs font ici presque totalement défaut. ■ J. L.

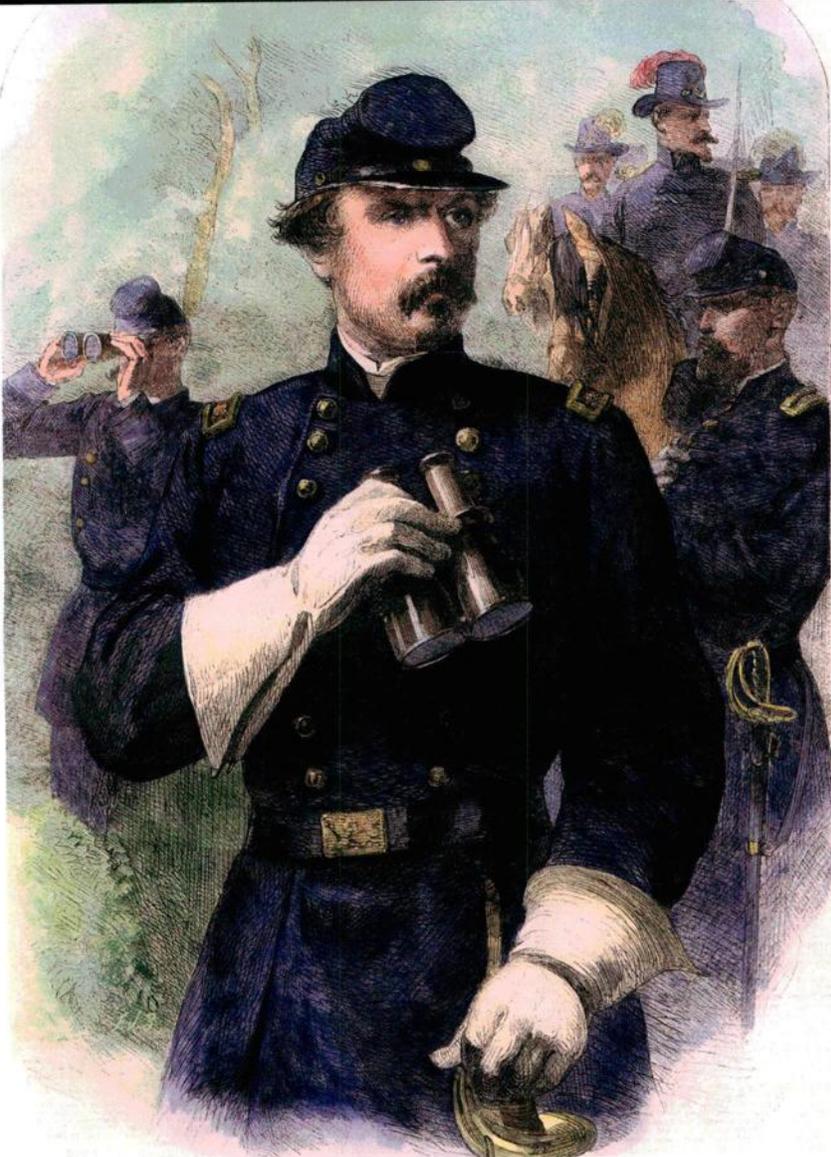


## Pourquoi après le cas d'école napoléonien, le XIX<sup>e</sup> s. offre-t-il si peu de « belles manœuvres » ? J'ai lu des articles à propos d'un blocage tactique, mais pas à propos d'un blocage stratégique ou opératique.

SIMON LEFAURE, SCIONZIER (74)

Attention à ne pas se laisser tromper par la « belle manœuvre », qui relève souvent de la vue de l'esprit ! Il y a nombre de manœuvres audacieuses au XIX<sup>e</sup> siècle, que ce soit pendant la guerre de Sécession (1861-1865), la guerre austro-prussienne (1866, *ci-dessus fantassins prussiens à la bataille de Sadowa le 3 juillet*) ou franco-prussienne (1870-1871) et d'autres conflits moins connus, comme la guerre russo-turque de 1877-1878. Réunis, ces conflits renferment bien autant de manœuvres dignes d'intérêt que les guerres napoléoniennes, qui, ne l'oublions pas, durent plus longtemps que toutes ces guerres réunies : 1792-1815, soit vingt et un ans en excluant la courte paix d'Amiens (1801-1803) contre une petite décennie seulement. Ensuite, la plupart des « belles » manœuvres se déroulent contre un adversaire plus faible, mal préparé ou mal commandé : les campagnes opposant deux

adversaires compétents et aux moyens comparables sont souvent bien plus âpres et laissent moins de latitude pour faire des arabesques, certes séduisantes sur la carte mais souvent payées au prix fort car supposant une importante prise de risque contre un adversaire de talent. Il n'y a cependant pas de réel blocage stratégique jusqu'en 1914, dans la mesure où les conflits évoqués ci-dessus se terminent toujours par la victoire nette de l'un des camps. Certaines campagnes cependant, comme celle entre la Virginie et le Maryland à l'est des États-Unis pendant la guerre de Sécession, connaissent bien une situation de blocage « opératique » mais celui-ci n'est pas définitif. Cela changera en 1914, en raison non seulement d'un nouvel accroissement du feu défensif mais aussi de l'apparition de fronts continus à l'échelle d'un théâtre d'opérations entier, ce qui est une nouveauté. ■ B. B.



## Pourquoi Lincoln a-t-il, au début de la guerre de Sécession, maintenu si longtemps à la tête de l'armée de l'Union le général McClellan ?

ALEXIS LE PAPE, DOUARNENEZ (29)

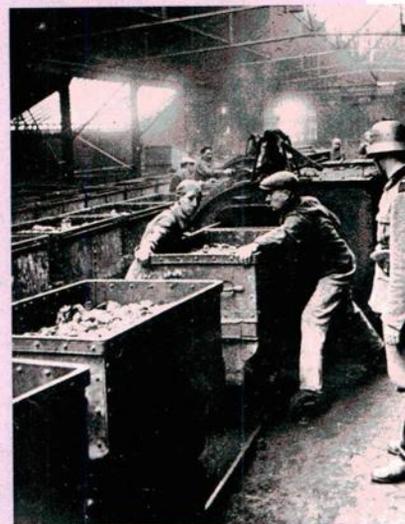
George B. McClellan (peinture ci-dessus) ne commande que brièvement l'armée de l'Union, de novembre 1861 à mars 1862, poste qu'il occupe en plus du commandement de l'armée du Potomac, la principale force opérationnelle nordiste. Il conserve ce dernier pendant un an, de novembre 1861 à novembre 1862. Remarquable organisateur, populaire auprès des soldats qui lui reconnaissent son souci de les voir convenablement formés et équipés, McClellan n'est à vrai dire pas sans qualités. Mais il a un défaut rédhibitoire : s'il n'est pas si mauvais tacticien

– il inflige à Lee un douloureux coup d'arrêt à Antietam, en septembre 1862 –, il est bien trop prudent et ne sait pas exploiter ses succès, se laissant trop facilement arrêter par de faibles difficultés, comme pendant la campagne dite de la Péninsule (mars-juillet 1862) pourtant entamée par un audacieux débarquement amphibie. Lincoln, qui a des doutes dès ce moment, le renvoie en novembre, après Antietam, où McClellan victorieux a pourtant laissé s'échapper Lee. Au vu de cette chronologie, on ne peut guère accuser Lincoln d'avoir trop tardé. ■ B. B.

## Sous l'Occupation, quelle a été la contribution forcée de l'industrie de l'armement française à l'effort de guerre nazi ?

RENÉ BEAUDIN, GRANBY (QUÉBEC)

Moins forcée qu'on le croit. Autant surpris que les Français par leur victoire éclair en juin 1940, les Allemands n'ont pas de plan arrêté quant à l'exploitation économique et militaire du pays. Ils se divisent en partisans du pillage pur et simple et tenants d'une exploitation plus subtile de relance de la production locale au profit de l'économie de guerre allemande. Dès août 1940 (ci-contre, reprise du travail dans les mines de Liévin),



les usines d'armement françaises sous-traitent donc les commandes de l'OKW mais ne fabriquent pas de matériels militaires de la Wehrmacht dans leur intégralité. Fin 1940, 246 entreprises françaises livrent déjà pour 610 millions de Reichsmark de commandes. L'échec de Barbarossa change la donne et force l'Allemagne à mener une guerre à outrance. 1942 ouvre l'exploitation intensive de la France avec la soumission totale de son industrie au ministère de l'Armement de Speer. S'ensuit une déportation massive d'ouvriers français outre-Rhin. Toute l'industrie d'armement française est alors sous les ordres directs du Reich et une délégation allemande vient s'installer à Paris afin d'adapter l'ensemble de l'économie française aux besoins allemands. Tout cela se fait avec le plein accord de Vichy, du patronat qui gagne de l'argent et des ouvriers qui, en restant dans les usines d'armement, gardent leur emploi et surtout évitent le STO établi en février 1943. En quatre ans d'occupation, l'apport de l'industrie française s'élève à 16 milliards de Reichsmark. Nous sommes loin de la légende colportée après guerre par les entreprises françaises sur les « sabotages de la production ». L'industrie française a été, surtout en 1943 et 1944, vitale à l'économie de guerre allemande. En 1943, elle assurait 40 % de toutes les livraisons industrielles des territoires occupés ainsi que 12 % des automobiles et 6,5 % des avions de la Wehrmacht. ■ P. Guy

### Le mot : « Brèle »

D'abord masculin, le mot est apparu en français dans les troupes d'Afrique, probablement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il vient de l'arabe algérien *begehl*, qui désigne le mulet. Durant la campagne d'Italie (1943-1944), on surnommait les goums marocains la « Royal brèle force ». Par extension, brèle désigne une personne têtue (comme un mulet) mais aussi un moyen de locomotion lent (comme un mulet). ■



# L'assassinat de

## Opération Pointblank



Deux as, deux destins... Affecté s  
P-47D à l'escorte des bombardier  
Frederick Christensen Jr (à gau  
descend dix adversaires en févrie  
mars 1944. En une année de  
combat, il remporte 21,5 victoires.  
Spécialiste de l'interception des  
quadrimoteurs sur son FW 190 A  
(à droite), Wilhelm Moritz  
en abat 12, plus 13 chasseurs  
américains. Au feu depuis  
septembre 1939, il s'effondre  
nerveusement en novembre 1944

# la Luftwaffe

## comment la guerre a été gagnée à l'Ouest

Les Alliés en sont persuadés en 1943, le débarquement projeté pour le printemps suivant ne réussira qu'avec la maîtrise complète du ciel. Pour la conquérir, l'aviation américaine entame le pilonnage des centres clés de la production aéronautique du Reich. Mais, seuls, les bombardiers B-17 se font massacrer... En leur adjoignant une escorte, les Alliés trouvent la formule : deux semaines d'usure effarante en février et mars 1944 font plier l'ennemi... Jamais il ne se redressera.

# La clé du débarquement est à décrocher dans le ciel

Par Benoist Bihan

Début 1943, les stratèges alliés se querellent sur le rôle du bombardement stratégique. Doit-il, peut-il gagner seul la guerre ? Ou se contenter d'affaiblir la machine nazie avant le débarquement ? Le massacre des « forteresses volantes » au-dessus de l'Allemagne en août tranche le débat : plus question d'invasion sans limer les dents de la Luftwaffe. Pour cela, les Américains ont quelques idées... Mais rien n'est gagné d'avance.

Les US Army Air Forces (USAAF) intègrent toutes les forces aériennes basées à terre. En dépit de leur développement phénoménal (près de 2,4 millions d'hommes, soit 30 % des effectifs de l'US Army, et 80 000 avions en 1944), elles restent inféodées à l'Army et à son chef d'état-major, le général George Marshall. Leur rôle dans les opérations leur vaut de gagner, en septembre 1947, leur indépendance : l'US Air Force (USAF) est née.

La conférence de Casablanca réunit, du 14 au 24 janvier 1943, Roosevelt, Churchill et les états-majors généraux américains et britanniques. Son principal objectif est de définir la stratégie militaire générale des Alliés pour libérer l'Europe occupée, en rapprochant les vues américaines et britanniques.

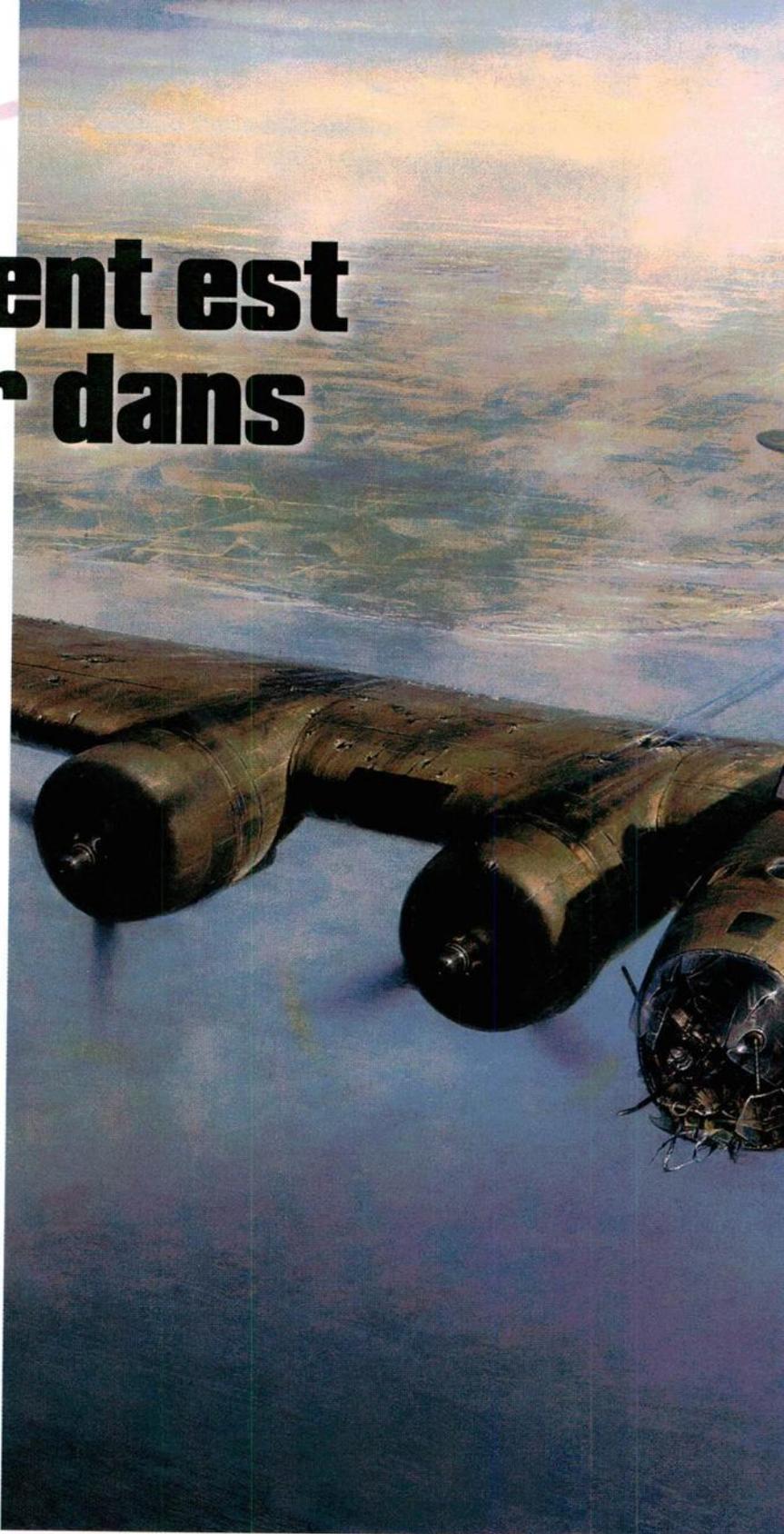
La Libération ne s'est pas jouée le 6 juin 1944, sur les plages de Normandie. Neptune, nom de code de la phase amphibie de l'opération Overlord, n'est pas, comme le pensent les Allemands, l'affrontement décisif mais la consécration de plusieurs mois d'efforts, essentiellement aériens, qui ont déjà garanti le succès du « Jour le plus long ». Les soldats qui submergent les défenses du Mur de l'Atlantique (*Atlantikwall*) parachèvent en réalité une défaite allemande déjà largement entamée par leurs camarades aviateurs des US Army Air Forces (USAAF) au début de l'année. Et la « forteresse Europe » qu'ils prennent d'assaut a en fait déjà été percée au terme d'une offensive aérienne massive, baptisée opération Pointblank (« à bout portant ») par les planificateurs alliés. Un qualificatif parfaitement adapté à l'objectif de la mission : briser l'échine de la chasse allemande. Assassinat prémédité par bien des aspects, Pointblank n'a pas eu une genèse aussi expéditive que le nom

le laisse supposer. Tout commence en janvier 1943, à Casablanca : en marge de la conférence, les chefs d'état-major interarmées alliés s'entendent pour mener une « offensive de bombardement combinée » (*Combined Bomber Offensive* ou CBO), destinée à réduire à l'impuissance, depuis les airs, la machine de guerre germanique grâce aux efforts conjoints du Bomber Command de la Royal Air Force (RAF) et des

bombardiers de la 8<sup>e</sup> Air Force (AF) américaine, qui monte alors en puissance en Angleterre.

## Querelles autour du berceau

Cette belle unité n'est cependant que de façade. L'*Air Marshall* Arthur Harris (voir p. 39), satrape jaloux du Bomber Command, focalise son action sur les villes, les populations



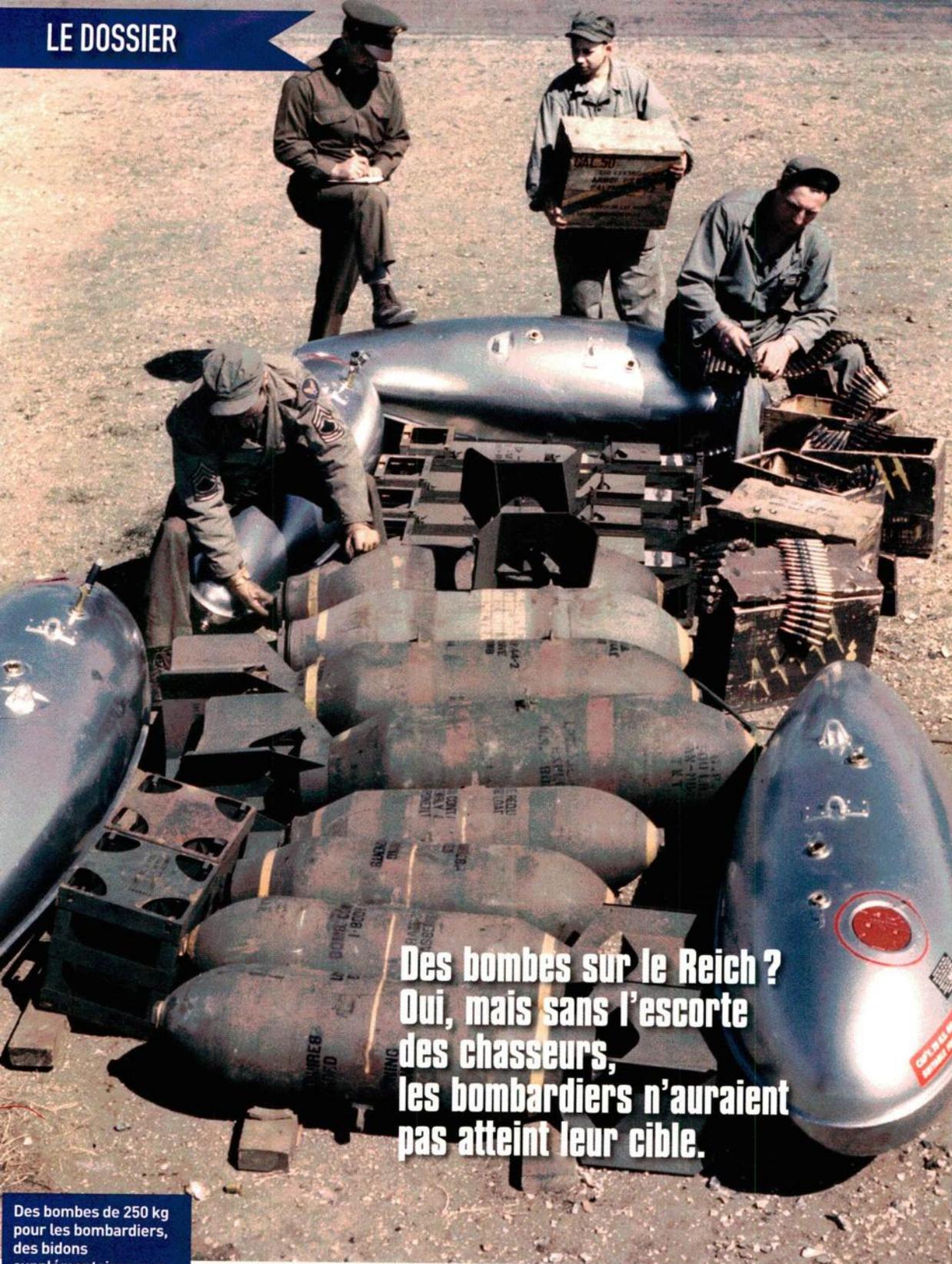


allemandes et leur moral. Il rechigne à une attaque contre le tissu industriel, qu'il juge peu efficace, et tout autant aux opérations conjointes. Il n'accepte que contraint et forcé, en mars 1943, de participer à l'effort allié, en bombardant la Ruhr, centre industriel autant que démographique, de concert avec les Américains. Ces attaques, menées de nuit par Harris, freinent en 1943 l'expansion industrielle allemande, réduisant

notamment la production d'acier et de charbon. Mais elles n'avancent guère la cause du second front, et, loin de briser le moral ennemi, chaque nouveau raid ne fait que renforcer la mobilisation derrière le Führer. Harris n'est pas cependant seul dans l'erreur. Dans la lignée de leurs théories d'avant-guerre, les aviateurs américains pensent eux aussi pouvoir mettre l'Allemagne à genoux depuis les cieux. Leur idée

est d'attaquer avec précision — de jour, donc — les goulots d'étranglement de la production de guerre à l'aide de bombardiers supposés presque invulnérables tant ils sont hérissés de mitrailleuses : le Boeing B-17 n'est-il pas surnommé la « forteresse volante » [voir encadré p. 41] ? Si ce plan réussit, l'industrie allemande s'arrêtera et le Reich s'écroulera de lui-même. Tous, cependant, ne sont pas convaincus

Un tué, neuf blessés, trois moteurs touchés, empennage ruiné... Le B-17F ramené de Brême le 20 décembre par Charlie Brown fait pitié à l'as allemand Franz Stigler. Qui l'épargne ! Les deux deviendront amis après guerre. Un cas unique... Les éclipsés forment en effet des cibles faciles et recherchées.



## Des bombes sur le Reich ? Oui, mais sans l'escorte des chasseurs, les bombardiers n'auraient pas atteint leur cible.

Des bombes de 250 kg pour les bombardiers, des bidons supplémentaires pour leur escorte : toutes les armes de la victoire ! Jamais les mitrailleurs (ici, devant un B-17F, avec une bande de cartouches de 12,7 mm) ne seront en mesure de se défendre seuls.

que les bombes seules obtiendront la reddition sans condition qu'exige Roosevelt depuis février 1943. Mais ceux-là estiment toutefois qu'elles réduiront la Wehrmacht à l'impotence, faisant du débarquement une quasi-formalité.

De ce désaccord de base sur l'objectif final, la CBO hérite de son premier défaut majeur : le manque de hiérarchisation des priorités. Comme le désirent les partisans de la victoire par les airs, les planificateurs

privé d'abord les cibles purement industrielles : usines de roulements à billes, production de carburant et de caoutchouc synthétiques en particulier (voir notre dossier sur le pétrole, G&H n° 9, p. 54). Mais pour satisfaire les défenseurs d'une préparation du débarquement, on ajoute à la liste les chantiers et les bases de U-Boote ainsi que l'industrie aéronautique. Les capacités de transport routier deviennent aussi des objectifs secondaires. Au total,

19 catégories d'objectifs sont définies, sans cependant qu'un ordre pour les frapper soit précisément établi.

### Une forteresse haute de 20 000 m

Des examens plus approfondis révèlent cependant bien vite les failles du plan. Le problème principal de l'ouverture du second front, en effet, ne réside pas tant dans le fameux Mur de l'Atlantique dont l'édification, en ce



début 1943, débute à peine. Il restera d'ailleurs jusqu'au débarquement un ensemble disjoint de fortifications côtières, en mesure d'infliger certes des pertes sévères — comme on le verra sur Omaha Beach le 6 juin 1944 — mais incapable de stopper longtemps un assaut résolu. La vraie muraille de la forteresse Europe est dans le ciel : c'est la Luftwaffe. Si la Kriegsmarine n'est en effet pas de taille à contester en mer l'accès aux plages, la force aérienne dirigée

par le *Reichsmarschall* Hermann Göring dispose encore au printemps 1943 d'une mâchoire bien pourvue, articulée depuis l'avant-guerre autour de deux missions : supériorité aérienne, d'une part, et interdiction en profondeur (voir p. 55) des forces terrestres et navales, d'autre part. Sans oublier une petite (mais redoutable) composante d'attaque au sol. Lors du raid britannique de Dieppe, en août 1942, la Luftwaffe conteste avec succès le contrôle des airs à la

## ■ Carnages à Schweinfurt

Deux raids, deux désastres : pour l'USAAF le nom de Schweinfurt incarne les erreurs de calcul faites par ses chefs. En août 1943, la 8<sup>e</sup> AF lance 376 quadrimoteurs sans escorte à l'assaut des usines de roulements à billes de Schweinfurt et de la grande usine Messerschmitt de Ratisbonne. Mais la Luftwaffe s'est bien préparée. Elle a perfectionné depuis fin 1942 les attaques frontales, secteur mal défendu sur le B-17F. Les essaims d'intercepteurs s'étoffent en outre pour atteindre 80 à 100 avions. Les mitrailleurs sont débordés, 60 quadrimoteurs sont abattus... Si on ajoute au bilan les avions irrécupérables, les pertes dépassent 19 % sur une mission. Un second raid sur Schweinfurt, mené le 14 octobre avec 291 appareils, est encore plus désastreux : 67 B-17 descendus, 17 irrécupérables, soit 30 % de pertes. La 8<sup>e</sup> AF, démoralisée, est menacée de disparition rapide... Il est temps de y remédier.

RAF, à qui elle inflige exactement deux fois plus de pertes (96 contre 48) en dépit d'un rapport de force d'un contre trois. Ce mauvais augure pour un débarquement n'est pas oublié. En 1942 et même début 1943, la Luftwaffe démontre en outre en Méditerranée sa capacité antinavire (la Royal Navy y perd 28 grosses unités de surface en 1942, sans compter 83 marchands, essentiellement à coup de bombes et mines). Bien qu'écartelée entre la Tunisie et Stalingrad, elle dispute encore aux Anglo-Américains la supériorité aérienne au-dessus de l'Afrique du Nord. Certes, elle y a subi une défaite, mais conserve des moyens offensifs plus que respectables (voir infographie p. 55).

Le chef de l'USAAF, le général **Henry « Hap » Arnold**, perçoit bien la menace, de même que son supérieur à la tête de l'ensemble de l'US Army, le général Marshall. Le plan initial de la CBO est donc amendé dès juin par l'ajout d'une étape « intermédiaire » *sine qua non* : la réduction de la chasse de jour allemande, fondée sur les monomoteurs Messerschmitt Bf 109 et Focke-Wulf FW 190. Cette nouvelle orientation, baptisée Pointblank donc, est confirmée en août à la conférence interalliée de Québec.

Les planificateurs alliés ont confiance dans la capacité des bombardiers à éliminer la chasse allemande. L'orientation presque exclusive de la Luftwaffe vers l'offensive aéroterrestre l'a conduite en effet à négliger la défense aérienne du Reich. Le rôle habituel de la chasse allemande est d'éliminer l'aviation adverse avant que les panzers n'en coiffent les aérodromes, pas de défendre jour après jour (et nuit après nuit) un espace aérien. Et si les raids britanniques menés de nuit depuis 1940 ont abouti à la construction d'un réseau toujours plus dense de radars, de batteries

L'*Air Chief Marshal* sir **Arthur Travers Harris** (1892-1984) est le chef du Bomber Command de la RAF qu'il dirige en quasi-autonomie. Partisan d'attaques massives sur les villes allemandes, il gagnera le surnom de « Butcher » (le Boucher) au vu des pertes subies par ses équipages. Sa coopération avec l'USAAF sera difficile, Harris refusant de placer « ses » bombardiers sous un commandement interallié.

Les **roulements à billes** sont des composants clés de nombreux matériels mécaniques, en particulier les transmissions et les moteurs d'avions. Ils sont, à ce titre, identifiés très tôt comme un possible goulot d'étranglement de l'industrie de guerre allemande, et ce d'autant plus que leur production est concentrée sur seulement quelques sites, tel celui de Schweinfurt.

Le général **Henry Harley « Hap » Arnold** (1886-1950) est le chef de l'US Army Air Corps de 1938 à 1941, puis de l'USAAF qui lui succède de 1941 à 1946. Il préside à ce titre à la formidable mobilisation de l'industrie aéronautique américaine et joue un rôle clé dans la conduite de la guerre en y mettant en avant l'importance — et les intérêts — de l'USAAF, en dépit d'une santé fragile. Il sera aussi le fondateur, après guerre, de la RAND Corporation, le plus grand *think tank* au monde.



### B-24 LIBERATOR : CELUI QUI COGNE

Le Consolidated B-24 Liberator, qui vole fin 1939, est plus moderne que le B-17. Son aile à faible traînée et grand allongement offre un gain de vitesse (350 km/h), de bombes (2300 kg) et d'autonomie, avantages en partie annulés par la nécessité de voler avec des B-17. Le B-24 est en outre plus fragile et plus difficile à piloter. En tout, 18482 B-24 sont construits, dont 10000 des versions H et J très similaires.

**Carl Andrew « Tooney » Spaatz** (1891-1974) est l'homme décisif dans la réussite de Pointblank. Pionnier de l'aviation (il réalise en 1929 un record de durée de vol de plus de 150 heures en pratiquant certains des premiers ravitaillements en vol), il prend en décembre 1943 le contrôle des forces aériennes stratégiques américaines en Europe. Bénéficiant de la confiance d'Eisenhower, il devient le principal acteur des



opérations aériennes contre l'Allemagne. Muté dans le Pacifique en juillet 1945, il préside au bombardement d'Hiroshima et Nagasaki. En 1947, il devient le premier chef d'état-major de l'USAF.

Pionnier de l'aviation avant guerre avant de devenir cadre de Shell Oil, **James Harold « Jimmy » Doolittle** (1896-1993) dirige la 8<sup>e</sup> Air Force à partir de janvier 1944. Seul réserviste à parvenir à un tel niveau de responsabilité dans l'USAAF pendant la guerre, il reste surtout connu comme étant l'artisan du raid audacieux — dit « raid Doolittle » — d'avril 1942 contre Tokyo, ses bombardiers décollant pour l'occasion du porte-avions USS *Hornet*.

de Flak et d'aérodromes de chasse, l'aviation allemande, en dépit de ses ambitions, n'est pas encore capable de tisser une défense impénétrable au-dessus du Reich.

### Les B-17 tombent de haut, les stratèges aussi

La première phase de la CBO prend donc les Allemands au dépourvu. Après une première mission américaine contre Brême en avril 1943, Américains (de jour) et Britanniques (de nuit) s'acharnent sur Hambourg du 24 au 30 juillet : la ville est rasée, plus de 40000 habitants tués.

Le Reich titube sous le choc. Les aviateurs alliés se félicitent, d'autant plus que les rapports de pertes semblent favorables : 87 B-17 de la 8<sup>e</sup> AF (la grande unité qui concentre les quadrimoteurs et leur escorte de chasseurs, basée

dans le Sud de l'Angleterre) ont été abattus en six raids, soit un taux de perte de 10 % par mission. Bien que cela représente tout de même 30 % de l'effectif minimal nécessaire pour un raid majeur, ce taux est jugé acceptable au vu des résultats. Mais il est enregistré contre une défense insuffisamment prête, les chasseurs allemands n'ayant pas eu le temps d'élaborer une tactique pour s'attaquer aux formations massives de B-17. En outre, les rapports prennent pour argent comptant les victoires délirantes des mitrailleurs de



bombardiers, qui s'attribuent souvent plusieurs dizaines de fois le même appareil et annoncent comme abattus des chasseurs endommagés. Après Brême, la 8<sup>e</sup> AF revendique ainsi 63 chasseurs abattus quand la Luftwaffe en admet... deux. Convaincus que l'ennemi a perdu plusieurs centaines de chasseurs, confortés dans leur foi en la puissance défensive des « forteresses volantes », les planificateurs alliés jugent qu'un ou deux raids réussis

supplémentaires suffiront à paralyser l'industrie du Reich. Ils entendent donc exploiter ce qu'ils perçoivent comme un succès majeur pour en finir avec l'industrie allemande. Le 17 août 1943, la 8<sup>e</sup> AF lance alors un double raid massif

contre Schweinfurt et Ratisbonne (voir encadré p. 39). Mais cette fois, les chasseurs ont affûté les couteaux. Les pertes dépassent 19 % avant de friser les 30 % quand les B-17 renouvellent l'attaque de Schweinfurt en octobre ! Un taux absolument insoutenable. La forteresse Europe semble d'autant plus imprenable que la RAF encaisse durement, elle aussi : son taux de perte par raid fin 1943 dépasse nettement les 5 % considérés comme tolérables. Fin octobre, le moral des chefs alliés décline plus vite que le soleil

d'automne. Le débarquement est devenu illusoire. Non seulement les flux de matériel, de munitions et de carburant vers les fronts où combattent les forces allemandes ne sont pas interrompus, mais la Luftwaffe demeure intacte, capable de couvrir la contre-attaque allemande qui menacera de mort toute tête de pont, même établie avec succès. La hantise des stratèges — l'enlèvement des opérations et un retour à la guerre de positions comme en 14-18 — semble en passe de se réaliser. Sans suprématie aérienne, le prix à payer pour la libération risque d'être insupportable, la reddition sans condition exigée de l'Allemagne nazie impossible à obtenir : la guerre va s'éterniser encore plusieurs années. Pas question de remettre Pointblank en cause : la directive va dans le bon sens. Mais un double changement de cap, dans la conception des opérations et leur exécution tactique, s'impose.

### Nouvelle année, nouvelle équipe

La réorientation intervient avec l'arrivée en Grande-Bretagne d'un homme neuf : le général Eisenhower, nommé en décembre 1943 à la tête des préparatifs du débarquement. En janvier 1944, il gagne auprès d'Arnold un point important : la nomination d'un homme de confiance, le général **Carl Spaatz**, comme patron d'une nouvelle organisation : les US Strategic Air Forces Europe (USSTAF). Spaatz contrôle par ce biais les deux forces de bombardiers lourds en Europe : la 8<sup>e</sup> Air Force en Grande-Bretagne, et la 15<sup>e</sup> en cours de mise en place près de Foggia, en Italie. Ira

## Fin octobre 1943, un débarquement devient illusoire. Spaatz et Doolittle vont trouver la clé.

Eaker, le chef de la 8<sup>e</sup> AF, jugé timide, usé et discrédité par la défaite, est muté en Méditerranée et remplacé par **James « Jimmy » Doolittle**, l'homme du raid sur Tokyo en 1942, ex-second de Spaatz en Méditerranée. L'ancien patron des bombardiers de la 8<sup>e</sup> AF, le général Frederick Anderson, est en revanche promu adjoint de Spaatz pour les opérations. Un autre changement clé est intervenu dès août à la tête des chasseurs d'escorte de la 8<sup>e</sup> AF : Frank Hunter, coupable de lenteur dans la mise en service des réservoirs supplémentaires (voir p. 42), est viré au profit de l'excellent William Kepner.

La nouvelle équipe remet bien vite les opérations à plat. Spaatz et Doolittle ont constaté en Méditerranée que les forces aériennes alliées ne sont devenues réellement efficaces que lorsque toutes leurs composantes — chasse, bombardiers moyens, bombardiers lourds, transports... — ont été pleinement intégrées. Leur expérience montre que le concept de raids constitués uniquement de quadrimoteurs est inepte, ce que prouve d'ailleurs l'énormité des pertes.

Simultanément, Anderson (déjà aux commandes lors des raids d'août et octobre 1943) et les planificateurs de l'USSTAF réalisent que l'industrie allemande ne peut pas être détruite en une poignée de raids : ils décident donc d'adopter une campagne d'attrition progressive. Les bombardements deviennent un moyen d'affaiblir les unités de chasse et l'industrie aéronautique allemandes. À la suite de quoi, le ciel sera dégagé pour attaquer des cibles plus lucratives — comme les hydrocarbures — et, surtout, préparer le débarquement, dont Eisenhower fait une priorité.

Le ciel libre, les forces aériennes dites « tactiques », chasseurs-bombardiers et bombardiers moyens, disposeront d'une suprématie aérienne totale au-dessus des têtes de pont.

## Le ciel ne peut pas attendre

La conception de Pointblank revue, il s'agit désormais d'en repenser l'exécution tactique. Les B-17 et les nouveaux B-24 voient leur rôle révisé. Ils vont certes continuer à pilonner les usines aéronautiques. Mais il s'agit moins de les détruire (objectif dont les Américains mesurent désormais la complexité) que d'éroder leur production. Surtout, les bombardiers reçoivent une nouvelle mission : forcer la chasse allemande à décoller pour l'exposer à une arme jusqu'à présent reléguée au second plan, la chasse d'escorte à long rayon d'action. En janvier 1944, en effet, les réservoirs largables équipent enfin en masse les unités de P-47, que se prépare à seconder une bête d'endurance, le P-51 Mustang (voir p. 42). Les machines ne sont pas tout, leur emploi change aussi : plus question de les coller aux formations de quadrimoteurs. Les pilotes, c'est nouveau, reçoivent pour instruction de traquer l'adversaire partout, dans les airs comme sur le sol des bases sur la route du retour (voir p. 49). Beau programme qu'il reste maintenant à appliquer. Pour cela, les planificateurs de l'USSTAF peaufinent un grand coup, pensé en fait dès novembre et baptisé « Argument » : une semaine de raids répétés au cœur du Reich mobilisant un millier de quadrimoteurs. Une agression délibérée destinée à provoquer la chasse allemande pour lui briser l'échine. L'enjeu dépasse de très loin celui d'une série de raids : fin janvier, Eisenhower et consorts n'ont

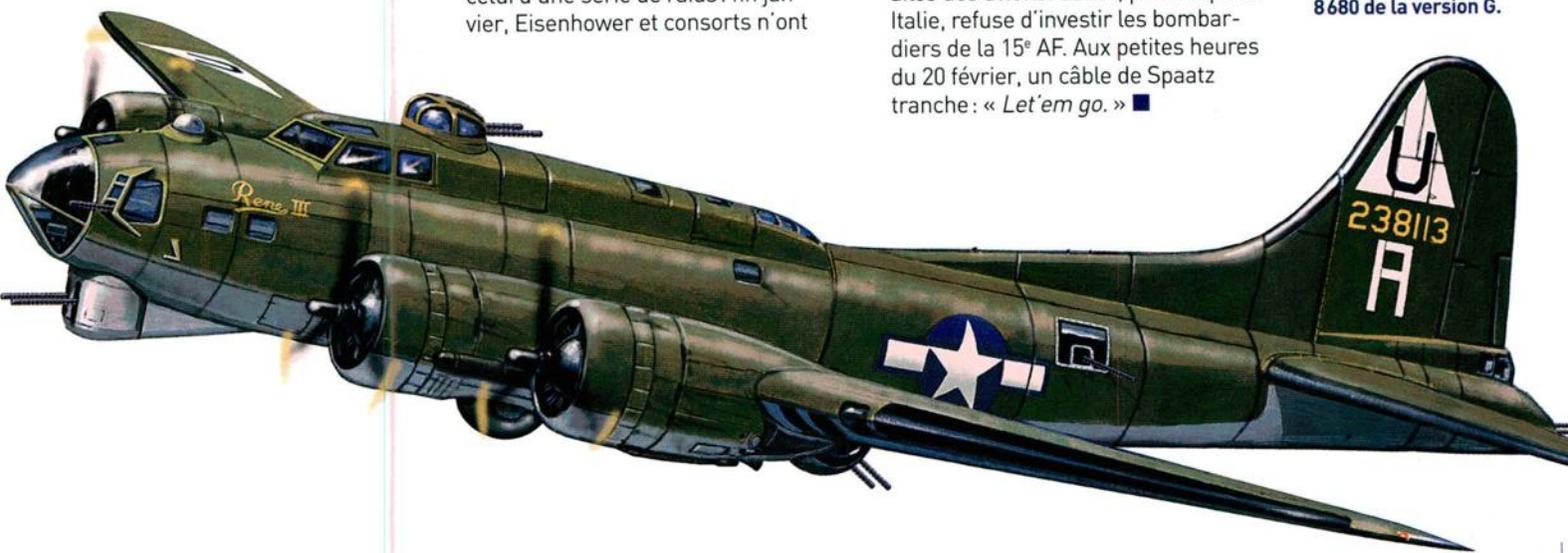
## ■ V comme volantes et vulnérables

B-17F et B-24H de 1943 sont dotés de dix mitrailleuses de 12,7 mm, arsenal suffisant en principe à assurer leur défense et auquel se consacre la moitié de l'équipage de dix hommes. Les hécatombes subies en 1943 démontrent cependant que cette vision de la « forteresse » est complètement erronée. Les Allemands, en effet, ont renforcé l'armement de leurs chasseurs, tous désormais dotés de canons de 20, voire de 30 mm. Trois obus suffisent à couper la cible en deux ! Certains bimoteurs Messerschmitt Bf 110 (voir illustration p. 49) sont même dotés de roquettes, dont l'explosion au milieu des formations sème panique et destruction. Cet arsenal, en outre, porte plus loin, laissant les chasseurs à l'abri. Un chiffre suffit à illustrer le résultat : en 1943, la probabilité qu'un équipage de bombardier américain termine indemne son « tour » de 25 missions n'est que de 38 %. Le bilan, à la fin de la guerre, est lourd : les forces basées en Angleterre déplorent 37 000 tués et 18 000 prisonniers, celles basées en Italie respectivement 18 200 et 8 000.

plus que trois mois avant le début de mai, mois prévu pour le D-Day. Or, le temps passe et la Luftwaffe se muscle sous un épais blindage nua-geux. Le 11 janvier 1944, une éclaircie encourage la 8<sup>e</sup> AF à tâter le terrain : 663 Viermot (nom donné par les Allemands aux quadrimoteurs alliés, de l'adjectif *viermotorig*) sont dirigés sur l'usine Focke-Wulf d'Oscherleben. Le raid, contrarié par la météo et étrillé par une Jagdwaffe aux aguets, coûte 60 bombardiers. Le spectre de Schweinfurt n'est pas dissipé... Ni les nuages, d'ailleurs. Il faut attendre le 19 février pour que la fenêtre d'opportunité semble s'ouvrir enfin : un rapport météo signale qu'un anticyclone venu de la Baltique pourrait souffler un vent glacial sur le Reich, éclaircissant les cieux pour une semaine. Faut-il lancer l'opération ? Un échec et c'est Overlord qui sera menacé : le canon de Pointblank n'a plus qu'un coup. Argument, qui signifie « dispute » en anglais, est un nom approprié. Anderson est pour y aller, Doolittle contre, Kepner a des doutes : le froid redouté risque de givrer les ailes des avions. Eaker, préoccupé en Italie, refuse d'investir les bombardiers de la 15<sup>e</sup> AF. Aux petites heures du 20 février, un câble de Spaatz tranche : « *Let'em go.* » ■

### B-17 FLYING FORTRESS : CELUI QUI ENCAISSE

Le Boeing B-17 Flying Fortress est déjà presque obsolète : sa conception remonte à 1934 et ses performances en souffrent. La vitesse de croisière ne dépasse pas 300 km/h, la charge de bombe est limitée à 2 000 kg pour les raids à longue distance. Mais l'avion, costaud, supporte des dommages considérables, qualité indispensable puisqu'il doit en principe voler sans escorte. Le B-17 est rustique. Sans pressurisation ni chauffage efficace, l'équipage affronte des températures de -50 °C à 10 000 m. Les gelures sont fréquentes... 12 731 sont construits, dont 8 680 de la version G.



# Des Mustang et des bidons

Par Jean-Christophe Noël

L'arme qui détruit la Luftwaffe début 1944 est la plus simple jamais conçue : un vulgaire réservoir de carburant. Mais en triplant le rayon d'action de l'excellent chasseur Mustang, ce bidon largable permet d'escorter les bombardiers où qu'ils se rendent. Et d'imposer à la Luftwaffe une guerre d'usure qu'elle ne peut gagner.

## LE P-51B MUSTANG : NÉ POUR ALLER (TRÈS) LOIN

Pour voler longtemps, il faut emporter beaucoup de carburant. Le P-51 est doté de deux réservoirs de 340 l placés à l'emplanture de l'aile, auxquels s'ajoute un réservoir de fuselage amovible d'une capacité de 320 l, placé derrière le pilote. Deux bidons supplémentaires largables (de 284 l puis 416 l) sont accrochés sous les ailes. Au total, plus de 1 800 l ! La masse énorme du carburant handicape l'avion : il est recommandé ainsi de consommer d'abord le réservoir de fuselage, qui modifie le centrage de l'avion et rend son pilotage délicat.

**E**n juin 1943, le général Arnold, chef de l'USAAF (voir p. 39), envoie une requête au major général Giles, directeur de la division en charge de la définition des nouveaux avions. Il y souligne « l'absolue nécessité de construire un avion de chasse qui puisse aller et revenir avec les bombardiers. [...] Que vous utilisiez un engin déjà existant ou deviez partir de zéro est votre problème. Mettez-vous au boulot tout de suite, parce que pour janvier 1944, je veux un chasseur d'escorte pour tous nos bombardiers, depuis le Royaume-Uni jusqu'au cœur de l'Allemagne. » Ce message étonne moins par son caractère impérieux et peu nuancé que par ce qu'il révèle. Après quatre ans de guerre aérienne en Europe, les Américains n'ont toujours pas développé d'avions capables de protéger leurs bombardiers

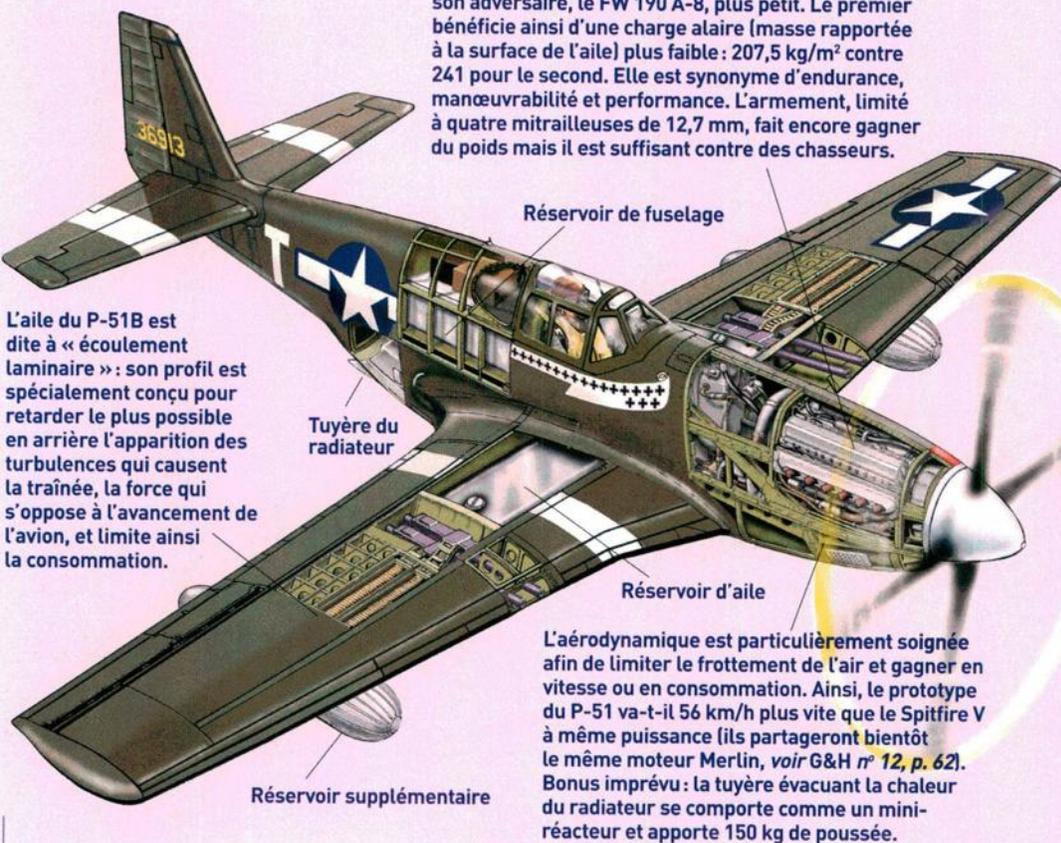
au-dessus de l'Allemagne face aux Messerschmitt et autres Focke-Wulf. Est-ce dû à des problèmes industriels ? Une mauvaise estimation des capacités de la Luftwaffe ? La réponse a en fait des origines doctrinales et techniques. Doctrinales d'abord, car les Américains sont persuadés avant guerre que « les bombardiers passeront toujours », comme le proclame l'homme politique britannique Stanley Baldwin en 1932, à une époque où les radars ne sont pas mis en œuvre. Le ciel est grand et les avions de chasse ne pourront pas les intercepter tous. Et s'ils y parviennent, les Américains comptent sur la puissance de feu de leurs bombardiers B-17 ou B-24 pour arrêter leurs adversaires les plus téméraires. Le B-17 E, mis en service en 1941, emporte ainsi huit mitrailleuses de 12,7 mm et une de

7,62 mm, justifiant son surnom de « forteresse volante ». Des raisons techniques expliquent également la carence américaine, car les responsables militaires sont persuadés que l'augmentation du rayon d'action d'un avion de chasse ne peut être obtenue qu'aux dépens de ses performances et de sa manœuvrabilité. Les cellules devront en effet être imposantes pour emporter plus de carburant et d'armement. Or, le chasseur lourd n'a pas passé l'épreuve des combats. Le modèle du bimoteur allemand Bf 110, qui devait protéger les bombardiers allemands pendant la bataille d'Angleterre, est un échec. Plus de 220 exemplaires ont été perdus alors que 237 avions de ce type étaient mis en ligne au début de l'été 1940 contre les Spitfire et les Hurricane. Conscients de la vulnérabilité de leurs bombardiers, Allemands et Britanniques ont alors privilégié les attaques de nuit pour limiter l'action de la chasse adverse.

L'utilisation poussée d'alliages légers limite le poids à vide du P-51B à 3 180 kg, similaire à celui de son adversaire, le FW 190 A-8, plus petit. Le premier bénéficie ainsi d'une charge alaire (masse rapportée à la surface de l'aile) plus faible : 207,5 kg/m<sup>2</sup> contre 241 pour le second. Elle est synonyme d'endurance, manœuvrabilité et performance. L'armement, limité à quatre mitrailleuses de 12,7 mm, fait encore gagner du poids mais il est suffisant contre des chasseurs.

## Un bidon qui change tout !

Giles et la machine de guerre américaine se mettent au travail pour satisfaire les directives d'Arnold. Même si l'arme magique se fait attendre, des projets ont déjà été initiés et vont être mieux soutenus. C'est le cas par exemple des bidons largables. Ils améliorent sensiblement le rayon d'action des avions et il suffit de les larguer pour que le pilote puisse exploiter complètement les performances de son chasseur. Il faut pourtant attendre février 1943 et la multiplication des demandes provenant des théâtres du Pacifique et d'Afrique du Nord pour que l'USAAF s'empare de la question. Des problèmes techniques doivent alors être réglés, comme le dessin du profil aérodynamique qui ne doit pas altérer le comportement de l'avion ou la pressurisation qui est nécessaire pour monter en altitude. Il faut par ailleurs décider de la priorité qui doit être accordée à leur fabrication pour ne pas retarder d'autres programmes aéronautiques aussi urgents.



L'aile du P-51B est dite à « écoulement laminaire » : son profil est spécialement conçu pour retarder le plus possible en arrière l'apparition des turbulences qui causent la traînée, la force qui s'oppose à l'avancement de l'avion, et limite ainsi la consommation.

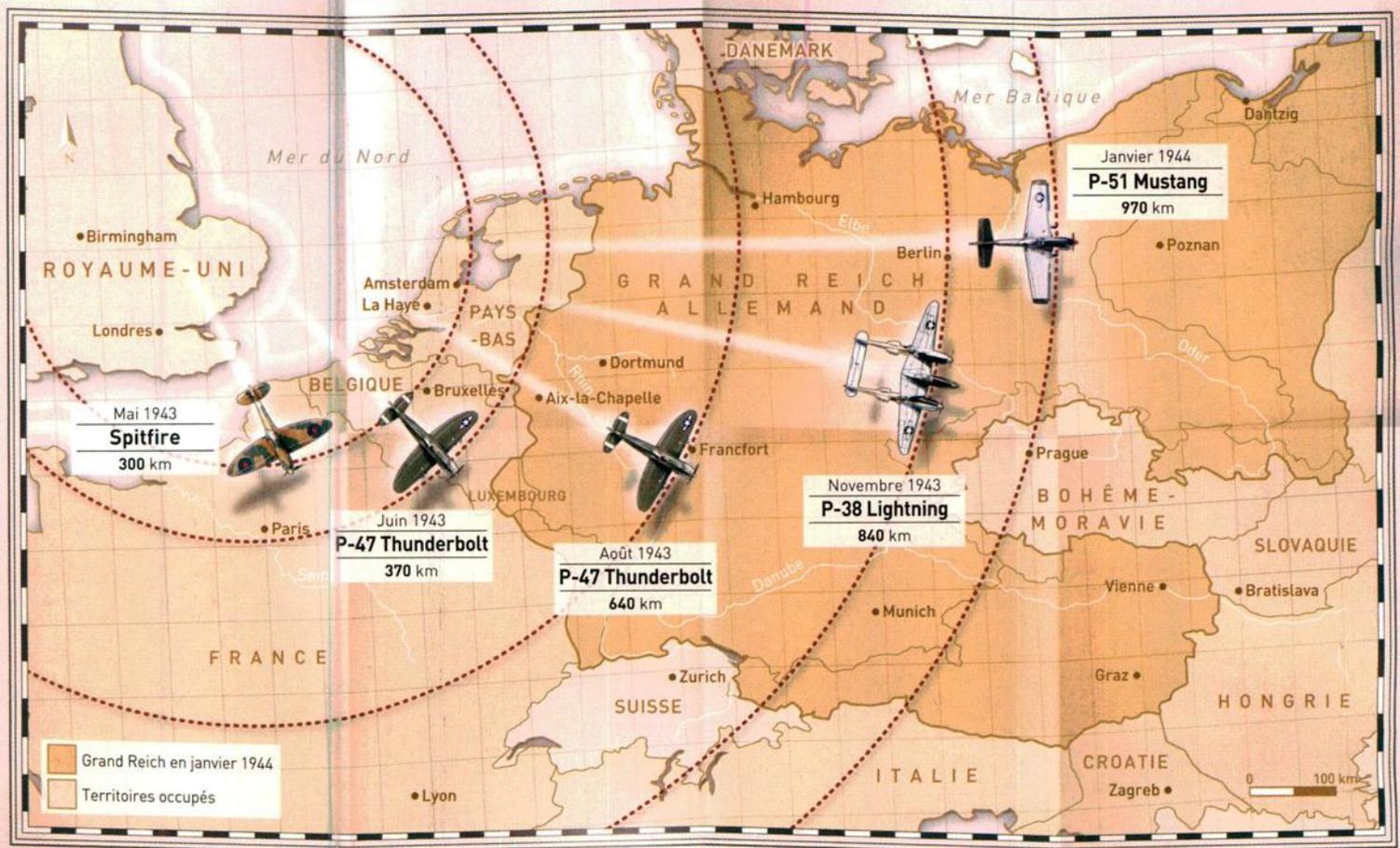
Réservoir de fuselage

Tuyère du radiateur

Réservoir d'aile

Réservoir supplémentaire

L'aérodynamique est particulièrement soignée afin de limiter le frottement de l'air et gagner en vitesse ou en consommation. Ainsi, le prototype du P-51 va-t-il 56 km/h plus vite que le Spitfire V à même puissance (ils partageront bientôt le même moteur Merlin, voir G&H n° 12, p. 62). Bonus imprévu : la tuyère évacuant la chaleur du radiateur se comporte comme un mini-réacteur et apporte 150 kg de poussée.



Finalement, les premiers contrats pour la livraison de 150 000 réservoirs sont passés par l'Air Material Command en septembre 1943. Il est temps car les besoins croissent sans cesse.

Toujours en septembre 1943, les aviateurs américains sur le front méditerranéen réclament la livraison de 23 000 bidons largables par mois, tandis que ceux de la 8<sup>e</sup> Air Force, basés en Angleterre, en exigent 22 000. Les unités d'Europe du Nord se voient accorder la priorité, de sorte que chaque base de la 8<sup>e</sup> AF qui accueille des chasseurs fin 1943 dispose de 2 000 à 3 000 bidons d'avance, soit 30 à 45 jours d'utilisation.

Si le problème du rayon d'action est en partie résolu, il reste néanmoins à trouver l'avion de chasse qui sera assez performant pour affronter la Luftwaffe au-dessus de ses bases. Le P-39 et le P-40 ont rapidement été mis de côté, leurs performances en haute altitude étant très insuffisantes. Le bimoteur P-38 pourrait être une option, mais ses moteurs Allison V-1710 souffrent des conditions météorologiques propres au théâtre européen. Les températures très froides en haute altitude diminuent sensiblement la durée de vie des moteurs et posent problème quand le pilote pousse la manette en avant pour obtenir la puissance maximale. Un des moteurs peut lâcher

soudainement. Plus de la moitié des pertes enregistrées sur P-38 aurait d'ailleurs pour origine des problèmes de propulsion. L'énorme P-47 est un autre candidat, par ailleurs très apprécié des pilotes pour sa capacité à encaisser les coups. Mais son poids de 8 tonnes nuit à la qualité de ses performances. Et l'avion se trouve être particulièrement adapté pour les missions tactiques de frappe air-sol qui vont se multiplier en même temps que la date du débarquement se rapproche.

Il est progressivement reversé vers la 9<sup>e</sup> AF, spécialisée dans ce type de mission.

### Le Mustang, monture idéale

Finalement, c'est le P-51 Mustang qui va rafler la mise. L'avion a été développé en seulement quatre mois par North American Aviation suite à une demande du gouvernement britannique en 1940. Son aérodynamisme est révolutionnaire. Les ingénieurs ont pu profiter de recherches non publiées du National Advisory Committee for Aeronautics (NACA) et ont choisi un profil d'aile dit « laminaire » (voir illustration ci-contre). Ses performances à haute altitude

restent cependant moyennes jusqu'à ce que le pilote de Rolls-Royce Ronnie Harker indique dans un rapport après un vol d'essai qu'« avec un moteur plus puissant comme un Merlin 61, ses performances devraient être exceptionnelles ».

Le coup est lancé et l'appareil version B transformé. Après avoir vaincu leurs propres réticences bureaucratiques contre un avion dont ils n'avaient pas initié le développement et qui est équipé d'un moteur anglais,

les Américains sont enfin capables de répondre à l'ultimatum du général Arnold. Outre un rayon d'action remarquable qui peut le porter plus loin que Berlin, le P-51B possède une vitesse de pointe supérieure à celle du FW 190 ou du Bf 109G à toutes les altitudes. Il évolue mieux dans le plan vertical que le Focke-Wulf et son rayon de virage est plus court que celui du Messerschmitt. Il peut distancer les deux types d'avion en piqué s'il est menacé. Le ratio de chasseurs abattus pour cent sorties est éloquent. Il est de treize pour le P-51, quatre pour le P-38 et trois pour le P-47. Il n'est donc pas surprenant qu'en juillet 1944, tous les groupes de chasse de la 8<sup>e</sup> AF, sauf un, soient équipés de P-51. ■

## Grâce à son Merlin, le P-51B surclasse la chasse adverse.

### L'OMBRE DES AVIONS ALLIÉS S'ÉTEND SUR LE REICH

Bien que les avantages du réservoir largable soient connus et son principe simplissime, il faut que les B-17 se fassent étriller gravement en août 1943 pour que la 8<sup>e</sup> Air Force se résolve enfin à l'idée du chasseur d'escorte. Début septembre, P-47 et P-38 survolent l'Allemagne, prenant totalement l'adversaire à contre-pied. Furieux d'apprendre que des chasseurs américains ont été abattus à Aix-la-Chapelle, Göring refuse d'y croire et interdit ainsi à Galland, le chef de sa chasse, d'en faire part à Hitler... En réalité, le P-47 avec bidons de 284 l peut voler jusqu'à Francfort et, avec les P-38 en novembre, pousser jusqu'à Berlin ! Les P-51 qui apparaissent en janvier 1944 disposent eux d'assez de carburant pour accompagner les raids de bombardiers jusqu'à Prague.

# Big Week et Berlin : deux coups à bout portant

Par Pierre Grumberg avec Christophe Reverchon

En deux semaines d'opérations séparées par une semaine de pause, l'aviation américaine réussit sa mission : réduire la Luftwaffe de l'état de menace à celui de nuisance. Et à un prix bien plus bas que les stratèges alliés n'osaient l'espérer.

Un **combat box** (« boîte de combat ») est une formation étagée permettant aux 18 avions d'un groupe de bombardement de se couvrir mutuellement. Trois **boxes** étagées en altitude à intervalle d'environ 300 m composent un **combat wing** (« escadre de combat »).

Le **stream** (flot ou courant) désigne la formation de masse où les **wings** sont enchaînés les uns derrière les autres. Sa longueur dépasse souvent 100 km.

Le **I. Jagdkorps** (1<sup>er</sup> corps de chasse) est la grande unité de chasse chargée de la défense du Reich. Commandée du 15 septembre 1943 au 26 janvier 1945 par le général Joseph « Beppo » Schmid (voir p. 51), elle est organisée le 23 février en trois divisions (Jagddivision 1, 2, 3) couvrant le Nord de l'Allemagne, auxquelles est adjointe la 7. Jagddivision, qui couvre le Sud (Bavière, Autriche...) face à la 15<sup>e</sup> AF.

Pour les équipages du 392<sup>e</sup> groupe de bombardement, tout commence à 4 heures du matin, le 20 février. C'est l'hiver, il fait nuit à Wendling, une des dizaines de bases qui saturent le Sud-Est britannique. Lorsque

l'officier en charge du briefing dévoile l'objectif principal, les visages se ferment : l'usine d'Halberstadt, où Junkers fabrique les ailes de ses Ju 88, se trouve à 60 km au sud-ouest de Magdebourg. En plein cœur de l'Allemagne et bien au-delà du rayon d'action des P-47 d'escorte. Les navigateurs font un calcul rapide : environ 1200 km aller-retour en ligne droite, à 300 km/h. Avec la mise en formation, les aléas du vent, compter au moins sept heures de vol, dont les deux tiers au moins en territoire hostile.

À 7 h 45, états d'âme ou pas, les 36 B-24H du groupe et leurs 360 aviateurs décollent dans l'air glacial et entament le long circuit qui permet d'assembler la formation, en **combat boxes** bien étagés. Deux avions rebroussement chemin pour panne, la routine. Après avoir passé

la Manche sans encombre, le **stream** entame son long cours au-dessus du Reich quand surgissent trois douzaines de chasseurs à croix noires. En dépit d'une escorte jugée excellente, cinq Liberator sont endommagés et font demi-tour. Puis une erreur de navigation fait manquer Halberstadt... La formation arrose de 420 bombes la base aérienne de Helmstedt.

« *Les incendiaires qui explosent font comme des bijoux sur la neige...* », remarque un bombardier, poète.

À 15 h 30, la formation atterrit et les survivants se comptent. Des avions touchés, l'un est irréparable, trois autres se sont écrasés en Angleterre. De *Coral Princess*, il ne reste qu'un amas de débris dans une prairie et dix tombes. Sur *Dixie Dumper*, revenu avec deux moteurs en feu, le mécanicien du bord Landon Brent a eu plus de chance. Le chirurgien lui a fait cadeau de l'obus de 20 mm qui s'est logé dans son dos sans exploser.

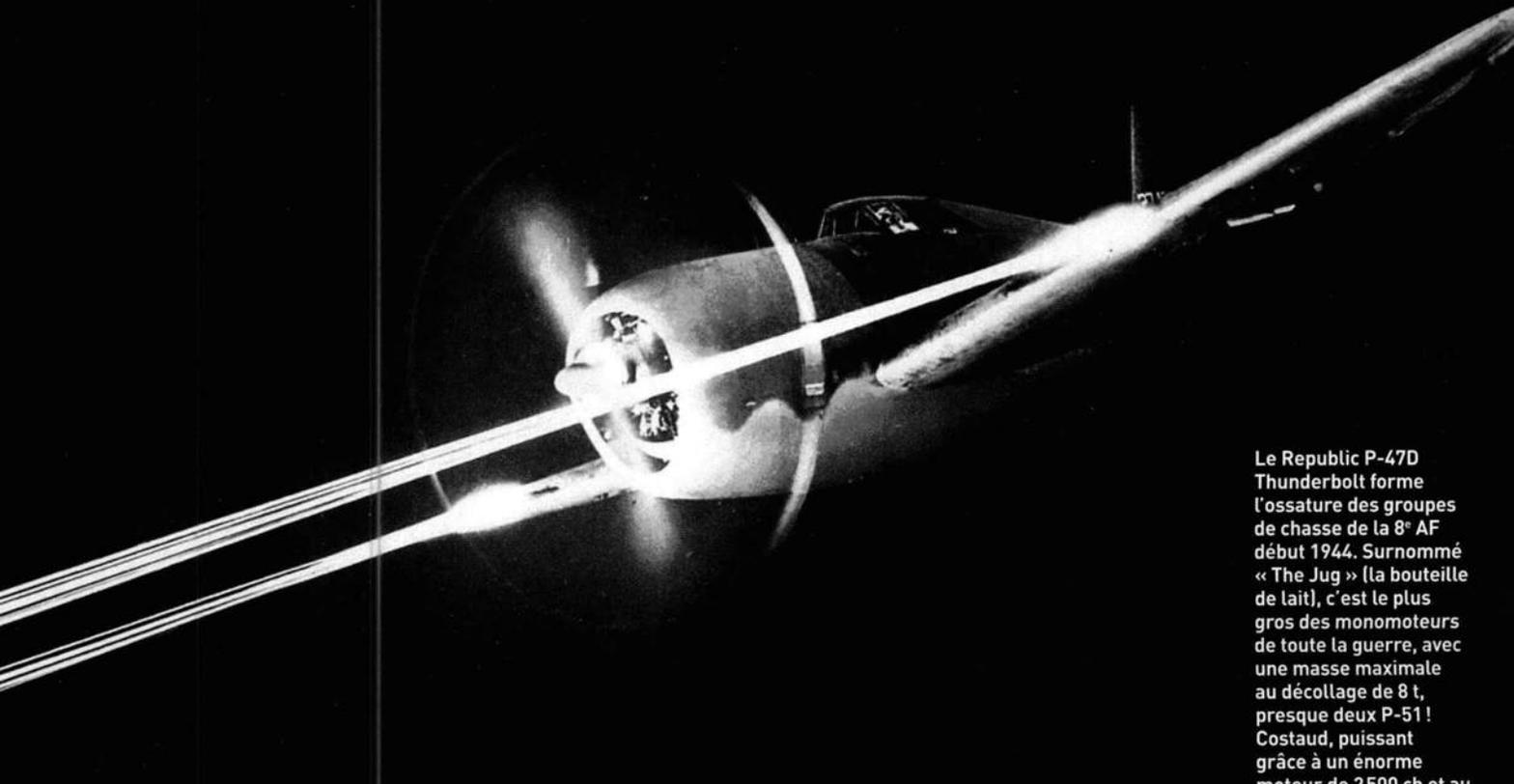
## Doolittle voit grand

Un raid épuisant de plus, des trous d'obus à boucher dans les carlingues, des blessés à l'hôpital, des croix de bois... C'est le quotidien de la 8<sup>e</sup> AF,

dont l'enjeu échappe quelque peu aux simples participants. Pour leurs chefs, en revanche, ce 20 février est vraiment différent. Par l'ampleur de l'effort, d'abord : pour la première fois, la 8<sup>e</sup> Air Force mobilise plus de 1000 quadrimoteurs, auxquels s'ajoutent 835 chasseurs d'escorte. L'objectif n'est pas moins ambitieux, tant par le nombre que par l'éloignement : une douzaine de cibles concentrées en trois zones clés pour la production aéronautique (voir carte p. 47), dont Posen, l'ex-Poznan polonaise, 270 km à l'est de Berlin (objectif finalement non traité). Le risque est énorme et Spaatz, patron de l'USSTAF (voir p. 40), est prêt à payer, dit-il, cet effort colossal de 200 avions par raid. Pour leurrer l'adversaire, l'énorme flot de bombardiers fait mine de se diriger vers Berlin, et le stratagème fonctionne : sur les 362 chasseurs que le **I. Jagdkorps** fait décoller, seuls 155 interceptent les assaillants. Attaquant en petites formations, ils n'abattent que 21 bombardiers (plus 5 détruits au retour) : 2,1 % de l'effectif engagé, dix fois moins que le coût redouté. Les usines visées, notamment celles de Junkers dans



Le Messerschmitt Bf 109 G-6 est le principal intercepteur allemand début 1944. Les bosses de capot abritent deux mitrailleuses de 13 mm, plus encombrantes mais plus efficaces que les 7,92 mm de la version F. Le G-6 est le plus produit : 12 000 sur 33 000 Bf 109 construits.



Le Republic P-47D Thunderbolt forme l'ossature des groupes de chasse de la 8<sup>e</sup> AF début 1944. Surnommé « The Jug » (la bouteille de lait), c'est le plus gros des monomoteurs de toute la guerre, avec une masse maximale au décollage de 8 t, presque deux P-51 ! Costaud, puissant grâce à un énorme moteur de 2 500 ch et au turbocompresseur abrité dans son fuselage, il reste malgré tout agile et ses huit mitrailleuses de 12,7 mm (saisies ici de nuit) lui assurent une excellente puissance de feu.

la région de Leipzig, ont souffert : un bon mois de production perdue... Même si les machines-outils résistent bien mieux que prévu aux destructions que les bâtiments (ce qui conduit les Alliés

à surévaluer les dégâts infligés), les Allemands vont devoir accélérer, au pire moment, leur effort de dispersion. Aux destructions infligées aux bombardiers s'ajoutent les ravages de l'escorte. Au prix de six des leurs, les

## Le 24 février, plus de 2 000 appareils s'engagent dans une énorme bataille au-dessus du Reich.

chasseurs américains ont rayé définitivement 49 appareils des listes du I. Jagdkorps : un tiers des intercepteurs engagés ! Les mines inquiètes du matin cèdent la place aux sourires devant ce résultat remarquable, qui s'explique par la réforme tactique entreprise par Jimmy Doolittle (voir p. 40 et encadré p. 49) depuis janvier. Livrant pour la première fois toute sa mesure, ce changement va influencer notablement la suite de la campagne.

### La Jagdwaffe s'essouffle en vain

Après cette ouverture grand style, tout l'objet de l'opération Argument est de poursuivre l'effort (pour le

détail des opérations et les pertes, voir carte p. 47). Pas gagné, car le temps se gâte sur l'Allemagne le 21, masquant une partie des cibles.

La Luftwaffe, qui sort peu, n'en perd pas moins 25 chasseurs. Le 22, c'est l'Angleterre qui se couvre, contraignant les deux tiers des bombardiers à faire demi-tour. Les malchanceux qui percent malgré tout les nuages, des-

servis en outre par une mauvaise synchronisation de l'escorte, se font étriller par 332 chasseurs : la 8<sup>e</sup> AF perd en tout 45 quadrimoteurs, soit 15 % de la formation... Le bilan, pourtant, n'est pas si mauvais. Les usines Junkers de Bernburg, notamment, ont souffert et le I. Jagdkorps subit une ponction de 27 avions. Surtout, la journée apporte une nouvelle première : la 15<sup>e</sup> AF, qui vole depuis Foggia en Italie, ouvre enfin le second front désiré par Spaatz. 183 B-24 ont matraqué sévèrement l'usine Messerschmitt de Ratisbonne, le cauchemar de 1943. Les adversaires, épuisés, accueillent donc avec soulagement les stratus qui clouent les avions au sol le 23.

Lorsque le temps redevient favorable, la 8<sup>e</sup> et la 15<sup>e</sup> AF, encouragées par les faibles pertes, sont engagées ensemble par Spaatz, notamment contre les deux objectifs majeurs et maudits que sont les usines de roulements à billes de Schweinfurt et les ateliers Messerschmitt de Ratisbonne. La Luftwaffe relève le gant et la plus grande bataille aérienne jamais vue s'engage alors le 24 février au-dessus du Reich. 336 intercepteurs comprenant même des bimoteurs nocturnes — tout

### ■ RAF et 9<sup>e</sup> AF, deux soutiens efficaces ?

Pendant l'hiver 1943-1944, le Bomber Command de la RAF se casse les dents sur les défenses nocturnes de Berlin (il y perdra 1128 quadrimoteurs en quatre mois...). Aussi sa contribution à l'opération Argument, quatre raids contre des villes ciblées de jour par l'USSTAF, constitue-t-elle une trêve appréciée. Hélas, Leipzig ne vaut pas mieux que la capitale. Des 823 Lancaster et Halifax qui pilonnent la ville dans la nuit du 19 au 20 février, 78 sont descendus (9,5 %), un désastre qui ne sera dépassé que par celui du 31 mars suivant, sur Nuremberg (95 avions perdus). Contribue-t-il à désorganiser la défense allemande, aidant au succès de la 8<sup>e</sup> AF le lendemain ? La question est toujours débattue. Les raids sur Stuttgart, Schweinfurt et Augsburg qui suivent les nuits suivantes sont heureusement moins coûteux. Ils provoquent d'énormes destructions et font de nombreuses victimes, en particulier sur le centre des petites villes que sont Schweinfurt et Augsburg. Mais ils n'ont guère d'effet sur les usines aéronautiques, situées en périphérie. Outre ce coup de main britannique, la 8<sup>e</sup> AF reçoit l'assistance fraternelle de la 9<sup>e</sup> AF, force tactique qui prête ses chasseurs aux escortes et dont les bombardiers bimoteurs, multipliant les raids sur les côtes de la mer du Nord, usent les nerfs (et les forces) de la Luftwaffe.



Le Lockheed P-38J Lightning est un cas unique : sa structure bipoutre dérive de la nécessité de loger un compresseur derrière chaque moteur. L'avion, apprécié dans le Pacifique pour son autonomie, surprend en novembre 1943 les Allemands qui ne s'attendent pas à des escortes aussi lointaines. Bien armé (canon de 20 mm, quatre mitrailleuses de 12,7 mm, concentrés dans le nez), il remporte de ce fait quelques succès. Mais les monomoteurs de la Luftwaffe, plus performants, surclassent rapidement le P-38, remplacé aussi vite que possible par le P-51 et bientôt cantonné à l'attaque au sol et à la reconnaissance.

ce que la Jagdwaffe peut aligner — affrontent 923 quadrimoteurs et 767 chasseurs d'escorte. Plus de 2000 appareils en tout ! Les assaillants subissent des pertes : l'usine des Me 410 à Gotha coûte 34 B-24. À Steyr, l'usine de composants Daimler Puch vend ses murs encore plus cher. 17 des 87 assaillants — soit 20 % — sont descendus par une chasse affûtée. Le box de queue avec ses 10 avions, le plus vulnérable, est totalement exterminé. Le lendemain, l'effort continue... Mais la Luftwaffe, trompée par des raids leurres menés par les bimoteurs de la 9<sup>e</sup> Air Force, n'envoie que 100 intercepteurs. Au terme des deux jours, pourtant, les pertes totales (5,6 % pour le 24, 4,2 % le 25) restent bien en deçà des craintes et ce sont les Allemands qui souffrent le plus. À Schweinfurt, les destructions, considérables, touchent des ateliers en partie évacués depuis les attaques de 1943. En revanche, l'usine de Gotha,

écrasée sous 424 tonnes de bombes, perd six à sept semaines de production. À Ratisbonne, la production de Me 109 est divisée par trois. Surtout, la Jagdwaffe est saignée à blanc. Les deux journées lui coûtent 94 appareils, sans empêcher le moins du monde les destructions.

### Premier bilan, première inflexion

Le 25 février, le ciel bouché bloque la 8<sup>e</sup> Air Force qui reste à terre. Il est grand temps au demeurant de reposer les équipages éprouvés par une semaine sans précédent. Et de tirer un premier bilan à chaud. Spaatz ignore qu'il n'a pas obtenu le résultat escompté : l'industrie aéronautique n'est pas morte. En revanche, les planificateurs américains sont soulagés par des pertes bien inférieures aux prévisions : pas plus de 6 % (voir le bilan complet ci-contre). Le sacrifice de la 8<sup>e</sup> AF que Spaatz était prêt à consentir n'a pas été nécessaire, même si la 15<sup>e</sup> AF mal escortée a été gravement malmenée : ses pertes — 89 appareils — représentent 39 % d'un total de 226. Si les bombardiers ont (partiellement) échoué, les chasseurs, eux, ont réussi de façon inespérée : le I. Jagdkorps a perdu 145 avions et, surtout, 122 aviateurs tués. Là encore, la modestie du chiffre peut tromper. Ces pertes, supérieures à 10 % en une semaine, sont insupportables pour les Allemands,

### DEUX SEMAINES D'EFFORT MAXIMAL

• La Big Week est un nom inventé *a posteriori* par la presse. Mais les chiffres n'en sont pas moins impressionnants. Les raids décollent des bases situées en Angleterre, dans la région d'East Anglia (la « bosse » au nord de l'estuaire de la Tamise) : près d'une centaine de terrains s'y concentrent, où vivent plus de 100 000 navigants et « rampants » des 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> AF. À partir du 22 février s'y ajoutent les forces de la 15<sup>e</sup> AF, basées à Foggia, près de l'éperon de la botte italienne. Le bilan chiffré n'est pas moins éloquent : 3800 sorties de bombardiers, 10 000 tonnes de bombes larguées pour 226 quadrimoteurs perdus (6 %). Les chasseurs accumulent eux 3673 sorties pour 28 pertes. Les Américains perdent dans l'affaire 2600 tués et capturés. • En mars, l'effort se poursuit au rythme d'environ un raid tous les deux jours. Berlin est la cible prioritaire au début du mois, surtout le 6, paroxysme de toute la campagne (détail en bas). Ce jour-là, 814 bombardiers décollent d'Angleterre escortés par 801 chasseurs de la 8<sup>e</sup> AF. Les Allemands concentrent l'essentiel de leurs 528 sorties sur deux points. À Hasellüne, entre 12 heures et 12 h 25, une grosse formation (*Gefechtsverband*) de 107 chasseurs frappe un secteur mal protégé et descend une vingtaine de bombardiers au prix de 12 avions. À Tangerhütte, entre 12 h 25 et 13 h 04, un second *Gefechtsverband* de 113 chasseurs, qui comprend 41 bimoteurs lourds et lents, se fait à son tour écharper par les Mustang d'escorte. Onze B-17 sont abattus, mais au prix de 23 assaillants (dont 16 bimoteurs). En ajoutant l'œuvre destructrice d'une terrible Flak, le raid coûte 69 bombardiers et 11 chasseurs à la 8<sup>e</sup> AF. Lourdes pertes, mais rapidement compensées.

### Le Mustang sort les crocs

Le gros des sorties d'escorte pendant la Big Week n'est pas le fait des élégants P-51, mais des massifs P-47. Sur les 15 groupes de chasse de la 8<sup>e</sup> AF, seuls deux sont formés sur Mustang en février (un troisième groupe entre en lice le 25, lors du dernier raid). Reste que les 70 exemplaires du nouvel appareil font la différence, en accompagnant les bombardiers jusqu'au-dessus de leurs objectifs. S'ils ne représentent que 11 % des 3673 sorties de la chasse, ils s'adjugent 31 % des victoires (67 sur 212). Prémices d'une riche moisson : en mai, sept groupes sont rééquipés de P-51, onze en septembre, treize en décembre... Le P-47, robuste et moins vulnérable à la Flak, est redistribué aux unités de chasseurs-bombardiers.

Force	Secteur	Production des usines visées	Bombardiers programmés	Abattus	Escorte

**DATE : 20 février 1944**

8 <sup>e</sup> AF	Leipzig	FW 190, Ju 88, Me 109	417	7	835
8 <sup>e</sup> AF	Tutow	FW 190	314	6	6
8 <sup>e</sup> AF	Brunswick	FW 190	272	8	8

**DATE : 21 février 1944**

8 <sup>e</sup> AF	Diepholz	Aire de stockage	336	8	679
8 <sup>e</sup> AF	Diepholz	Me 110	281	5	5
8 <sup>e</sup> AF	Brunswick				
8 <sup>e</sup> AF	Diepholz	Aire de stockage	244	3	3

**DATE : 22 février 1944**

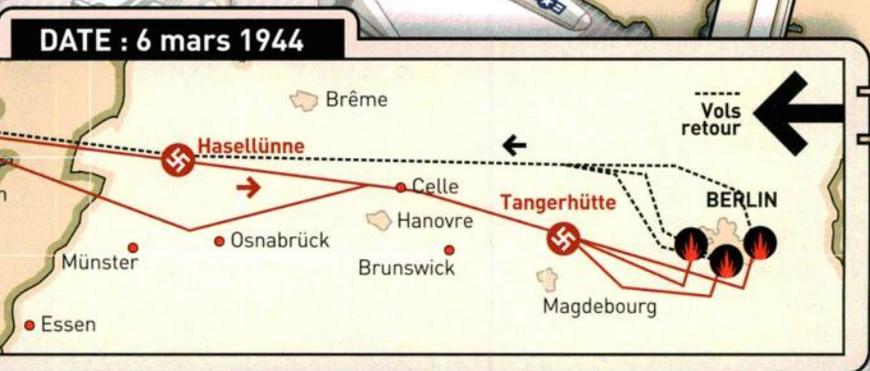
8 <sup>e</sup> AF	Aschersleben	Ju 88	289	38	659
	Bernburg				
	Halberstadt				
8 <sup>e</sup> AF	Schweinfurt	(rappelés)	333	0	0
8 <sup>e</sup> AF	(rappelés)		177	3	3
15 <sup>e</sup> AF	Ratisbonne	Me 109	183	13	13

**DATE : 24 février 1944**

8 <sup>e</sup> AF	Schweinfurt	Roulements à billes	266	11	767
8 <sup>e</sup> AF	Gotha	Me 410	239	34	34
8 <sup>e</sup> AF	Rostock	Installation portuaire (obj.secondaire)	304	5	5
15 <sup>e</sup> AF	Steyr	Composants	102	17	17

**DATE : 25 février 1944**

8 <sup>e</sup> AF	Augsbourg	Me 109	268	13	899
	Stuttgart	Roulements			
8 <sup>e</sup> AF	Ratisbonne	Me 109	290	12	12
8 <sup>e</sup> AF	Furth	Me 110	196	6	6
15 <sup>e</sup> AF	Ratisbonne	Me 109	176	33	33





En dépit de l'excellent viseur Norden qui les équipe, les B-17G n'obtiennent qu'une précision très moyenne en raison de conditions météo difficiles. 32 % seulement des bombes larguées d'une altitude moyenne de 6 400 m tombent dans un rayon de 300 m autour de la cible.

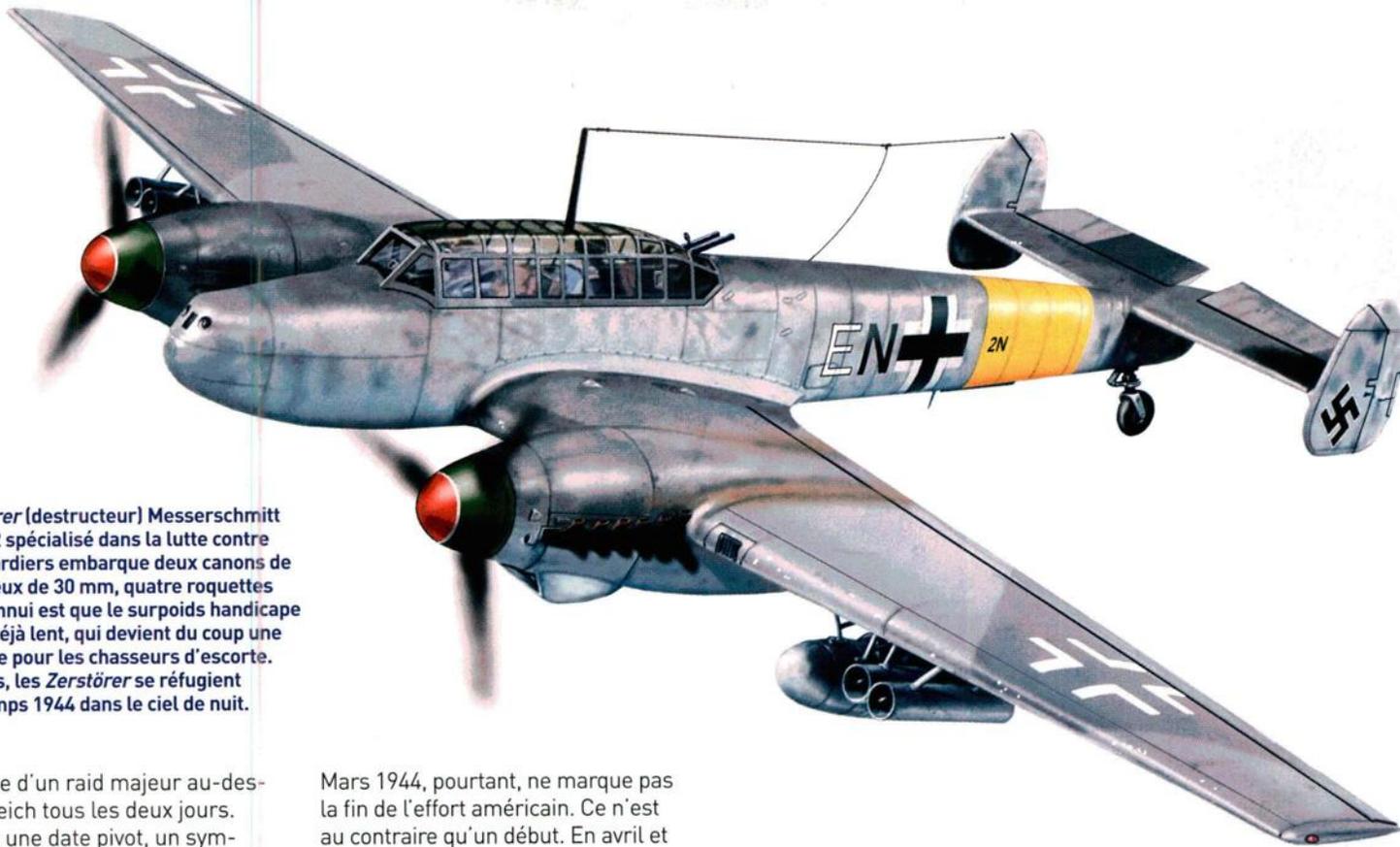
surtout cumulées avec les dommages des autres fronts. 33 % des monomoteurs et 18 % des pilotes disparaissent en tout en février ! La 8<sup>e</sup> AF atteint enfin l'ambition poursuivie depuis deux ans : la supériorité aérienne au-dessus du Reich qui lui permet de frapper au cœur du territoire ennemi, où elle le veut, quand elle le veut, et aussi longtemps qu'elle le veut. Reste maintenant à profiter de l'effort consenti, en battant, si l'on peut dire, la croix de fer pendant qu'elle est chaude. Pendant que les mécaniciens rafistolent les créneaux ébréchés des forteresses volantes, les stratèges de l'USSTAF donnent une inflexion au plan initial. Puisque les chasseurs sont efficaces, on va leur donner la priorité. Les bombardiers deviennent du coup l'appât qui doit attirer le loup hors du bois. Et pour forcer la bête

à coup sûr, on l'obligera à défendre sa tanière la plus chère : la capitale du Reich.

### Berlin, bataille au sommet

Si Berlin regorge d'objectifs industriels juteux, c'est bien ses défenses en l'air qui intéressent Doolittle : celui-ci bénéficie pour la première fois d'une force importante de chasseurs P-51 [voir encadré p. 49]. Le raid planifié le 4 mars, gêné par la météo, est un faux départ. Mais la couleur est annoncée : c'est la première fois que l'USAAF risque une formation sur Berlin. Le 6, 814 bombardiers et 801 chasseurs décollent, *stream* interminable de 150 km [voir trajet p. 47]. Et l'ennemi relève le défi, cumulant 528 sorties. La bataille aérienne qui s'engage est un des sommets de la guerre, par son intensité et les effectifs engagés.

À la fin du 6 mars, la 8<sup>e</sup> AF a perdu 69 quadrimoteurs, sa pire journée en chiffres absolus et une perte frisant les 10 %. Mais l'escorte, au prix de 11 pertes, détruit 66 ennemis. L'objectif d'attrition est donc une fois de plus rempli. Les jours suivants, la Luftwaffe a de moins en moins d'avions à mettre en l'air. Elle en est réduite à expédier à l'assaut les escadrilles vulnérables de ses bimoteurs et ses pertes s'accroissent en conséquence face à des escortes dont le nombre et l'audace ne faiblissent pas. Le 8 mars, 42 chasseurs allemands sont détruits (15 %). Le 9 et le 11, ils restent au sol, laissant aux nuages et à la Flak le soin de protéger le Reich. C'est un signe qui ne trompe pas... Le 16, un ultime coup de rein — le dernier de cette ampleur — aboutit à la perte de 46 avions (17 %). Ce qui n'empêche pas la 8<sup>e</sup> AF de continuer son effort



Le *Zerstörer* (destructeur) Messerschmitt Bf 110 G-2 spécialisé dans la lutte contre les bombardiers embarque deux canons de 20 mm, deux de 30 mm, quatre roquettes R4M... L'ennui est que le surpoids handicape un avion déjà lent, qui devient du coup une proie facile pour les chasseurs d'escorte. Massacrés, les *Zerstörer* se réfugient au printemps 1944 dans le ciel de nuit.

au rythme d'un raid majeur au-dessus du Reich tous les deux jours. Le 24 est une date pivot, un symbole : ce jour-là, 230 B-17 attaquent Schweinfurt, exactement autant que lors du raid maudit d'octobre 1943 (voir encadré p. 39). Mais, cette fois, seuls six B-17 sont perdus (4 %). Dix fois moins : la JagdwaFFE n'a plus de dents. Ce même jour, la 8<sup>e</sup> AF déplace son attention du Reich vers les aérodromes français, ciblant Saint-Dizier et Nancy, première étape dans la préparation du débarquement. La LuftwaFFE, saignée à blanc, ne peut rien faire. 56 % des chasseurs monomoteurs disponibles début mars ont été détruits, 22 % des pilotes mis hors de combat.

Mars 1944, pourtant, ne marque pas la fin de l'effort américain. Ce n'est au contraire qu'un début. En avril et en mai, l'USSTAF maintient la pression. Faute d'opposition en l'air, les mitraillages d'aérodromes deviennent systématiques. Pour stimuler l'ardeur des pilotes, Doolittle leur accorde comme victoires les avions détruits à terre. Résultat, le nombre de « victoires » au sol bondit de 76 en mars à 527 en avril (au prix d'une taxe croissante concédée à la Flak). « Partout où nos chasseurs ne faisaient même que se montrer, les Américains se jetaient sur eux, écrit dans ses mémoires Adolf Galland, alors inspecteur général de la chasse allemande (voir p. 52). Nous n'étions plus en sécurité nulle part [...] De chasseurs nous étions devenus chassés. » Entre janvier et mai, la JagdwaFFE perd 2262 pilotes, soit 100 % de son effectif, et plus de 3000 avions. Un carnage. Elle parvient tout juste à compenser ses pertes, alors que l'écart qui est apparu entre elle et la 8<sup>e</sup> AF entre octobre et février ne cesse de se creuser. À la veille du débarquement, Eisenhower peut annoncer avec confiance aux troupes qui fixent le ciel à l'attente du Jour J : « Si vous voyez des avions, ce seront les nôtres. » ■

Début 1944, l'Allemagne est dotée d'un excellent réseau d'alerte radar, qui repose sur le modèle Würzburg D : son antenne parabolique de 7,4 m de diamètre offre une portée de 70 à 80 km. 4000 de ces appareils sont construits pendant la guerre.

## ■ Doolittle débride l'escorte

Lorsque Doolittle prend ses fonctions, début janvier 1944, il trouve dans les bureaux un panneau proclamant : « La mission des chasseurs de la 8<sup>e</sup> AF est de ramener les bombardiers sains et saufs. » « Ça n'est plus ça, annonce-t-il à Kepner, patron desdits chasseurs. Votre mission est de détruire la chasse allemande. » Les chasseurs, qui profitent enfin d'effectifs suffisants et d'une autonomie décente, sont encouragés à se porter à la rencontre de l'ennemi plutôt que de se contenter de le repousser. La décision – la plus importante qu'il ait prise de toute la guerre, dira Doolittle – est audacieuse : les bombardiers risquent d'en faire les frais, et ils sont évidemment hostiles à l'idée de voir leurs *little friends* les abandonner pour courir sus aux chasseurs allemands. Mais l'enjeu justifie les risques. Désormais, plutôt que de coller aux quadrimoteurs tout au long du trajet, les *fighter groups* (groupes de chasse : 36 avions environ) décollent par vagues successives, rattrapent les bombardiers à un rendez-vous préétabli, les escortent sur une portion du raid, puis, relayés par un autre groupe, rentrent en Angleterre par la route la plus directe. Ce système accroît l'allonge des escorteurs mais nécessite des effectifs importants : pour couvrir en permanence le stream du 6 mars 1944 avec 150 chasseurs, Kepner concède plus de 800 sorties. Parallèlement, la mission d'escorte rapprochée (*close escort*) est remplacée par celle de « couverture de zone » (*area coverage*) : chaque groupe de chasse doit patrouiller un secteur déterminé du trajet des bombardiers, dans une tranche horaire déterminée. À chaque mission, l'un des trois *squadrons* (escadrilles) que compte un *fighter group* est désigné comme *bouncing squadron*. Ces « squadrons d'attaque » sont autorisés à quitter les bombardiers pour aller engager les formations allemandes en approche et à poursuivre les chasseurs ennemis aussi loin et aussi longtemps qu'ils le peuvent, y compris jusqu'au ras du sol (ce qui était jusque-là interdit). Enfin, début février, une nouvelle directive spécifie qu'« au retour [d'une mission d'escorte], si l'autonomie le permet, les groupes devront rechercher et détruire les avions ennemis en l'air et au sol ».



# Les sept péchés capitaux de la Luftwaffe

Par Pierre Grumberg

Une semaine d'opérations soutenues en février suivie d'une autre en mars suffisent à faire plier la Jagdwaffe, l'orgueilleuse chasse allemande. Mais l'offensive américaine n'explique pas tout : la Luftwaffe a accéléré sa mise à mort en commettant sept fautes irréparables.

## 1 - Un effort industriel anémique

Fin 1941, le coup d'arrêt de Moscou et l'entrée en guerre des États-Unis mettent fin aux illusions d'Hitler sur une guerre courte. Sans pour autant que le haut commandement de la Luftwaffe en tire les conséquences. « *Je ne sais pas ce que je ferais avec plus de 360 chasseurs [par mois]...* », explique ainsi Hans Jeschonnek, le chef d'état-major, en mars 1942. En dépit d'un coup de rein en 1943, la production stagne : 2332 chasseurs produits au premier trimestre, 2853 au quatrième (3299 et 5974 aux États-Unis).

Les usines tournent à peine plus vite en 1943 qu'en 1939, avec équipe unique et semaine de 40 heures ! Cette faiblesse aggrave la vulnérabilité de l'industrie, alors que la RAF

et l'USAAF entament leur grande offensive sur le Reich. Si les retards dans la production d'acier suite au bombardement de Hambourg et de la Ruhr ne sont pas certains, les raids des B-17 en août et octobre (voir p. 40) ont freiné l'expansion de la production entreprise par le ministre **Albert Speer**. Aux destructions s'ajoute la nécessité de disperser les usines, qui crée de nouveaux délais. Résultat, début 1944, au moment critique, la dotation des unités de chasse est insuffisante pour encaisser les pertes.

## 2 - La priorité accordée aux chasseurs trop tard

Le défaut du nombre aurait pu être en partie compensé si les chefs avaient compris plus tôt la priorité à accorder aux chasseurs monomoteurs. Mais Hitler, Göring et Jeschonnek veulent toujours des bombardiers pour venger les villes allemandes et dans le vain espoir de redonner à la Wehrmacht l'initiative au sol. S'y ajoute la nécessité d'affecter une partie de la production de chasseurs à des versions d'appui et d'interdiction destinés au front russe (c'est en particulier le cas du FW 190). Lorsque la priorité à la chasse est accordée en 1944, il est trop tard.

## 3 - L'inconcevable surprise des chasseurs d'escorte

La Luftwaffe, qui en connaît l'usage, n'aurait pas dû être surprise par l'équipement massif des chasseurs alliés en bidons largables, qui permettent aux P-47 enfin dotés d'une allonge suffisante d'infliger les plus lourdes

pertes en février 1944. Mais Göring tombe des nues quand il découvre le rayon d'action exceptionnel du P-51, contre lequel il n'a rien prévu. Une lacune gravissime, car toute la défense allemande repose sur l'idée que les bombardiers ne seront pas escortés sur l'ensemble de leur trajet et que les chasseurs lourds allemands pourront agir librement...

## 4 - Des avions handicapés ou mal conçus

Les Allemands, agacés par l'incroyable capacité du B-17 à encaisser les coups, ont doté de canons leurs Messerschmitt 109 et Focke-Wulf 190. L'efficacité fait un bond énorme : 17,7 % des Viermot attaqués sont abattus début 1944, contre seulement 3,6 % à l'été 1943. Mais cet armement alourdit des cellules qui n'étaient pas prévues pour lui et dégrade les performances face aux chasseurs d'escorte... Les bimoteurs type Me 110, efficaces mais lents, se transforment également en proies faciles, surtout que la Luftwaffe, par manque d'avions, utilise de jour des chasseurs de nuit. Un bimoteur rapide aurait pu constituer la solution, mais le Me 410 est un fiasco. Quant au fameux Me 262, il n'est pas tant victime, comme Galland l'a laissé entendre, de l'obstination d'Hitler à en faire un bombardier que de problèmes techniques sur son réacteur et de l'opération Pointblank : jamais la Luftwaffe ne parvient à libérer assez d'aviateurs pour les entraîner au délicat maniement de l'avion.

## 5 - Des pilotes trop peu nombreux et mal instruits

Plus encore que la production de chasseurs, le vrai goulot d'étranglement de la montée en puissance de

L'irruption des chasseurs d'escorte sur le Reich cause une hécatombe chez les Experten. Dix as à plus de 100 victoires disparaissent entre octobre 1943 et avril 1944. Dont Hans Philipp (206 victoires, ci-dessous), tué le 8 octobre par un P-47.





Le commandant en chef de la Luftwaffe Hermann Göring inspecte une unité de Flak. Le principal responsable de la défaite de 1944, c'est lui : incapable d'anticiper les conséquences d'une guerre longue, il s'est en outre très mal entouré.

**Albert Speer** (1905-1981), architecte de formation et nazi depuis 1931, devient en 1942 le ministre de l'Armement et de la Production de guerre du Reich. Organisateur brillant, il fait passer l'Allemagne dans la guerre industrielle totale. D'une grande ambiguïté dans ses rapports avec Hitler, il sera au procès de Nuremberg l'un des seuls dignitaires du régime à accepter une responsabilité morale pour les crimes du nazisme.

**Joseph « Beppo » Schmid** (1901-1956) est l'un des hommes clés de la défense allemande du Reich.

Ancien chef du bureau renseignement à l'état-major de la Luftwaffe, il dirige de septembre 1943 à novembre 1944 (après un passage en Tunisie à la tête de la division « Göring » !) le I. Jagdkorps, qui contrôle les unités de chasse basées en Allemagne. Compétent mais pas brillant, il est critiqué pendant et après la guerre, notamment par Galland.

**Le nombre d'heures d'entraînement en vol des pilotes de chasse allemands s'écroule entre 1942 et 1944. Sur avion de combat, le contraste est encore plus saisissant : la Luftwaffe offre 30 heures, contre plus de 150 à l'USAAF !**

la chasse est le manque chronique de pilotes. En 1942-1943, alors que le Bomber Command et la 8<sup>e</sup> Air Force prennent leur essor, la Luftwaffe, dans la logique de ses errements industriels, n'a rien anticipé, à la différence des Américains qui lancent dès l'été 1941 un plan de formation annuel de 30 000 pilotes (auxquels s'ajoutent plusieurs dizaines de milliers d'autres navigants). Les écoles allemandes de leur côté fonctionnent encore en 1942 comme en 1938, avec stages de ski et de danse... Seulement 1 662 pilotes de chasseurs monomoteurs sont qualifiés en 1942. Même doublée, avec 3 276 brevetés en 1943, la formation compense à peine les quelque 3 000 pilotes perdus, empêchant l'établissement de réserves. Pis : l'enseignement est au mieux insuffisant, ce que n'arrange pas l'envoi au front des instructeurs pour remplir les vides, contraignant les unités de chasse à former elles-mêmes, sur le tas, leurs jeunes pilotes. En 1942, l'essence se met en outre à manquer, diminuant encore le temps de vol accordé à la formation et les vols d'entraînement en unité (voir infographie ci-contre). Il en résulte un taux de pertes par accident supérieur à 40 %, notamment par temps couvert, le pilotage aux instruments étant un point faible endémique des pilotes allemands. À noter enfin que le manque de pilotes expérimentés

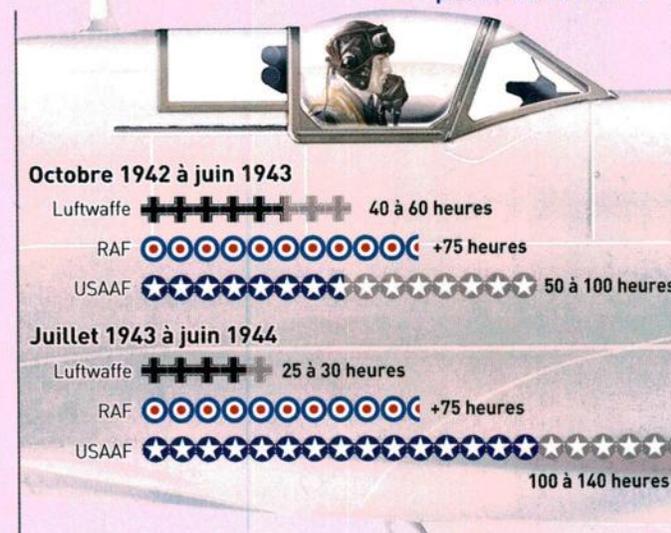
capables de diriger du sol les formations d'intercepteurs nuit à l'efficacité du contrôle aérien.

## 6 - Un regroupement tactique à double tranchant

« Nous devons nous efforcer de rassembler des chasseurs à l'altitude de combat et de les amener contre les bombardiers en formation de combat serrée, recommande en janvier 1944 Joseph « Beppo » Schmid. De cette façon, nous pourrions maintenir une supériorité numérique en un moment et un endroit donnés. » Il n'y a là rien de bien neuf : la grosse formation d'intercepteurs, ou *Gefechtsverband*, est la version allemande du « Big Wing » expérimenté par la RAF en 1940. Elle est destinée à diviser et saturer par la masse l'énorme feu défensif de formations de 50 à 60 B-17 ou B-24, et ses effets peuvent être ravageurs. Reste que les rassembler en temps et en heure est extrêmement difficile. D'abord, parce que météo et leurs efforts de l'adversaire déjouent souvent les efforts des contrôleurs. Ensuite, parce que le délai de regroupement à l'altitude d'interception impose que l'alerte soit donnée à temps. Enfin, et surtout, parce que ces lourdes et rigides formations, adaptées à l'attaque des bombardiers, sont peu utiles et dangereuses face aux chasseurs d'escorte en maraude.

## 7 - Manque de liberté accordée aux chasseurs

Göring insiste : la chasse doit se concentrer sur les bombardiers, cibles prioritaires, et refuser le combat avec l'escorte. Attitude logique, surtout vu du sol où les bombes pleuvent. Mais les chasseurs américains exploitent bien vite ce manque d'agressivité. Le ciel leur appartient et leur agressivité redouble, tandis que les pilotes allemands perdent l'habitude du combat contre les chasseurs... ou n'ont jamais le temps de la prendre. ■





Le 6 juin, les GI's débarquent sur Omaha Beach. La promesse d'Eisenhower est tenue... ou presque : la Luftwaffe cumule 100 sorties de jour (dont 70 de chasse) sur les plages. Contre... 13700 côté allié !

# Pointblank ouvre les portes de la victoire

Par Benoist Bihan

Quand s'achève la bataille aérienne de Berlin fin mars 1944, la Luftwaffe est loin d'être anéantie. Mais ses dents sont limées et sa morsure n'a plus de tranchant. Les Alliés ont rempli les conditions requises pour remporter la phase suivante : la destruction des objectifs industriels clés et, surtout, la préparation du débarquement.

As de la chasse (104 victoires), Adolf Galland (1912-1996) combat en Espagne pour Franco puis à l'Ouest jusqu'en novembre 1941, lorsque, promu général, il devient inspecteur de la chasse, présidant aux efforts de montée en puissance de celle-ci, sans succès. Limogé en janvier 1945, il commande dans les derniers jours de la guerre une unité de Me 262.

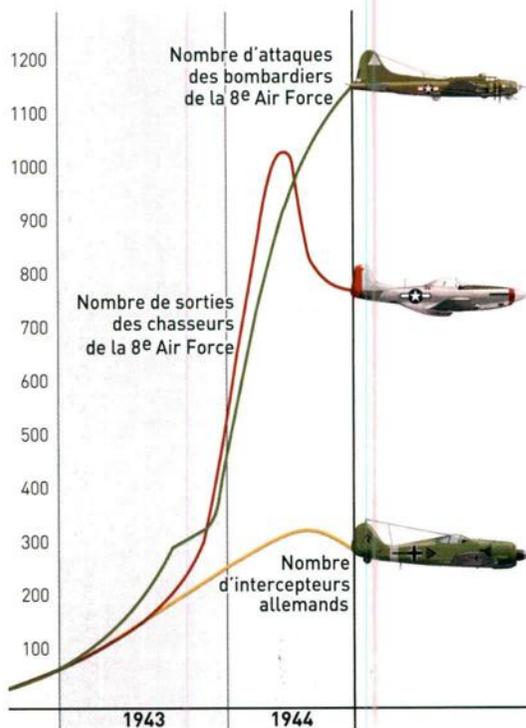
**M**ission accomplie ! Début avril 1944, la Combined Bomber Offensive — et l'opération Pointblank avec elle — prend formellement fin. Les US Strategic Air Forces (USSTAF) de Spaatz, jusqu'ici directement sous l'autorité des chefs d'état-major interalliés, passent sous le commandement direct du général Eisenhower en prévision du débarquement. En mars 1944, la chasse allemande n'est pas morte, loin de là. Sur le papier, le I. Jagdkorps (1<sup>er</sup> corps de chasse, voir p. 44),

la principale grande unité chargée de la défense du Reich, culmine même en avril : il accomplit 4522 sorties (presque deux fois plus qu'en février) et revendique 514 victoires (66 % de plus). La Luftwaffe dispose en apparence de réserves humaines et ne manque pas de matériel, grâce aux efforts de Speer (voir p. 51). En dépit des coups indéniables subis en février, la production de chasseurs au troisième trimestre représente plus du double de celle du premier (9209 contre 4297). Mais ces chiffres cachent une autre réalité. Les succès américains de février et mars débouchent sur trois

conséquences stratégiques majeures, qui rendent inéluctables, dès l'automne 1944, la chute du Reich.

## La Luftwaffe courbe l'échine

D'abord, le rapport de force se creuse en effet de façon vertigineuse. Les assaillants ne cessent de se renforcer : la 8<sup>e</sup> AF double le nombre de ses bombardiers opérationnels entre décembre 1943 et mai 1944, et augmente de moitié celui de ses chasseurs. Elle peut encaisser les pertes, dont l'augmentation en chiffre absolu reflète en fait celle



### AU PRINTEMPS 1944, C'EST PLIÉ...

Ce graphe qui indique le nombre de missions alignées par la 8<sup>e</sup> AF et la Jagdwaffe résume tout : dès l'automne 1943, la différence se creuse... Si les Allemands parviennent à augmenter en chiffres absolus et continuent à descendre quantité d'assaillants (le pic est même atteint en avril en chiffre absolu), l'écart devient vite écrasant. Jusqu'à l'inéluctable : en juin, au moment du débarquement, la chasse allemande a les reins brisés, comme l'avaient planifié les stratèges de Pointblank. Usée sur le Reich, écartelée entre les fronts Ouest et Est, la Luftwaffe n'est plus jusqu'à la fin de la guerre qu'un fantôme. Gênant, certes, mais qui ne fait plus peur.

de ses sorties, car le taux d'avions perdus par mission tombe de 6,5 % en octobre 1943 à moins de 2 % en mai 1944.

La situation est bien différente côté allemand, et **Adolf Galland**, l'inspecteur de la chasse, le résume parfaitement en avril dans un rapport : « La chasse de jour a perdu plus de 1 000 appareils ces quatre derniers mois, et avec eux nos meilleurs officiers. Ces vides ne peuvent être comblés. Les choses vont si loin que le danger d'un effondrement de notre

arme [la chasse] existe. » En dépit des « miracles » de Speer, les effectifs chargés de défendre le ciel allemand stagnent : les avions déployés fin juin 1944 sont à peine plus nombreux qu'en juin 1943 (voir infographie ci-dessus), soit moins de 450 monomoteurs opérationnels, la moitié des chasseurs de la seule 8<sup>e</sup> Air Force.

La principale raison, comme l'a bien saisi Galland, est le manque de pilotes : l'usure de la fin 1943, la ponction des opérations Big Week-Berlin (18 % de pilotes de chasse perdus en février, 22 % en mars ; 444 tués sur le front ouest-allemand sur la période), l'accroissement de l'effort de la 8<sup>e</sup> AF sur la fin du printemps (546 tués en avril-mai) accélèrent la vrille infernale dans laquelle la

Luftwaffe est piégée : plus les pertes augmentent, plus il faut compenser avec des novices (voir p. 51), qui sont plus vulnérables, accroissant encore les pertes, etc. Le taux d'attrition par mission en mai est de 11 % !

Et la défaite de la chasse au-dessus du Reich a des conséquences sur toute l'Europe, front de l'Est compris puisque la Luftwaffe ne peut y augmenter ses effectifs. Dès mars, grâce au rayon d'action du P-51, la chasse alliée évolue librement au-dessus de

l'Europe, mitraillant les terrains au retour des missions d'escorte, attaquant les avions de liaison et d'entraînement, empêchant les unités étrillées de récupérer. Pour compenser, la Luftwaffe siphonne ses unités de chasse de nuit,

mais aussi de bombardement et d'attaque au sol au profit de la chasse diurne : ainsi l'aviation allemande perd-elle ses capacités offensives, sa grande force d'un « jadis » vieux d'un an à peine. Capacités d'autant plus réduites que ses terrains avancés sont désormais exposés à un pilonnage permanent qui l'oblige à redéployer ses unités de plus en plus loin vers l'est, sur des bases de plus en plus mal équipées pour la maintenance et l'entretien.

À la mi-août, l'orgueilleuse force qui avait étrillé les B-17 sur Schweinfurt

un an plus tôt est moribonde et Hitler enrage. « Je vais dissoudre la chasse ! hurle-t-il à Speer et Galland, interdits. À l'exception de quelques groupes avancés, je vais continuer la défense uniquement avec la DCA. La production doit basculer des chasseurs aux canons de Flak et augmenter immensément. » Speer, naturellement, n'en fait rien, mais la crise de foi du Führer n'est pas infondée (voir encadré p. 54). La Jagdwaffe ne mène plus qu'une action de guérilla suicidaire et de moins en moins efficace. Les ratios d'efficacité comparée de la chasse et de la Flak dégringolent de 10/1 (10 victoires confirmées pour la chasse pour chaque appareil abattu par la Flak) en janvier à seulement 1,7/1 en juin...

### L'industrie allemande s'expose aux coups mortels

En réduisant la chasse allemande à l'état de nuisance, les opérations qui suivent la bataille de Berlin refont passer le bombardier du rôle d'appât à celui d'agresseur. Il s'agit de reprendre l'attaque des secteurs cruciaux de l'outil productif allemand, mais en réévaluant les priorités. Les frappes contre l'industrie aéronautique et les roulements à billes, menées en février, ont clairement montré leur incapacité à mettre la Luftwaffe (et le Reich) à genoux.

Préserver désormais des hécatombes de 1943, les USSTAF ont toute liberté pour se concentrer sur deux objectifs prioritaires. Le premier, conséquence directe du passage sous le commandement d'Eisenhower, est l'infrastructure de transport, notamment ferroviaire : il s'agit d'isoler la zone prévue pour le débarquement afin d'entraver l'acheminement des renforts allemands vers la future tête de pont. Le second est l'industrie pétrolière et pétrochimique. Spaatz

### La puissance aérienne est un choix américain

Sur les 12 millions d'hommes sous les drapeaux en 1945, plus de 8 millions servent bien dans l'US Army. Mais seuls 2,8 millions sont affectés aux forces de combat terrestres proprement dites (34 %), alors que l'USAAF rassemble quasiment autant de soldats, près de 2,4 millions (et plus de 78 000 appareils de tous types) ; le reste est absorbé par les services de soutien. Cet accent mis sur la puissance aérienne, qui détermine le succès de Pointblank, est un choix exclusif des États-Unis parmi les belligérants. Washington limite volontairement à 89 divisions les forces terrestres (sans compter certes les innombrables unités d'artillerie, chars, génie, logistique...) pour ne pas entraver la montée en puissance de l'USAAF et préserver le personnel qualifié de l'industrie d'armement. À titre de comparaison, la RAF ne représente à son apogée que 38 % à peine des effectifs de la British Army (1,1 contre 2,9 millions) et la Luftwaffe moins de 40 % de ceux de l'armée de terre allemande (1,7 contre 4,3 millions).

Passé l'été 1944, l'espérance de vie des équipages de bombardiers (ici, des mitrailleurs de sabord) bondit. Fixé en 1943 à l'enchaînement suicidaire de 25 missions, le « tour » à accomplir avant relève devient illimité en septembre.



## La Flak, un handicap grandissant

La faillite de la Jagdwaffe a pour conséquence l'augmentation de la charge pour la Flak... avec des inconvénients considérables. Les canons antiaériens légers et lourds qui s'amassent autour des villes et des usines allemandes (on dénombre 2 655 batteries de Flak lourde et 1 612 batteries légères en août 1944, qui mobilisent plus d'un million de servants, hommes ou femmes), mais aussi de plus en plus autour d'aérodromes mitraillés en permanence sont autant de pièces qui ne peuvent couvrir les manœuvres des Panzer. Plus du quart de la production de canons est voué à la DCA (on usine ainsi environ 1 500 canons de 88 mm par trimestre en 1944), au détriment des pièces de campagne ou des tubes antichars. Il en va de même pour les munitions, dont la consommation mensuelle est effrayante : 12,5 millions d'obus de petit calibre (20 à 37 mm) et 3,5 millions d'obus lourds (88 mm à 128 mm) à l'automne. De quoi engloutir 20 % du budget munitions de l'entière Wehrmacht.

Un affût double de 128 mm (et son personnel féminin) veille sur la fameuse « tour de Flak » du zoo de Berlin. En février 1944, au moment de la Big Week, le Reich aligne 13 500 canons lourds, 21 000 légers, 7 000 projecteurs, 2 400 ballons.



BPK/RMN

le considère comme plus important et complémentaire du premier objectif : il souligne, non sans raison, que la réparation des voies de chemin de fer étant relativement rapide, il est préférable de s'en prendre à elles seulement en quelques raids massifs dans les dernières semaines avant le déclenchement d'Overlord.

Comme avec Pointblank, le but de ce « plan pétrole » est double : il s'agit de détruire à coup de bombes les installations, mais aussi d'accélérer la chute de la Luftwaffe en la forçant à combattre. Plus question cette fois de se contenter de cibles symboliques, comme au temps de l'opération Berlin : l'efficacité est à l'ordre du jour.

Entreprises en parallèle aux opérations liées au débarquement, les premières attaques contre les infrastructures pétrolières ont lieu à partir du 12 mai 1944 (voir le dossier de G&H n° 9). La Luftwaffe, consciente qu'elle joue ici sa survie, parvient à lancer ce jour-là 515 chasseurs, l'effectif le plus important de la guerre concentré contre un raid unique. Elle y perd 60 avions et 28 pilotes sans empêcher le désastre : raffineries et usines pétrochimiques sont dévastées. Fin juillet, 98 % de la production pétrolière allemande est hors-service !

Le coup est fatal : ses stocks épuisés, la Wehrmacht tout entière se trouvera en novembre au bord de la panne sèche. Avec une liberté d'action retrouvée, les bombardiers alliés ont pu enfin peser de manière décisive, tout en appuyant par ailleurs le débarquement et en continuant de frapper le reste de l'industrie du Reich. Les résultats de ces dernières attaques sont moins spectaculaires, certes, mais n'infligent

pas moins des retards constants à la production, estimés de l'ordre de quatre à six mois à la fin de la guerre. Ces retards sont en partie dus, en outre, à la politique de dispersion accélérée orchestrée par Speer après la Big Week. Le passage de 27 grandes usines d'aviation à 729 (!) ateliers décentralisés réduit les chances de coup fatal mais augmente la dépendance logistique, ruine la qualité, multiplie les besoins en main-d'œuvre...

### Le débarquement est réussi, la libération hâtée

Sans pétrole, quasiment sans avions au-dessus de la Normandie, sans protection tant aérienne qu'en Flak suffisante pour ses approvisionnements, la Wehrmacht est condamnée à subir le tempo allié dès le succès du 6 juin, garanti par une maîtrise presque absolue du ciel en Europe de l'Ouest. Car le succès de Pointblank n'a pas seulement libéré les bombardiers lourds, mais aussi les

bombardiers moyens et une large part des chasseurs alliés, transférés des missions d'escorte à l'attaque de cibles terrestres : ainsi l'immense majorité des P-47 de la 8<sup>e</sup> AF se voient réaffectés à la 9<sup>e</sup> AF, en charge des opérations d'appui aérien rapproché et d'interdiction.

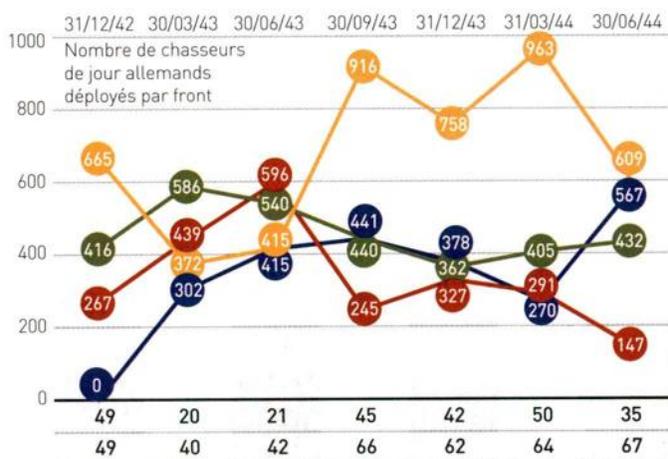
Résultat : de la Normandie aux Ardennes, aucune contre-attaque allemande ne peut être lancée, sauf en terrain accidenté et par mauvais temps ; que le ciel se dégage ou que les Allemands débouchent en terrain ouvert, et ils sont immédiatement stoppés net par les bombes et les roquettes des Jabos alliés. Ce travail de destruction est déjà préparé par une usure permanente : les unités allemandes, matraquées dans les gares, sur les carrefours routiers, dans les convois, sont en outre épuisées par les détours dus à la destruction des ouvrages d'art... Faute d'une Flak concentrée dans la défense du Reich, elles n'arrivent plus au front que désorganisées et en ordre dispersé. Impossible dans ces conditions pour les Allemands de rassembler une masse de réserve, seule susceptible de réaliser une contre-offensive d'ampleur.

Le rythme de la poursuite, après la percée allié hors de la tête de pont de Normandie, n'en est que plus rapide. Omniprésente, l'aviation alliée peut, simultanément et sans craindre une Luftwaffe mobilisée sur le Reich, écraser la poche de Falaise et protéger les flancs de la percée d'Avranches. Totalement libres de leurs mouvements, alors que les Allemands sont de plus en plus statiques, les Alliés prennent alors une avance considérable sur leurs propres plans. Ils parviennent dès septembre 1944 aux frontières du Reich, en avance de plusieurs mois sur leurs estimations les plus optimistes. ■

L'appui aérien rapproché (Close Air Support en anglais) désigne l'emploi de l'aviation comme « artillerie volante », en appui direct des combats des unités au sol. Par contraste, l'interdiction est l'emploi de l'aviation sur les arrières ennemis pour frapper les voies de communication, le ravitaillement, les transmissions, afin « d'interdire » toute liberté d'action à l'adversaire.

Jabo est l'abréviation familière dans la Wehrmacht de Jagdbomber (chasseur-bombardier).

La percée d'Avranches, brèche réalisée à l'ouest du front allemand en Normandie à proximité de la ville du même nom, permet aux Alliés d'enfin déboucher en terrain libre. Après que Britanniques et Canadiens ont percé à leur tour à l'est, la jonction des deux groupes d'armées alliées crée la poche de Falaise, où sont piégés la plupart des défenseurs allemands. Matraqués par l'aviation, 10 000 ou 15 000 sont tués, près de 50 000 capturés ; la majorité des unités Panzer parviennent cependant à sauver leurs hommes (mais pas leur matériel).



Total Allemagne

Total front Ouest

Total front Est

Total Méditerranée

% Allemagne

% Ouest (All.+Ouest)

### UNE CHASSE DE JOUR ECARTELEE

L'effort sur l'Allemagne fin 1943-début 1944 force la Jagdwaffe à déshabiller les autres fronts. À l'inverse, à l'été 1944, les offensives alliées en Normandie et en Biélorussie coûtent au Reich sa défense. On notera qu'en mars la moitié de la chasse est concentrée contre les raids de bombardiers. Le front de l'Est, pourtant immense, fait les frais de ce choix stratégique sans issue.

# Un coup de tonnerre qui résonne encore

Par Benoist Bihan et Laurent Henninger

Extraordinaire réussite par sa planification et son exécution, l'opération Pointblank pourrait passer pour une pièce unique : jamais plus une force aérienne n'aura à arracher ainsi la maîtrise du ciel. La campagne n'en a pas moins laissé des traces profondes et durables dans la machine de guerre américaine.

En psychologie, le **behaviorisme** (de l'anglais *behavior*, comportement) considère que, dans la détermination et l'explication des comportements humains, l'environnement joue un rôle clé. Ici, l'idée est que la force ne cherche plus à vaincre l'adversaire mais à le contraindre.

Issue de travaux associant US Army et USAF et intégrant étroitement leurs moyens pour la défense de l'Europe, la **doctrine AirLand Battle** développe à l'Ouest les doctrines opératives soviétiques d'opérations dans la profondeur.

**Un chasseur-bombardier F-100 Super Sabre attaque des positions communistes au Vietnam. La domination aérienne prétendument absolue de l'USAF est contestée jusqu'à la fin par le harcèlement des MiG nord-vietnamiens. Politiquement, une réédition de Pointblank est impossible.**

**S'**emparer de la maîtrise du ciel n'est pas une mince affaire, surtout face à la Luftwaffe, ennemi redoutable entre tous. Mais, justement, le caractère

exceptionnel de l'opposition fait de Pointblank un « *one shot* », un succès unique sans guère de postérité.

Car en Europe, une fois la chasse allemande mise à bas, les bombardiers alliés, devenus pléthoriques, ont le champ libre. L'essentiel des cibles industrielles ayant été anéanti à l'automne 1944, ils en sont réduits à pilonner jusqu'à la fin des nœuds ferroviaires, ou à matraquer les villes, façon RAF.

Il n'est pas non plus envisageable de rééditer Pointblank face au Japon. D'abord, parce que briser les faibles défenses alignées sur l'archipel n'est guère un enjeu. Ensuite, parce que les distances gigantesques rendent l'escorte difficile. Mais surtout, l'objectif des bombardiers n'est pas le même qu'en Allemagne. À côté du minage des côtes, il s'agit surtout de briser moralement autant que dans sa chair un adversaire que l'on préjuge, dans l'esprit ouvertement raciste de l'époque, complètement fanatisé. La destruction de Tokyo puis d'Hiroshima et Nagasaki découle de cette logique. Ce déploiement

sans discernement de la force brute n'a rien de commun avec l'organisation sophistiquée d'une campagne comme Pointblank.

## La bombe anéantit la pensée stratégique

Cette régression conceptuelle s'amplifie encore après guerre. L'apparition de l'arme atomique marque l'atrophie de la pensée stratégique militaire au profit

d'une stratégie de manœuvres diplomatiques certes complexe et subtile, mais d'une autre nature. Avec « la bombe », le fantôme du bombardement stratégique capable de gagner la guerre seul, comme

l'imaginaient des penseurs comme l'Italien Douhet (voir G&H n° 2, p. 90) dans les années 1920, revient sur le devant de la scène. En 1947, prenant son indépendance par rapport à l'Army, l'US Air Force (USAF) nouvellement créée mise presque tout sur le bombardement « stratégique » atomique. Afin de bien souligner son poids politico-stratégique autonome au sein du vaste appareil militaire américain,

elle fait de celui-ci le garant de la paix autant que l'instrument permettant de gagner une guerre éventuelle en l'espace de quelques jours, puis quelques heures.

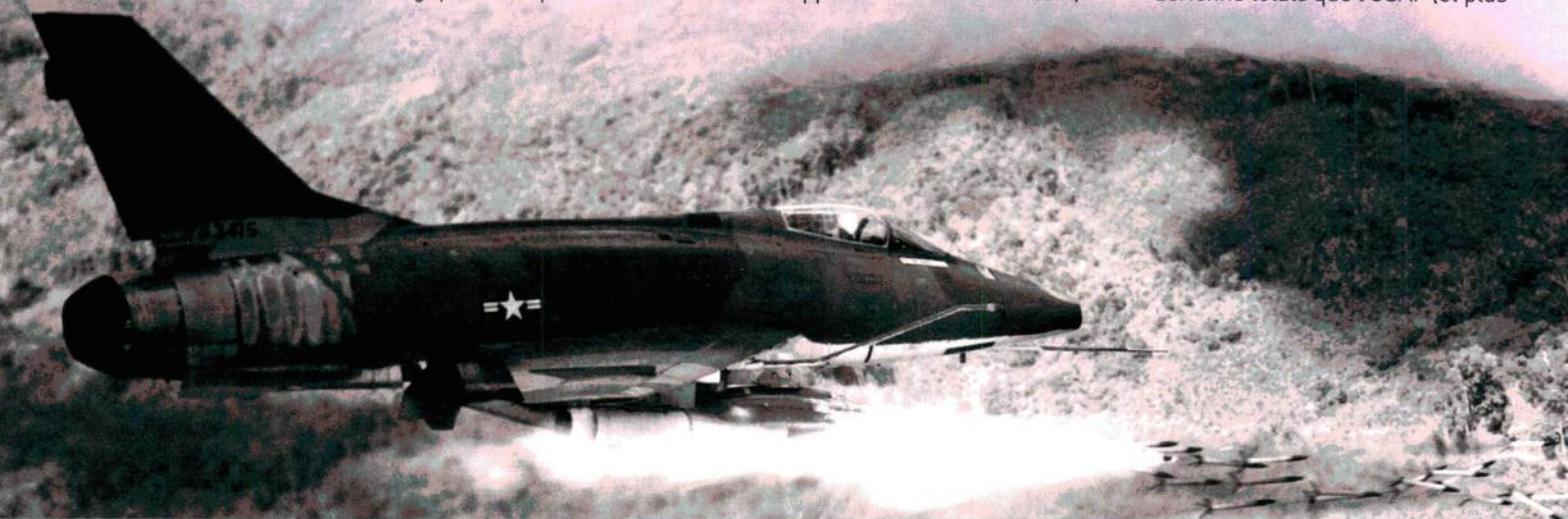
Il faut attendre la guerre du Vietnam (1964-1975) pour que ces idées simplistes révèlent leurs limites. Menée avec des armes conventionnelles, mais selon un fatras théorique mélangeant plans d'affrontement atomique avec l'URSS, **behaviorisme** et idées douhettiennes évoquées plus

haut, la campagne de bombardement du Nord-Vietnam est un échec cuisant. Pire, l'USAF, en principe omnipotente, a toutes les peines à juguler la véritable guérilla aérienne menée par l'aviation de Hanoi.

Or, à la même

époque, les guerres israélo-arabes de 1967 et surtout de 1973 remettent au premier plan la question de la supériorité aérienne. Si, pendant la première, l'aviation israélienne parvient dès le premier jour à éliminer au sol ses rivales arabes, la seconde la voit au contraire malmenée, notamment par les défenses sol-air. Après le Vietnam, la suprématie aérienne totale que l'USAF (et plus

## Le contrôle du ciel devient l'axe central de la puissance militaire américaine.



largement les forces aériennes occidentales) considère comme un acquis définitif est une fois de plus remise en question.

Les années 1980 sont donc l'occasion de redécouvrir Pointblank, dans le cadre d'une réflexion d'ensemble sur l'emploi de l'arme aérienne, contemporaine de la naissance de la **doctrine AirLand Battle**. La préoccupation de la suprématie aérienne réapparaît enfin en 1991 pendant la guerre du Golfe, puis disparaît à nouveau par la suite, faute de menaces réelles.

## L'Amérique, le ciel et le monde

On ferait cependant erreur en limitant les retombées de Pointblank à quelques (rares) études théoriques : l'héritage réside pour l'essentiel en dehors de la doctrine. Du point de vue aéronautique, d'abord, le P-51 Mustang, né pour escorter des B-17, fixe les principes de ce que devra désormais être un avion de chasse. Ajoutons que c'est dans la campagne aérienne contre la Luftwaffe que la chasse américaine forge sa culture tactique, largement informelle mais qui lui permettra, après le Viêtnam, de renouer avec le succès.

Surtout, Pointblank est un moment clé d'un processus bien plus vaste : la constitution d'une culture globale de la puissance américaine, couplant une vision industrielle de la guerre avec une revendication quasi territoriale du ciel. L'Amérique apparaît ainsi comme une « ouranocratie », comparable à la thalassocratie britannique du XIX<sup>e</sup> siècle, mais faisant cette fois du contrôle du ciel l'axe central de sa puissance militaire. Pas étonnant donc que l'industrie aéronautique au sens large (avions, missiles, électronique, informatique, etc.) soit devenue la matrice et la colonne vertébrale d'un gigantesque complexe militaro-industriel au pouvoir monumental, toujours appuyé aujourd'hui sur les deux piliers que sont Boeing et Lockheed-Martin.

Dans cette même logique, les méthodes de planification élaborées lors de Pointblank irriguent après guerre la pensée systématique qui structure non seulement les opérations militaires mais aussi le management (dans l'industrie mais aussi l'administration) et la recherche scientifique (la cybernétique en est partiellement issue). Le parcours de Robert McNamara est un pur exemple de cette école : jeune capitaine dans



l'USAAF, il se forme en planifiant les opérations avant de rejoindre la direction de Ford. Il devient ensuite secrétaire à la Défense de Kennedy et Johnson dans les années 1960, bouclant ainsi sa boucle en bombardant le Viêtnam.

On objectera aujourd'hui que la recherche systématique de la quantification objective et chiffrée de la performance militaire, nécessaire pour une aviation, qui ne peut évaluer ses victoires en termes territoriaux, continue de nuire à la capacité à raisonner en termes qualitatifs. Mais c'est oublier que le succès de Pointblank — et plus largement de la stratégie américaine pendant la Seconde Guerre mondiale — résidait justement dans la combinaison intelligente des deux approches. ■

### Pour en savoir + sur le dossier

- *To Command the Sky: The Battle for Air Superiority over Germany, 1942-1944*, Stephen McFarland, Wesley Newton, Smithsonian Institution Press, 1991.
- *The Luftwaffe over Germany: Defense of the Reich*, Donald Caldwell, Richard Muller, Greenhill Books, 2007.
- *Operation Pointblank 1944, Defeating the Luftwaffe*, Stephen Zaloga, Osprey, 2011.
- *Strategy for Defeat, the Luftwaffe 1933-1945*, Williamson Murray, Air University Press, 1983.
- *Objectif Berlin*, Alfred Price et Jeffrey Ethell, *Fana de l'Aviation*, hors-série n° 20, 2003.
- *Germany and the Second World War, vol. VII: the Strategic Air War in Europe*, Horst Boog (dir.), Oxford, 2006.
- *Le Bombardement stratégique*, Patrick Facon, Éditions du Rocher, 1996.

Le 5 juin 1967 à l'aube, l'aviation israélienne détruit en trois heures – au sol – son opposante égyptienne. Pointblank bis ? Non, il s'agit plutôt d'un remake des premières heures de l'opération Barbarossa, l'offensive surprise de la Wehrmacht contre l'URSS le 22 juin 1941.

**OFFRE SPÉCIALE G&H N°3**

**Les plus grands films de guerre réunis pour vous!**

Et 5 livrets collector replaçant l'œuvre dans son contexte historique, avec articles et interviews exclusifs, réalisés par la rédaction de *Guerres & Histoire*.

**LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90€**  
Collection « *Les chefs-d'œuvre du film de guerre* »

**PACK G&H N°11 LA BATAILLE D'ANGLETERRE**

« La plus grande bataille aérienne jamais filmée ». Couleur. 2h07. Film britannique.

**PACK G&H N°12 COULEZ LE BISMARCK**

« Churchill lance 37 navires sus au monstre de la Kriegsmarine ». N&B. 1h33.

Film américain et britannique.

**PACK G&H N°13 DIEU SEUL LE SAIT**

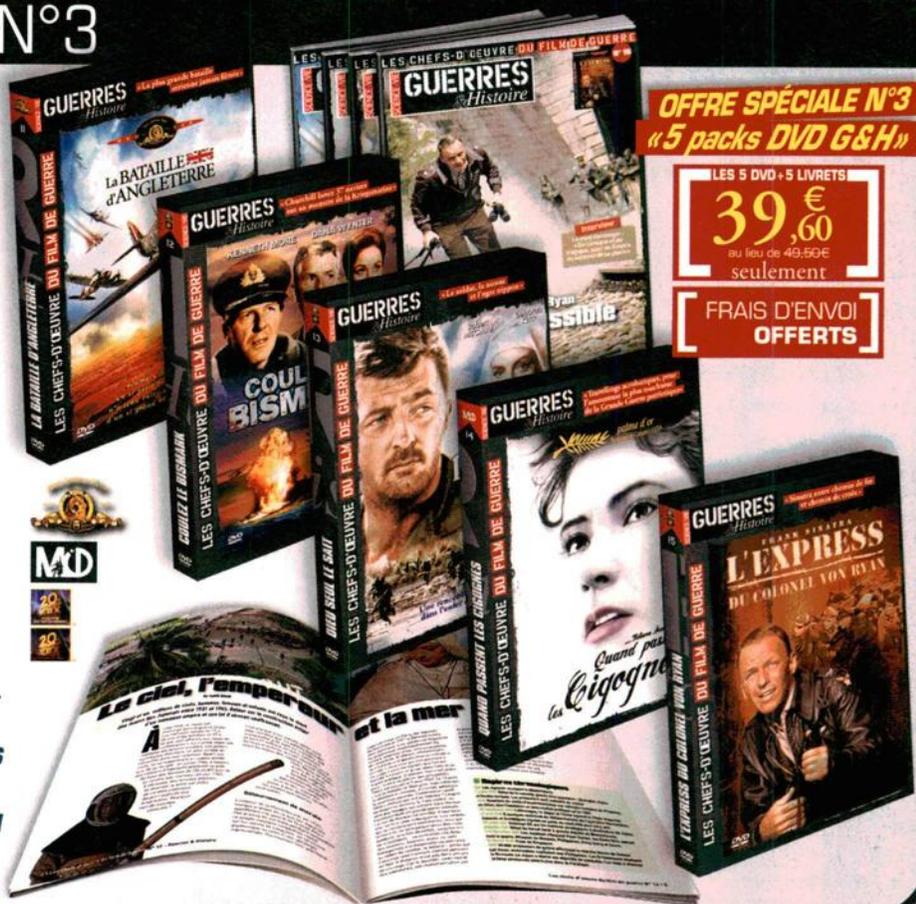
« Le soldat, la nonne et l'ogre nippon ». Couleur. 1h42. Film américain.

**PACK G&H N°14 QUAND PASSENT LES CIGOGNES**

Une perle du cinéma soviétique. N&B. 1h37 Film russe.

**PACK G&H N°15 L'EXPRESS DU COLONEL VON RYAN**

Frank Sinatra dans un très beau rôle! Couleur. 1h52. Film américain.



**OFFRE SPÉCIALE N°3**  
« 5 packs DVD G&H »

LES 5 DVD + 5 LIVRETS  
**39,60€**  
au lieu de 49,90€  
seulement

**FRAIS D'ENVOI OFFERTS**

**OFFRE SPÉCIALE G&H N°4**

**OFFRE SPÉCIALE N°4**  
« 5 packs DVD G&H »

LES 5 DVD + 5 LIVRETS  
**39,60€**  
au lieu de 49,90€  
seulement

**FRAIS D'ENVOI OFFERTS**

**Retrouvez un florilège de succès cinématographiques...**

dans ces 5 films de guerre avec pour chacun, un livret collector illustré de 16 pages.

**LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90€**  
Collection « *Les chefs-d'œuvre du film de guerre* »

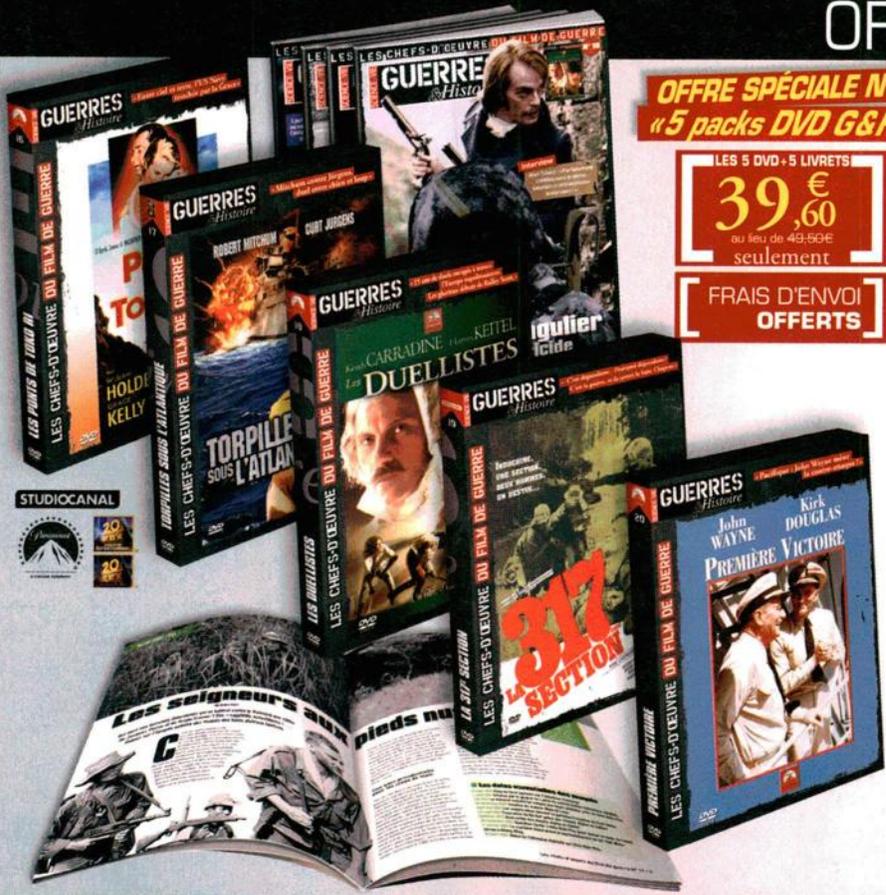
**PACK G&H N°16 LES PONTS DE TOKO-RI**  
Les combats aériens de la Guerre de Corée. Couleur. 1h43. Film américain.

**PACK G&H N°17 TORPILLES SOUS L'ATLANTIQUE**  
Robert Mitchum et Curt Jurgens... Couleur. 1h33. Film américain.

**PACK G&H N°18 LES DUELLISTES**  
L'honneur jusqu'au boutisme. Couleur. 1h36. Film britannique.

**PACK G&H N°19 LA 317<sup>e</sup> SECTION**  
Les maquis des haut plateaux laotiens. N&B. 1h30. Film français.

**PACK G&H N°20 PREMIÈRE VICTOIRE**  
L'héroïsme américain à Pearl Harbor. N&B. 2h40. Film américain.



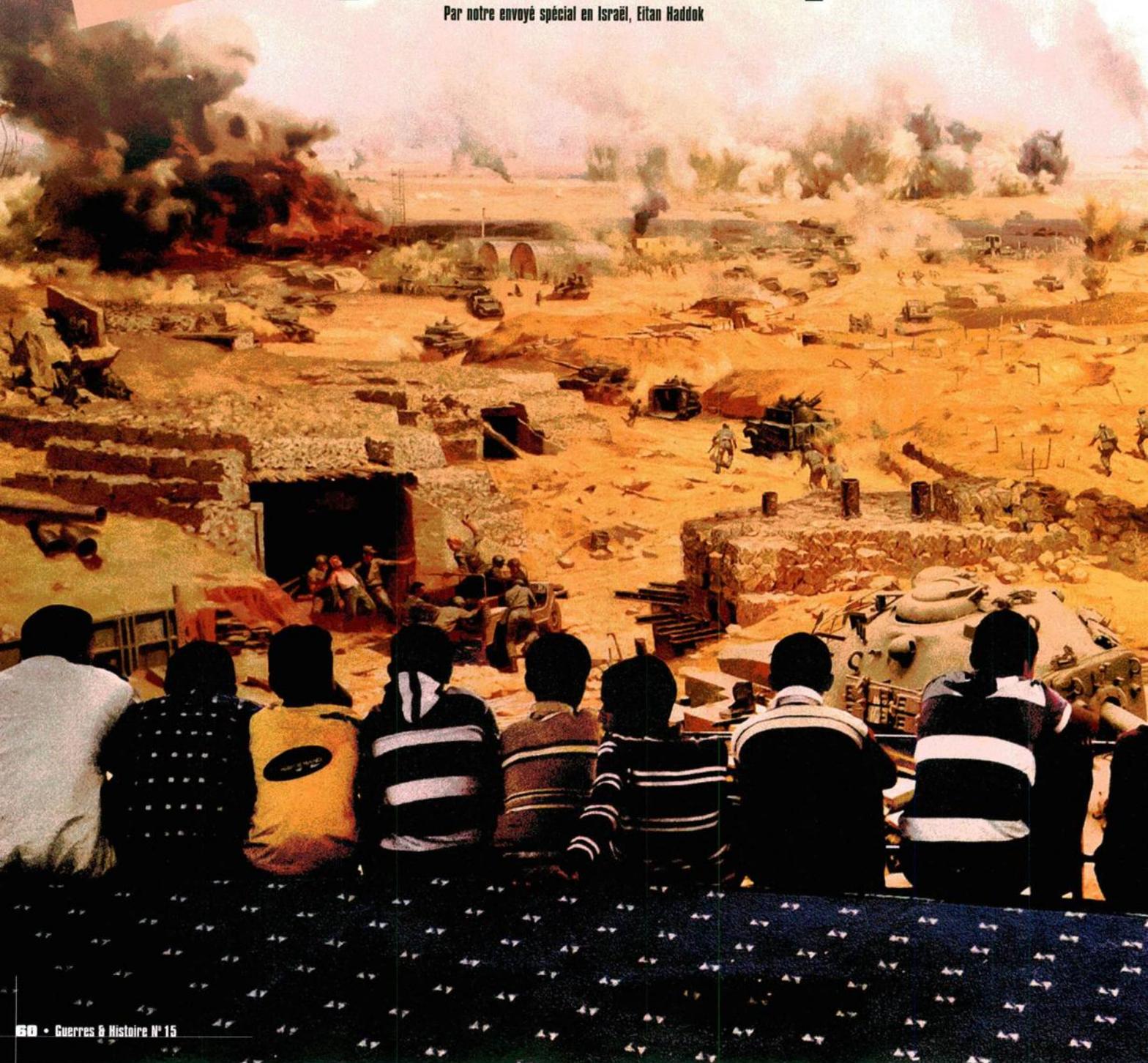


# Guerre du Kippour : comment Israël s'est laissé surprendre

Première partie

## Des moyens très spéciaux

Par notre envoyé spécial en Israël, Eitan Haddok



**Mais comment ont-ils pu ? Souvent considéré comme étant à la tête du meilleur service d'espionnage du monde, Israël n'a rien vu venir de la guerre du Kippour. La cause de cette cécité tient à la fois à l'orgueil des dirigeants du pays mais aussi à un imbroglio technico-militaire... où le chef du renseignement de l'armée a joué un rôle calamiteux.**

« **C'**est tout ce qui me manquait, ils le regretteront ! » Golda Meir, Premier ministre d'Israël, peut bien marquer sa stupéfaction et sa colère

alors que la sirène d'alerte déchire à 14h 10 le repos de **Kippour** en ce 6 octobre 1973. La réalité n'en est pas moins accablante, humiliante même pour le chef d'un État appuyé en principe sur le meilleur service secret du monde : au terme de trois

années de préparation extraordinaire, les armées égyptienne et syrienne viennent de prendre l'armée israélienne par surprise.

La suite militaire est bien connue : la lutte inégale des chars israéliens pour contenir le torrent syrien sur le Golan (voir G&H n° 10, p. 8), celle non moins désespérée des défenseurs du canal de Suez face aux vagues de fantassins et blindés égyptiens. On se bat à 1 contre 20, parfois même à 1 contre 200. Il faudra trois semaines de combats acharnés, plus de 2500 morts et des exploits inouïs pour

retourner la situation et offrir à Israël la victoire militaire. Le traumatisme de la surprise, en attendant, demeure. Et quarante ans après l'attaque, la plaie n'est pas refermée : la responsabilité du fiasco du renseignement fait encore débat et son histoire complète n'est toujours pas éclaircie.

Pour saisir l'importance du renseignement pour Israël en 1973, un seul chiffre : 3,3 millions d'habitants font face à 35,5 millions d'Égyptiens et 7 millions de Syriens (sans compter les autres pays arabes qui prendront part au conflit : Irak,

Le **Yom Kippour** est une journée sacrée du calendrier juif destinée à l'expiation des péchés et à la demande de pardon aux pairs. Le jour est chômé et marqué par le jeûne.



Des collégiens du Caire visitent le « Panorama du 6 octobre », le muséodiorama qui célèbre la traversée du canal de Suez, en 1973. La victoire égyptienne doit tout à l'effet de surprise. Que l'incroyable cécité israélienne lui a offert sur un plateau.



Le 27 janvier 1971, Ariel Sharon (à gauche), commandant du front sud, présente à David Ben Gourion la « ligne Bar-Lev » [du nom du chef d'état-major de Tsahal à l'époque] sur le canal. Sa faible garnison n'est vouée qu'à la surveillance : la défense en cas d'assaut est suspendue au préavis nécessaire à la mobilisation.

Jordanie...). David « Dado » Elazar, chef d'état-major de Tsahal (c'est-à-dire commandant en chef), et ses chefs politiques, le Premier ministre Golda Meir et son ministre de la Défense Moshe Dayan, n'ont guère de doute sur la capacité des Israéliens à compenser militairement l'écrasant avantage démographique adverse. En revanche, Israël ne peut se permettre comme ses voisins de mobiliser en permanence des centaines de milliers de soldats. La défense du pays repose donc

entièrement sur un double pari : d'abord, mobiliser les réserves 48 à 72 heures à l'avance au pire et, ensuite, le faire à bon escient car l'économie entière, privée de main-d'œuvre, est alors paralysée. Pour tenir le pari, Israël dispose de deux antennes. D'abord, le service de renseignements de Tsahal, l'Aman (voir p. 64), chargé de l'observation directe des forces adverses. Ensuite, l'agence civile chargée de l'espionnage, le Mossad (une troisième agence, le Shabak, est chargée de

la sécurité intérieure). Ils disposent en 1973 d'un luxe unique de sources, dont deux de qualité exceptionnelle : d'abord, Ashraf Marwan (voir encadré p. 63), gendre de Nasser, proche de Sadate... et source du Mossad. L'autre, dépendante de l'Aman, est connue sous le nom, assez opaque, de « moyens spéciaux », ou, dans la littérature spécialisée, « *special means* ».

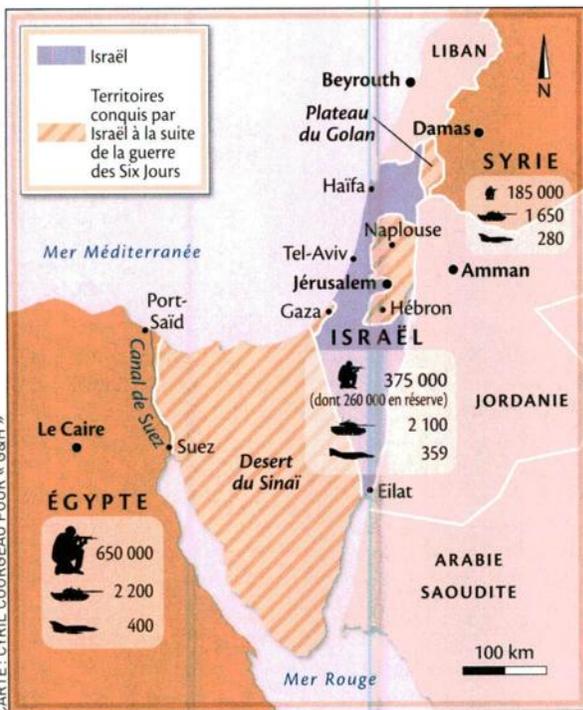
### Moyens spéciaux, la police d'assurance d'Israël

L'histoire de ces « moyens spéciaux », clé du fiasco de 1973, reste à ce jour un des secrets les mieux gardés de l'histoire militaire israélienne. Tout aurait commencé en 1972 : par une belle nuit d'été, deux hélicoptères décollent d'une base avancée dans le Sinai, cap sur la rive égyptienne du canal de Suez. À bord, un commando de la Sayeret Matkal, l'unité d'élite directement dépendante de l'état-major de Tsahal, mais aussi des membres de l'unité 848. Intégrée à l'Aman, cette cellule réunit le gratin des techniciens spécialistes du SIGINT (abréviation de *Signals Intelligence*), le renseignement d'origine électromagnétique. Ces hommes discrets transportent dans leurs valises un système ultrasophisticé d'interception

## Le Concept, château de cartes construit sur la raison et l'orgueil

La *Conceptzia* (le « Concept ») est le schéma de pensée établi par le service de recherche de l'Aman depuis 1971 et censé répondre à un problème complexe : quelles sont les conditions qui doivent être remplies pour qu'Égypte et Syrie déclenchent une guerre contre Israël ? Le dilemme du renseignement est fort bien décrit par son commandant Eli Zeira devant la commission Agranat : « En vertu du rapport de force sur le front, l'armée égyptienne a toujours été capable de traverser le canal. Donc ma fonction m'a amené à considérer non pas la capacité mais l'intention de l'ennemi à lancer une offensive. » Le raisonnement de l'Aman est le suivant : la domination israélienne est telle dans les airs que l'Égypte n'osera pas entrer en guerre avant de s'être dotée de bombardiers à long rayon d'action et de missiles sol-sol capables de frapper les bases aériennes et de neutraliser ainsi la menace. Cette condition est la clé de voûte du Concept, appuyé sur deux piliers. D'abord, la perception de Sadate comme un leader fantaisiste et médiocre (avis partagé d'ailleurs en Égypte...). Ensuite, plus grave, le sentiment que les armées arabes sont incapables d'une offensive d'envergure. Pourtant, lorsqu'en octobre 1972 Sadate déclare à ses généraux qu'il n'attendra pas les bombardiers et Scud soviétiques, personne en Israël ne remet le Concept en cause...

Immigré de Yougoslavie, David « Dado » Elazar (1925-1976) se distingue pendant la guerre de 1948. Commandant des forces blindées en 1961, il dirige le front nord pendant la guerre des Six Jours (1967), où il conquiert le Golan. Ce fait d'armes lui vaut d'être nommé chef d'état-major en janvier 1972. Réputé pour son sang-froid pendant la guerre de 1973, Dado est contraint à démissionner en avril 1974 pour sa part de responsabilité. Il meurt deux ans plus tard sous le poids de la culpabilité.



Le rapport de force en 1973 n'est pas si disproportionné qu'il y paraît, vu la différence qualitative. Mais Israël, qui ne compte que 3,3 millions d'habitants en 1973 (contre 42 millions de Syro-Égyptiens), ne peut maintenir 10 % de sa population sous les armes en permanence. Composée d'un noyau de professionnels et de conscrits, Tsahal doit mobiliser ses réserves pour espérer résister. Un préavis de mobilisation est d'autant plus critique que le pays, surtout au nord, n'a pas de profondeur stratégique.



## Ashraf Marwan, la dernière victime de la guerre du Kippour

En chutant de son balcon à Londres en 2007, Ashraf Marwan alias l'Ange, la Source, Babel, le Gendre, devient la dernière victime de la guerre de 1973. Suicide ? Accident ? Meurtre ? Ce qui est sûr, c'est que Marwan a bien des ennemis. Tout démarre en 1969 quand il appelle l'ambassade d'Israël à Londres pour proposer ses services. Incrédule, l'agent se contente de prendre le message. Mais quand Marwan réitère son offre, un officier plus expérimenté organise une rencontre. Car Marwan (*ci-dessus lors de son mariage en 1966*) n'est rien moins que le gendre de Nasser, le « Rais » égyptien. Bien sûr, le Mossad se méfie. Marwan offre alors un « aperçu » des informations qu'il peut fournir (de « l'or en barre », selon les spécialistes du renseignement). Les motivations de cette haute trahison ? L'argent, surtout : le jeune Égyptien (il est né en 1945) est un flambeur de casino. S'y ajoutent, pour ce joueur, le défi du danger ou l'envie de se trouver dans le camp des vainqueurs. Mais les inimitiés personnelles jouent aussi un rôle, estime son biographe Uri Bar-Joseph. Nasser n'estime guère son gendre et ne cesse d'inciter sa fille Mona à le quitter. Marwan parvient toutefois à garder sa femme et, après la mort du Rais le 28 septembre 1970, gagne par sa « loyauté » la confiance de son successeur Sadate. Marwan est-il trop beau pour être honnête ? Eli Zeira l'accuse d'avoir été un agent double. Il n'a donné en effet l'alerte que la veille de l'attaque, et avec une erreur de quatre heures sur l'heure H (l'information contribuera cependant probablement à sauver le Golan, grâce à l'arrivée *in extremis* d'unités de réserve). Certes, mais Marwan a aussi livré l'ordre de bataille exact de l'armée égyptienne, le plan de traversée du canal ou encore un plan libyen destiné à abattre un avion civil d'El Al. Plus encore, les protocoles de rencontre entre Sadate et Brejnev révélés par Marwan offrent aux analystes israéliens un balcon exceptionnel sur les relations entre Égypte et URSS. Quoi qu'il en soit, Zeira, afin de détourner l'attention sur sa responsabilité, donne assez d'indices à la presse sur une source encore secrète pour mettre le Moukhabarat (service de renseignements égyptien) sur sa piste... Il aurait été soit liquidé, soit incité au suicide en contrepartie de l'honneur et de la sécurité de sa famille.

et de transmission de communication opérable à distance. Quarante ans après, les détails sur ce système, dont il n'est pas sûr que les Américains eux-mêmes avaient connaissance (ou même la technologie), restent flous. On sait simplement qu'il s'agit d'une « bretelle » posée sur les lignes de communication égyptiennes connectant les centres névralgiques de l'armée égyptienne. Une fois le système branché et camouflé, il est activé depuis Israël et le flux de communications transmis de manière codée à l'Aman, qui traduit et interprète les messages. Redoutable par sa performance et sa fiabilité pour l'époque, le système a pourtant un talon d'Achille : il ne peut fonctionner en permanence sous peine d'être découvert car le spectre électromagnétique émis lors de la transmission est identifiable. Si le système d'écoute peut être déclenché régulièrement mais brièvement pour vérifier son bon fonctionnement, sa mise en œuvre opérationnelle est réservée aux cas d'urgence.

## Zeira refuse d'activer les écoutes de peur de dévoiler son système secret.

Le problème est que la définition du « cas d'urgence » dépend du commandant de l'Aman, Eli Zeira. Et que ce général de 45 ans, brillant mais têtu, s'est persuadé lui-même (avec la plupart de ses cadres) que les Arabes n'ont pas l'intention d'attaquer : l'Aman a bâti autour de

ce présumé une théorie appelée le Concept (voir encadré p. 62). « C'est ainsi que les "moyens spéciaux" qui devaient prévenir une attaque surprise ont paradoxalement permis aux Égyptiens, grâce à une situation imprévue, de prendre Israël de court », note le professeur Uri Bar-Joseph, spécialiste du renseignement au département de relations internationales de l'École de sciences politiques à l'université de Haïfa.

## Petite omission, grosses conséquences

Cette « situation imprévue », c'est évidemment l'obstination fatale d'Eli Zeira qui, jusqu'au bout, refuse d'activer les écoutes. Ce ne sont pourtant pas les raisons qui manquent. Ainsi, le 30 septembre, une source très fiable du Mossad en Égypte informe que l'exercice militaire « Tahrir 41 », qui doit débiter le 1<sup>er</sup> octobre, doit se conclure par une offensive à travers le canal de Suez, soutenue par une attaque syrienne sur le Golan. Une information capitale que Zeira tardera à partager avec ses supérieurs Dayan et Dado tandis que l'Aman décide que l'armée égyptienne est incapable de mener à bien une telle offensive. Et Zeira refuse de mettre en péril ses « moyens spéciaux » en les allumant.

« Yoel Ben Porat, le commandant du SIGINT, en est devenu fou, littéralement », témoigne aujourd'hui Ilan Weischenbaum, alors officier à l'Aman et futur brigadier général. Cette hallucinante obstination se maintient le 1<sup>er</sup> octobre lors d'une réunion cruciale avec Dado et Dayan : le chef de l'Aman continue de nier que les Égyptiens préparent la guerre. N'a-t-il pas, explique-t-il, déjà interprété correctement comme un exercice un épisode similaire survenu en mai, contre l'avis de nombreux analystes ? Mais Zeira omet de dire que c'est précisément en activant les écoutes qu'il a pu conclure à l'innocuité de l'exercice de mai, ce qu'il s'est gardé de faire en octobre tout en laissant entendre le contraire à ses interlocuteurs...

**Moshe Dayan** (1915-1981) est la figure militaire d'Israël. Associé dès 14 ans aux unités clandestines juives en Palestine, il combat avec les Britanniques contre les vichystes en Syrie, où il perd son œil (voir photo p. 65). Il est l'un des artisans de la campagne victorieuse de 1948-1949. Chef d'état-major de 1955 à 1958, il écrase les Égyptiens dans le Sinaï en 1956. Puis il s'engage en politique avec le parti travailliste : il est ainsi ministre de la Défense en 1967 pendant la guerre des Six Jours, puis en 1973. Il meurt d'un cancer après avoir travaillé aux accords de Camp David en 1978.

**L'Aman** (abréviation de *Agaf ha-Modi'in*: service de renseignements) est le service de renseignements militaire israélien, rattaché directement au chef d'état-major et intégrant toutes les armes (air, mer, terre), plus une unité spéciale de commandos appelée *Sayeret Matkal* (« unité de reconnaissance de l'état-major »).

La **commission Agranat** (du nom de Shimon Agranat, juge à la Cour suprême chargé de la diriger) réunit cinq magistrats et ex-militaires. Elle est constituée le 21 novembre 1973 pour enquêter sur les causes stratégiques de la surprise et sur les erreurs commises lors de la guerre. Son rapport, publié en trois étapes d'avril 1974 à janvier 1975, aboutit à la démission de plusieurs personnalités militaires (dont Zeira et Elazar), puis de celle de Golda Meir.

## ■ Eli Zeira en flagrant délit de faux témoignage ?

« *Mon assurance principale [sur l'imminence d'une attaque, au cas où le Concept se tromperait, NDLR] provenait de ces sources [des sources spécifiques, d'une disponibilité et fiabilité excellentes]. Et pendant la première semaine d'octobre, je n'ai trouvé aucune information, même pas un indice, qui pointe sur une guerre et qui ne corresponde pas au cadre d'un exercice.* »

C'est ce qu'affirme Eli Zeira, ex-chef de l'Aman, à la commission Agranat, selon la retranscription d'un document inédit débusqué par notre journaliste Eitan Haddock et repris par l'historien Bar-Joseph dans le quotidien *Haaretz* du 14 juillet 2013. C'est la première preuve formelle indiquant la mauvaise foi de Zeira car il a refusé en effet de faire activer les « sources », comme en témoigneront ses subordonnés, laissant croire le contraire à ses supérieurs. Jusqu'alors, les historiens ne connaissaient de Zeira lui-même que le rapport de conclusion de la commission, dans lequel, sommé d'expliquer pourquoi il n'a pas activé les « moyens spéciaux » ou demandé l'avis de ses supérieurs trompés, il explique simplement qu'il est un officier responsable qui prend ses décisions seul. La commission, forcée de passer sous silence la nature des « sources » évoquées en raison de leur caractère ultrasensible, demande alors – et obtient – la démission de l'officier pour sa responsabilité globale dans l'échec du renseignement. Responsabilité qu'il finit par reconnaître en 2004 dans un livre. P. G.



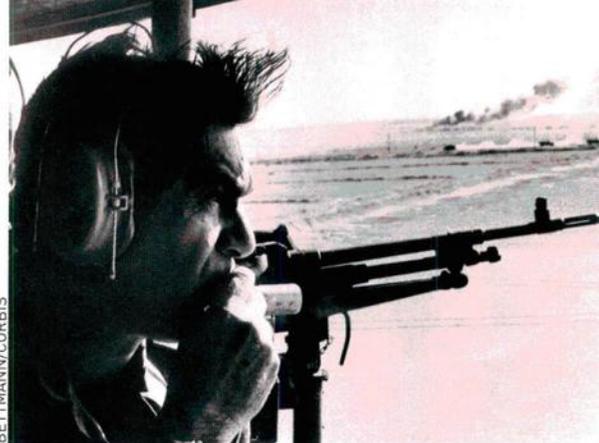
En attendant, Dado et Dayan, déduisant que le front sud ne présente pas de menaces, concentrent leur attention sur le Golan où l'on envisage une action limitée des Syriens sur un ou deux villages. Pas plus. Le Concept n'assure-t-il pas que la Syrie ne s'engagera pas à fond sans l'Égypte ? Le 2 octobre, Dado déclare encore : « *Nous pouvons dire avec certitude qu'il s'agit d'un exercice et pas d'une guerre. En cas de guerre, nous saurons forcément...* » Pour Bar-Joseph, il est évident que cette certitude repose sur la confiance de Dado, persuadé que les moyens spéciaux sont activés. Comme ce dernier en témoignera devant la commission **Agranat** : « *Cela ressemblait à l'exercice de mai... Il n'y avait rien qui montrait que quelque chose n'allait pas.* »

## Zeira persiste et signe...

Rien ? Vraiment ? Dado Elazar est bien péremptoire. Car, même sans les « moyens spéciaux », Tsahal avait largement de quoi obtenir son préavis. « *Tous les voyants étaient au rouge !,*

rapporte ainsi Ilan Weischenbaum. *Et au lieu de considérer la capacité des Arabes à attaquer, on a cru évaluer leurs intentions...* » Depuis leur poste d'observation sur le front, les officiers de renseignements n'en croient pas leurs yeux fin septembre, explique l'officier : « *Rien qu'à la jumelle, on peut voir deux armées égyptiennes sur le canal, trois divisions syriennes sur le Golan, sans parler des unités de guerre électronique, des blindés et de l'artillerie à poste, les équipements, les positions offensives, les voies d'accès préparées, les batteries SAM, le matériel de franchissement... Des traces de pas indiquant des incursions nocturnes innombrables sont relevées sur la rive israélienne du canal.* » Surtout, rien sur les ondes qui corresponde à des manœuvres. « *Quel genre d'exercice est Tahrir 41, sans activité radio ?* » s'interroge alors un jeune officier de renseignements, le lieutenant Simantov, qui conclut dans un mémo urgent adressé au commandement : « *L'exercice Tahrir 41 est une couverture à un plan de traversée réel, la guerre va éclater à tout moment.* »

Simantov est sommé de ne pas semer la panique : « *Il s'agit d'un exercice...* » Les Israéliens ne soupçonnent pas un instant que les Égyptiens, conscients que le meilleur camouflage ne saurait masquer leurs préparatifs, ont choisi délibérément de ne rien cacher... Le 4 octobre, des photos aériennes montrent l'ampleur et le caractère offensif du déploiement égyptien. On observe en outre le départ précipité des familles des techniciens soviétiques d'Égypte, une information qui va pour la première fois induire un doute chez Zeira sans toutefois le faire changer d'avis, « *probabilité faible de guerre* », insiste-t-il. Et à Londres Marwan demande à rencontrer de toute urgence Zvi Zamir, le directeur du Mossad, à propos de la guerre ! Tout le problème est que les chefs israéliens, obsédés par la peur de paralyser le pays et confiants dans la « police d'assurance » des moyens spéciaux, continuent de croire au Concept. Dans un réflexe de bon sens, Dado déclenche tout de même



BETTMAN/CORBIS

la mobilisation de l'armée régulière et l'alerte « Gimmel » le 5 octobre : il active le dispositif d'organisation de la mobilisation générale, une première depuis 1967. Mais la mobilisation générale elle-même n'est pas de son ressort et Dayan, qui craint une escalade incontrôlable, la refuse. L'aveuglement israélien se maintient jusqu'au dernier jour. Et la responsabilité d'Eli Zeira n'en apparaît que plus écrasante. « *Dans tout le trafic des lignes égyptiennes, n'y a-t-il rien de spécial ?* », demande ainsi le ministre de la Défense le vendredi 5 octobre, en présence du cercle exécutif israélien — donc de Meir et de son conseiller Israël Galili, ex-chef de l'armée en 1948. « *Rien, tout est calme* », répond Zeira. Pour cause : si les *special means* ont bien été activés dans la nuit précédente par l'unité 848, il ne s'agissait que d'un test technique.

## Le commandement s'obstine à croire à un exercice des forces arabes.

Et Dado de clore la réunion en reportant la mobilisation « sous réserve d'informations supplémentaires ». Or, ces informations arrivent ! Le même 5 octobre, vingt et une heures avant

l'ouverture de la guerre, l'unité 848 intercepte un télégramme de « Yahmor », nom de code de l'attaché militaire irakien à Moscou, qui rapporte le départ des familles soviétiques d'Égypte et de Syrie et, surtout, que Sadate et Assad, les présidents arabes, ont prévenu l'URSS de l'imminence de la guerre. Pourtant, cette donnée cruciale n'arrive pas sur la table de Dado : Zeira la garde sous le coude, afin de ne pas perturber le jour de Kippour qui va débiter. Il faut attendre 4 h 30 le 6 octobre, jour de la guerre, pour qu'un télégramme codé expédié de Londres par Zvi Zamir en personne dessille enfin Dado : on y apprend que l'Ange (nom de code de l'espion Ashraf Marwan) annonce que la guerre va éclater le jour même avant la nuit. Logiquement, Dado demande la mobilisation générale et les forces

aériennes exigent une attaque préventive sur les terribles réseaux de SAM. Vient alors la réponse de Dayan, à peine croyable : « *Sur les histoires de Zamir, on ne mobilise pas toute l'armée.* » Puis il demande : « *Eli a de nouveaux résultats ?* », allusion aux *special means*... Lorsqu'ils sont actionnés enfin, quelques heures avant l'attaque, leurs enseignements n'ont plus d'importance : le pari du préavis est perdu. Certains militaires subalternes font toutefois preuve d'une méfiance salutaire. Sur le front nord, celui du Golan, l'officier de renseignements avait auparavant fait part de ses craintes au commandant des forces, le général Yitzhak Hofi. Lequel avait fait monter du front égyptien sur le plateau l'excellente 7<sup>e</sup> brigade blindée de Yanush Ben Gal : sa résistance désespérée, à un contre sept, va stopper les Syriens sur le front nord du Golan et contribuer à sauver le plateau les 6 et 7 octobre. Dans le scénario qui précède, la responsabilité de l'Aman et d'Eli Zeira apparaît écrasante. Mais les *special means* auraient-ils révélé la guerre s'ils avaient été activés ? C'est la question que posent certains analystes et à laquelle on ne pourra jamais répondre. En mai 1973, lors de l'exercice déjà

mentionné, le système s'est révélé particulièrement efficace. Mais cela ne prouve pas sa pertinence en cas de guerre. Le niveau de secret qui entoure des manœuvres et la préparation d'une attaque surprise est très différent. À ce sujet, le général Shazly, chef d'état-major égyptien, insiste dans ses mémoires sur le fait que l'information concernant la guerre n'a été diffusée qu'au compte-gouttes : à J-5, seuls les commandants de division sont dans le secret de l'opération baptisée Badr. Mais l'information diffuse ensuite naturellement. Vu l'ampleur de l'assaut, il est peu probable qu'aucune information n'ait été alors transmise sur des lignes réputées sûres aboutissant au Centre 10, le QG égyptien du Caire, avant le préavis de 48 heures dont les Israéliens avaient besoin. La croyance dans l'absence de signaux suspects par les hauts responsables israéliens a donc bien joué un rôle capital dans l'effet de surprise.

### ... mais n'est pas seul responsable

Si Zeira a failli lourdement — et à répétition — avant de se contredire, probablement de mentir pour couvrir ses méfaits

(voir encadré p. 64), il ne peut porter seul le fardeau de la faute. On l'a vu, les indices d'une attaque ne manquaient pas. La responsabilité de l'échelon politique et du haut commandement militaire est accablante. Comment un esprit critique et indépendant, une intelligence brillante comme Moshe Dayan, a-t-il pu se laisser enfermer dans le cadre obtus du Concept de Zeira ? « *Dayan était prisonnier d'un concept d'un tout autre ordre, un concept politique* », répond l'historien Yigal Kipnis, auteur d'un récent ouvrage sur l'immédiat avant-guerre [1973, *The Road to War*, publié en hébreu en septembre 2012, à ce jour non traduit].

L'attaque imprévue du 6 octobre n'est pas, en outre, le seul élément de la surprise israélienne. Informée ou pas de l'attaque arabe, Tsahal n'est pas prête, dans ses muscles et dans sa tête, à l'affrontement, ce que démontrent rapidement les combats. Aveuglé par la victoire éclair de 1967, Israël a sous-évalué la capacité d'évolution de ses adversaires. Un péché d'orgueil à l'origine de défaillances à tous les échelons... À suivre. ■

Le deuxième volet de cette enquête paraîtra dans G&H n° 16.

**Persuadés de l'infailibilité du renseignement israélien, le Premier ministre travailliste Golda Meir (ci-dessous à gauche) et son ministre de la Défense Moshe Dayan (ici aux côtés d'Ariel Sharon, sur la rive égyptienne du canal le 18 octobre 1973) sont bien prêts de céder à la panique lors de la surprise du 6 octobre. Heureusement, David « Dado » Elazar (en haut page de gauche), le chef d'état-major qui commande l'armée en chef, a des nerfs solides. Tous seront victimes de l'enquête menée après guerre sur la responsabilité du fiasco. Sauf Sharon : exploitant ses faits d'armes sur le canal, il accroche sa carrière politique au Likoud, le parti de droite qui prend le pouvoir en 1977 aux travaillistes discrédités.**



# Épée à deux mains, la grande

Souvent considérée comme l'arme de brute par excellence, la longue épée à deux mains nécessite pourtant une exceptionnelle maîtrise. Une science qui, bien acquise, devient mortelle, à l'attaque comme à la parade.

## ■ Des Vikings aux chevaliers d'Europe

Les premières épées longues apparaissent vers le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle et viennent de Scandinavie, exportations involontaires des invasions vikings. Il faudra cependant attendre le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle pour voir arriver sur les champs de bataille européens l'épée à une main et demie, dite « bâtarde », et sa grande sœur, l'épée à deux mains. Celle-ci est d'abord adoptée par les chevaliers : le fameux Bertrand Du Guesclin en fait ainsi son arme de prédilection. Dans la troupe, les joueurs d'épée, comme on les appelle à partir du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, sont des guerriers robustes et bien entraînés touchant double solde. Généralement chargés de protéger les coins des carrés de piquiers, ils peuvent également passer à l'offensive en taillant la tête des piques adverses et en ouvrant une brèche par de furieux moulins de leurs longues lames. L'épée à deux mains passe alors pour être la plus puissante arme d'Europe, seule à pouvoir faire face aux armes d'hast. Bien plus maniable que la hallebarde ou la pique, l'épée à deux mains effectue d'efficaces parades qui se retournent vite en contre-attaques foudroyantes. De grands maîtres d'armes, tels Johannes Liechtenauer, Hans Talhoffer ou Fiore de Liberi, laissent des enseignements qui font le tour de l'Europe. Fabriquée à Abbeville, dans la Somme, l'épée à deux mains française a quant à elle très bonne réputation.

## ■ Un maniement très varié

Dans son manuel illustré imprimé en 1467, le maître d'armes allemand Hans Talhoffer (disciple du fameux Johannes Liechtenauer) présente un nombre hallucinant de combinaisons d'attaques et de contre-attaques démontrant l'exceptionnelle maniabilité de ce qui passe, à tort, pour une arme lourdaude. On y voit l'escrimeur déplacer sa main gauche, selon les besoins, de la fusée à la lame, cette dernière position augmentant la marge de manœuvre de l'épée, qui peut alors se manier comme une hallebarde. Dans d'autres figures, le guerrier pose les deux mains sur la lame pour frapper son opposant au visage avec le pommeau ou pour lui saisir le cou à l'aide de la garde de l'épée. La plupart des mouvements décrits par Talhoffer sont des contre-attaques, car c'est là que réside la subtilité de l'arme : toute parade peut se transformer en attaque et toute attaque peut devenir parade. Le jeu de jambes est également primordial.



## ■ Une épée pas si lourde

Arme d'estoc et de taille, l'épée à deux mains est, comme ses petites sœurs, fabriquée à partir de fer que le forgeron médiéval transforme en acier en lui incorporant le carbone du charbon de bois puis en le trempant. Il n'y a pas de taille standard. Les premières lames ont des longueurs allant de 90 à 120 cm, la fusée faisant de 30 à 40 cm. Le poids est très variable, de 1,3 à 6 kg maximum pour certains lourds espadons du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Ce n'est donc pas une arme très lourde, contrairement à ce qu'on lit souvent. Elle est par ailleurs parfaitement équilibrée ; toute la poignée affiche le même poids que la lame elle-même. Ladite lame est à double tranchant et sa pointe acérée permet à l'épéiste de frapper de taille ou de pointe. Pour résumer, on peut dire que l'épée à deux mains est la synthèse de la hache et de la lance.

L'épée à deux mains est la synthèse de la hache et de la lance.

# le faucheuse

Par Pascal Guy

Espadon à oreillon de lansquenet allemand (1570-1580) avec sa lame flamberge et son ricasso, qui permet de saisir la lame sans se couper. C'est la plus grande épée d'Europe (1,85 m) qui pèse ici 3,9 kg. Pour comparaison, à côté, une épée française (1535) mesurant 1,13 m et pesant 1 kg.

Lame flamberge

## ■ Une arme qui évolue

Les premières grandes épées du Moyen Âge s'accompagnent du bouclier. Lorsque ce dernier tombe en désuétude dans la seconde moitié du <sup>xiv</sup> siècle avec l'apparition des armures à plaques, l'épée à deux mains se popularise et s'allonge. Le chevalier est mieux protégé et préfère se battre à pied qu'à cheval. Apparaît alors le brand d'arçon, épée à deux mains portée par la monture et dont se saisit le chevalier une fois désarçonné pour faire le vide autour de lui. La Renaissance donne à notre épée une seconde jeunesse : lansquenets allemands et mercenaires suisses sont très demandés et l'utilisent efficacement contre la cavalerie et les compagnies de piquiers, mais aussi pour protéger les carrés d'arquebusiers. Dès le <sup>xv</sup> siècle, c'est l'arme de référence en Europe et le grand espadon (mesurant parfois deux mètres !) est très répandu. En dépit de sa taille, il pèse rarement plus de 2 kg.

## ■ De l'art de trancher dans le tas

En 1450, à Paris, le maître d'armes Guillaume de Montroy enseigne le jeu de l'épée à deux mains. Comme les maîtres allemands et italiens, Montroy base son enseignement sur cinq points fondamentaux : la distance, le moment de l'attaque (avant, pendant ou après celle de l'adversaire), le changement de rythme, l'équilibre et l'à-propos (capacité à saisir l'opportunité d'une touche). L'attaque de taille se fait de bas en haut et de haut en bas, voire de droite à gauche, ou circulairement. Tout s'articule autour de cinq positions primaires (les gardes haute, moyenne, basse, arrière et pendante) et neuf secondaires. Chaque coup, porté ou paré, commence par l'une de ces positions de base. Un escrimeur expérimenté peut toutes les exploiter aux dépens de son adversaire. En pointe, l'épée à deux mains peut facilement percer une armure à plaques, c'est ce qui arrive lorsque l'un des deux combattants saisit l'à-propos, ce qui se fait généralement sur une contre-attaque. Certains coups sont moins élégants : une botte du maître Talhoffer consiste à planter son épée à deux mains dans le pied d'appel de l'adversaire lorsque ce dernier tente une attaque haute.

## ■ Un héritage fécond

Malgré l'apparition des armes à feu, l'épée à deux mains va traverser le temps et se retrouver sur certains champs de bataille du <sup>xviii</sup> siècle. Un espadon de siège est souvent utilisé dans la défense des places (les Français en trouvent à Saragosse en 1809 !). La claymore écossaise, avec sa lame d'un mètre, est une cousine qui apparaît à la fin du <sup>xiii</sup> siècle et finit sa carrière à Culoden, en 1746, dans sa version avec une large garde à panier doublée de tissu. De même, les lattes de cavalerie lourde descendent directement de la longue épée médiévale ; comme leur ancêtre, elles frappent aussi bien de taille que d'estoc et sont utilisées par les cuirassiers et les carabiniers durant tout le <sup>xviii</sup> siècle, le <sup>xix</sup> et le début du <sup>xx</sup>. Aujourd'hui, de nombreuses sociétés européennes d'escrime médiévale transmettent l'héritage des grands maîtres d'armes de cette épée légendaire.



Le colonel Brémond (au centre), chef de la mission française au Hedjaz, et le capitain Pisani sortent de la résidence du kaïmakan, représentant de l'autorité ottomane. En bas à droite : un soldat arabe à Al Wajh, sur la côte de la mer Rouge

# Le colonel Brémond, l'anti-Lawrence d'Arabie

Par Rémy Porte

Statufié par la légende, Thomas Edward Lawrence, plus connu sur le nom de Lawrence d'Arabie, a attiré sur lui toutes les lumières occidentales pour son action dans la révolte arabe contre l'Empire ottoman dans la région du Hedjaz entre 1916 et 1917. Pourtant, un officier français, le colonel Brémond, a joué également un rôle décisif dans cette histoire, tant d'un point de vue politique que militaire. Son seul tort : ne pas manier aussi bien la plume que Lawrence...

Dirigée par le Marocain Ben Gabrit, personnalité respectée et recommandée par Lyautey et constituée de dignitaires musulmans d'Afrique du Nord française, la **députation politique** a pour but de nouer des liens étroits avec le chérif Hussein, gardien des lieux saints de l'islam, et de faciliter le déroulement du pèlerinage.

L'histoire ne s'écrit, hélas, pas toujours à partir des archives. Dans la mémoire collective, T. E. Lawrence, « roi secret d'Arabie », reste étroitement associé à la révolte hachémite de 1916 contre les Turcs. Mais, plus encore, l'officier de complément britannique en est souvent considéré comme l'âme et le héros. Une abondante littérature romancée — dont le *Lawrence d'Arabie*, le rêve fracassé de Jacques Benoist-Méchin

paru en 1961 constitue un parfait exemple — a amplifié l'image donnée au grand public par le film « épique », « flamboyant », « envoûtant » de David Lean en 1962 : Peter O'Toole incarne un Lawrence hollywoodien tourmenté, héros trahi de l'indépendance arabe. La réalité, pourtant, est tout autre.

## Une révolte opportune

Dès la fin de l'année 1914, avec l'entrée en guerre de l'Empire ottoman aux côtés des empires centraux, Londres s'inquiète des conséquences

possibles sur l'importante minorité musulmane des Indes des appels à la guerre sainte de Mehmed V, le sultan d'Istanbul. Et les autorités britanniques d'Égypte sont obnubilées par la défense du canal de Suez, « artère jugulaire de l'Empire ». Elles s'efforcent donc de trouver sur la côte occidentale de la péninsule arabique, traditionnellement indocile, des alliés susceptibles d'immobiliser ou de prendre à revers les troupes ottomanes. Discrètement, des conversations sont nouées avec les souverains du Yémen et de l'Asir, région côtière d'Arabie au sud de

La Mecque. La grande révolte arabe est déclenchée en juin 1916, alors que Londres négocie depuis près d'un an avec le chérif Hussein de La Mecque, gardien des lieux saints et autorité morale respectée dans tout l'Islam. Français et Britanniques l'apprennent par une dépêche de l'agence Reuters datée du 21 juin au Caire. La Grande-Bretagne a décidé de saisir immédiatement cette « soudaine » opportunité, mais souhaite aussi ne pas sembler instrumentaliser à son seul profit l'insurrection naissante, afin que le chérif conserve toute sa légitimité morale. Les Français sont donc sollicités et, après quelques jours de tergiversations, Paris, qui s'inquiète également des sentiments d'une partie de sa population musulmane d'Afrique du Nord, accepte de manifester son soutien en envoyant en Arabie une « délégation politique et militaire ».

**« C'était un homme qui avait vécu au milieu des indigènes, sous la tente, dans le bled. »**

Les contingents armés hachémites ont été placés aux ordres des quatre fils du chérif Hussein : Ali, Abdullah, Fayçal et Zeid. Surpris et déstabilisés pendant quelques jours, les Turcs se reprennent et repoussent bientôt vers La Mecque les quatre colonnes bédouines, contraintes à la défensive. La presse multiplie les articles dithyrambiques : les tribus auraient, lit-on, « détruit sur une très grande longueur le chemin de fer du Hedjaz, achevé, on le sait, jusqu'à Médine et qui pouvait servir à amener les forces turques pour réprimer l'insurrection ».

En fait, il n'en est rien. Le cordon ombilical que représente la voie ferrée pour les garnisons ottomanes d'Arabie occidentale est bien considéré comme un objectif essentiel. Mais il est en réalité bien loin d'être coupé : il faudra attendre la participation des soldats français

du 19<sup>e</sup> corps d'Algérie-Tunisie pour que des coupures significatives soient réalisées.

## Coopération et concurrence entre Français et Anglais

Pour diriger la mission militaire française du Hedjaz (MMFH), l'armée désigne le lieutenant-colonel Brémont (nommé colonel en décembre 1916). Un homme de terrain doté d'une expérience acquise en particulier sous Lyautey dans

les confins algériens et au Maroc, comme le résumera plus tard le général Azan : « Il n'était pas l'islamisant de bureau, qui a étudié le Coran dans la traduction de Kasimirski, et imagine dans un fauteuil de cuir rembourré les

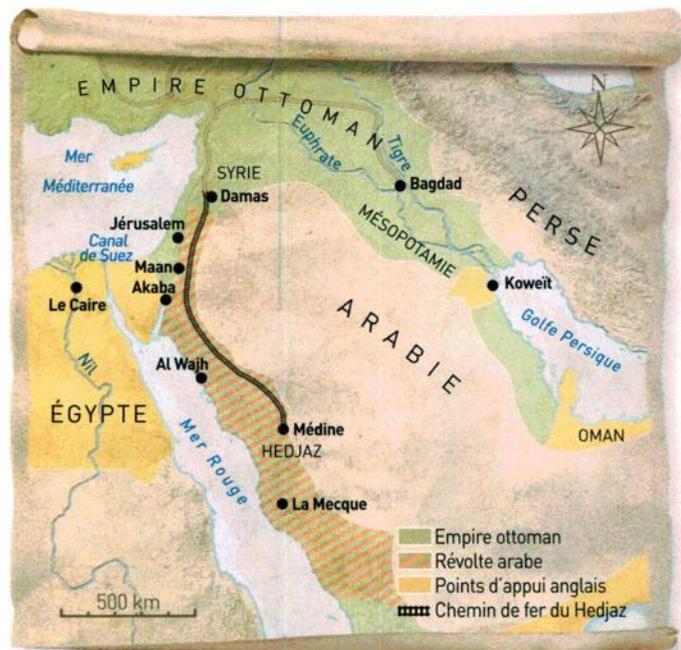
mesures à prendre pour le bonheur des indigènes. C'était l'homme qui avait vécu au milieu d'eux, sous la tente, dans le bled. »

Il a dans une première phase, durant l'automne 1916, la responsabilité de la coordination entre la

« **députation politique** », qui prépare l'arrivée à La Mecque des pèlerins venus de l'Afrique du Nord française aux frais de la métropole, et la composante militaire, avec pour adjoint le **lieutenant-colonel Cadi**.

Les missions de la MMFH sont de trois ordres. Il s'agit tout d'abord d'assurer un conseil militaire et politique auprès du chérif et de ses fils, dont il faut gagner la confiance dans un contexte ambigu de « coopération-concurrence » avec les Britanniques. Ce qui explique que Brémont insiste auprès de ses officiers pour qu'ils mettent en place dans leurs zones un service autonome de renseignements : « Rien ne doit se passer sans que vous ne le sachiez. Il faut avoir 50 ou 60 agents toujours en route. »

Ensuite, il faut assurer l'instruction individuelle



et collective des soldats de la nouvelle armée régulière hachémite, à créer *ex nihilo* à partir d'un noyau de déserteurs syriens de l'armée ottomane. Les usages, les expériences, les références sont si différentes qu'il s'agit d'un investissement de longue haleine et, en décembre 1916, le jugement porté sur ces troupes dans un compte-rendu de la MMFH est sans appel : « L'armée arabe a montré à nouveau qu'elle était zéro. »

Enfin, il s'agit de participer directement aux opérations offensives contre les objectifs turcs, par l'affectation d'un détachement français (composé de quelques cavaliers et surtout d'artilleurs et de sapeurs) à chaque colonne hachémite lancée dans le désert. Le capitaine Raho devient ainsi « connu de tous les Bédouins de la colonne Abdullah pour son entrain et ses qualités militaires », dit un rapport militaire de l'époque.

La députation religieuse et politique quitte rapidement l'Arabie, dès le pèlerinage de La Mecque terminé. Ses effets positifs « pour le moral » sont très largement développés par la propagande dans la presse française. Une hôtellerie française et un dispensaire ont été créés, des relations

L'expansion de la révolte arabe vers le nord entre 1916 et 1918 permet progressivement au commandement britannique de Sinai/Palestine de menacer sur leurs arrières les Germano-Turcs.

Parfois dit « chérif Cadi » (1867-1939), le **lieutenant-colonel Cadi** a été le premier musulman algérien sous statut indigène à intégrer la prestigieuse École polytechnique. Artilleur, il passe l'essentiel de sa carrière entre la Tunisie et l'Algérie. Adjoint de fait du colonel Brémont, il tente toute sa vie de rapprocher la République française et l'islam.

## Une vive réaction écrite

La parution chez Payot en 1929 de la traduction française de l'ouvrage de Lawrence, *La Révolte dans le désert*, suscite aussitôt l'indignation de Brémont. Celui-ci, déjà auteur de nombreux livres sur le monde arabo-musulman, prend sa plume et rédige en quelques mois une « réponse », publiée chez le même éditeur au début de l'année 1931, *Le Hedjaz dans la guerre mondiale*. La comparaison des deux textes est édifiante. L'ouvrage de Brémont n'a certes pas la qualité littéraire de celui de Lawrence, on n'y trouve aucune description de la lumière cristalline du soleil levant au-dessus des dunes ou des rêveries autour du feu de camp. Mais, dans un style parfois proche du rapport administratif, une succession de faits, détaillés, précis, référencés, permet de reconstituer la chronologie des événements de la révolte arabe.

directes nouées avec le grand chérif, ses fils et ses ministres. Le bilan, malgré tout, reste en demi-teinte. Il est surtout exploité en Afrique du Nord pour prouver aux populations musulmanes le respect et l'attention que la métropole porte à la question de l'islam. Brémont reste donc à la tête de la seule MMFH, dont les effectifs sont relativement modestes. À son apogée, elle compte à peine un millier d'hommes, pour l'essentiel employés dans les bases arrière des ports de la mer Rouge ou d'Égypte dans des missions de formation.

## Concurrence dans le désert

La faiblesse des moyens alloués à Brémont contraste avec le luxe dont bénéficient les officiers britanniques du Bureau arabe du Caire. Ces derniers jouissent d'un solide appui politique de leurs autorités de tutelle et disposent de fonds secrets extrêmement élevés pour « s'attacher » la fidélité des Bédouins. Brémont doit « bricoler » en permanence, multiplier

les télégrammes à Paris pour demander une batterie de canons de montagne ou un poste radio... Sans succès ! Soucieux de ne pas apparaître au premier plan pour ne pas compromettre la notoriété du chérif Hussein, les Britanniques privilégient les manœuvres indirectes... qu'ils ont les moyens de financer et dont les Français vont faire les frais. Ceux-ci, détachés par le ministère de la Guerre auprès des Affaires étrangères, sont de fait « oubliés » par l'Hexagone. Ni l'une ni l'autre des administrations centrales de ces deux ministères ne se préoccupe de donner à Brémont les moyens de conduire la mission qui lui a été confiée.

En pratique — et les archives du Service historique de la Défense à Vincennes sont à cet égard éclairantes —, lorsqu'un raid contre la voie ferrée du Hedjaz est conduit, les Britanniques assurent globalement avec quelques avions et automitrailleuses la sécurité éloignée, les

Cette photo a été prise par le colonel Lawrence en 1917. Elle montre une troupe de guerriers arabes menée par l'émir Fayçal ibn Hussein (en blanc au centre, et de profil) en route pour attaquer les Turcs à Al Wajh.

**Lors des raids, ce sont les sapeurs et les artilleurs français qui font sauter les rails.**

Bédouins patrouillent et stationnent à proximité, sur les crêtes, tandis que ce sont les sapeurs et les artilleurs français qui font effectivement sauter les rails, les réserves d'eau et de bois, ainsi que les ouvrages d'art. Les ordres de Brémond sont clairs et complets, ils s'inspirent d'ailleurs directement de son expérience de lutte contre les tribus révoltées au Maroc. Pendant ce temps, Lawrence, « officier politique », se préoccupe essentiellement d'assurer l'influence des réseaux anglophiles, en particulier par la généreuse distribution d'or et de sacs de nourriture.

Tous les témoignages, y compris écrits, des émirs confirment la place éminente prise, dans leurs propres dispositifs militaires, par les détachements français et leurs officiers; tandis que dans le même temps, Lawrence ne « commande » effectivement des troupes qu'en trois circonstances principales: la prise d'Akaba (mais les Britanniques et

les Français ont déjà pris la ville, auparavant, à plusieurs reprises, et celle-ci n'est plus défendue que face à la mer par un maigre bataillon très mal ravitaillé); les combats autour de Maan (à l'occasion desquels il ne doit de sauver son équipée qu'à l'esprit d'initiative des artilleurs du capitaine Pisani); lors de la marche finale vers le Jourdain pour tenter la jonction avec l'armée Allenby venant de Palestine (où, une nouvelle fois, les artilleurs français permettent de faire la décision). En clair, les phases durant lesquelles Lawrence exerce un commandement direct ne sont pas les brillants succès décrits par la légende.

### Brémond est retiré du jeu

Le rôle perceptible des Français finit par inquiéter le gouvernement de Londres. Lui qui avait initialement pressé la France de participer aux opérations en Arabie, s'émeut dès le début de l'année 1917 des résultats obtenus par la mission française et demande le rappel de Brémond, devenu visiblement « gênant ». Georges Picot, nommé commissaire de la République en Palestine, s'aligne sur les positions britanniques et souligne en mai auprès du Quai d'Orsay « l'extrême susceptibilité témoignée par les Anglais chaque fois que, dans mes entretiens, il était fait quelque allusion au Hedjaz ou à la mission du colonel Brémond. Il semblait

qu'il y eût là un point sensible, et que ces interlocuteurs, ceux-là même qui se montraient d'ordinaire les plus sincèrement animés de l'esprit de l'Entente, devinssent tout à coup méfiants et pleins de sous-entendus lorsqu'il était question de notre politique arabe. » Devant le refus du gouvernement de retirer la mission, Picot insiste le mois suivant: « Nous ne devons pas nous dissimuler que dans cette question du Hedjaz, nous nous heurtons à un intérêt vital de l'Empire britannique, qui considère qu'il ne peut rien sacrifier en Arabie. » Brémond est finalement relevé et rentre en métropole. Même si la mission est maintenue, son effectif est réduit, les maigres fonds accordés fortement entamés: l'influence française diminue d'autant plus vite que désormais Fayçal revendique pour lui-même et sa famille la souveraineté sur la Syrie... que les Anglais ont reconnue à la France l'année précédente! Brémond racontera plus tard, dans un livre aujourd'hui oublié, le rôle d'une poignée de Français sur ce théâtre éloigné. Les textes de Lawrence sur la révolte arabe et la guérilla dans le désert ne viendront qu'à partir de janvier 1921, date de son premier article dans *Army Quarterly*, lorsqu'il aura, à tête reposée, théorisé son expérience. Ni Brémond ni aucun de ses officiers ne sauront mettre en valeur avec un tel talent littéraire leur expérience et rappeler leur rôle dans cette aventure. Une légende est en train de naître: elle n'a que peu à voir avec l'histoire. ■

## ■ A l'école des déserts d'Afrique du Nord

Sorti de Saint-Cyr dans l'infanterie en 1890, Édouard Brémond (1868-1948) rejoint l'Algérie puis participe à la meurtrière campagne de Madagascar en 1895. Il sert au commandement de postes isolés dans les confins algéro-marocains, puis est engagé dans la pacification du Maroc occidental à partir de 1907. Il est mis à la disposition du sultan pour organiser les premiers tabors de police chérifiens. Excellent linguiste, fin connaisseur de l'islam, remarqué par Lyautey, il est avant la Grande Guerre l'un des responsables des services de renseignements de la résidence de France au Maroc. Il prendra sa retraite en 1928.

### Pour en savoir +

- Avec T.-E. Lawrence en Arabie. La mission militaire française au Hedjaz, 1916-1920, C. Leclerc, L'Harmattan, 1998.
- Le Hedjaz dans la guerre mondiale, Édouard Brémond, Payot, 1931.
- T. E. Lawrence, la France et les Français, M. Larès, Publications de la Sorbonne, 1980.
- Lawrence of Arabia. A Biographical Inquiry, R. Aldington, Collins, 1955.



# Projet Habbakuk : l'épopée du

Par Laurent Pericone

En 1942, la Grande-Bretagne est à la peine dans l'océan Atlantique, où ses convois sont harcelés et décimés par les U-Boote. Voilà qui explique la genèse d'un projet fou, soutenu par Churchill lui-même : la création d'un porte-avions de glace ! Récit d'un projet complètement givré, qui fut pourtant pris très au sérieux par les autorités britanniques.

**C'**est l'un des projets les plus fous de la Seconde Guerre mondiale : concevoir un énorme porte-avions à côté duquel le paquebot *Queen Mary* semble un fétu de paille... Ce monstre des mers mesurerait 600 mètres de long et 100 de large. La particularité de

ce navire ? Le revêtement extérieur serait constitué uniquement de blocs de glace. Son but : offrir une base de ravitaillement aux avions anglais au milieu de l'Atlantique. Le navire posséderait aussi un énorme avantage : il serait insubmersible puisque déjà composé d'eau... Avec des blocs de glace de 12 mètres d'épaisseur, sa coque serait insensible aux torpilles allemandes puisque chaque

impact pourrait être rapidement colmaté en régénérant de la glace ! L'intérieur du bateau pourrait abriter une armada de 200 chasseurs et bombardiers et l'usine de réfrigération nécessaire à la régénération de la glace en contact avec une eau plus chaude. Une navigation très lente et une très faible manœuvrabilité seraient les contreparties de cette base aérienne flottante, capable

**Un bateau de glace pour servir de base aérienne mobile ? Churchill est emballé par l'idée !**

# Porte-avions de glace

d'embarquer et de faire décoller tout type d'avion, même de gros bimoteurs.

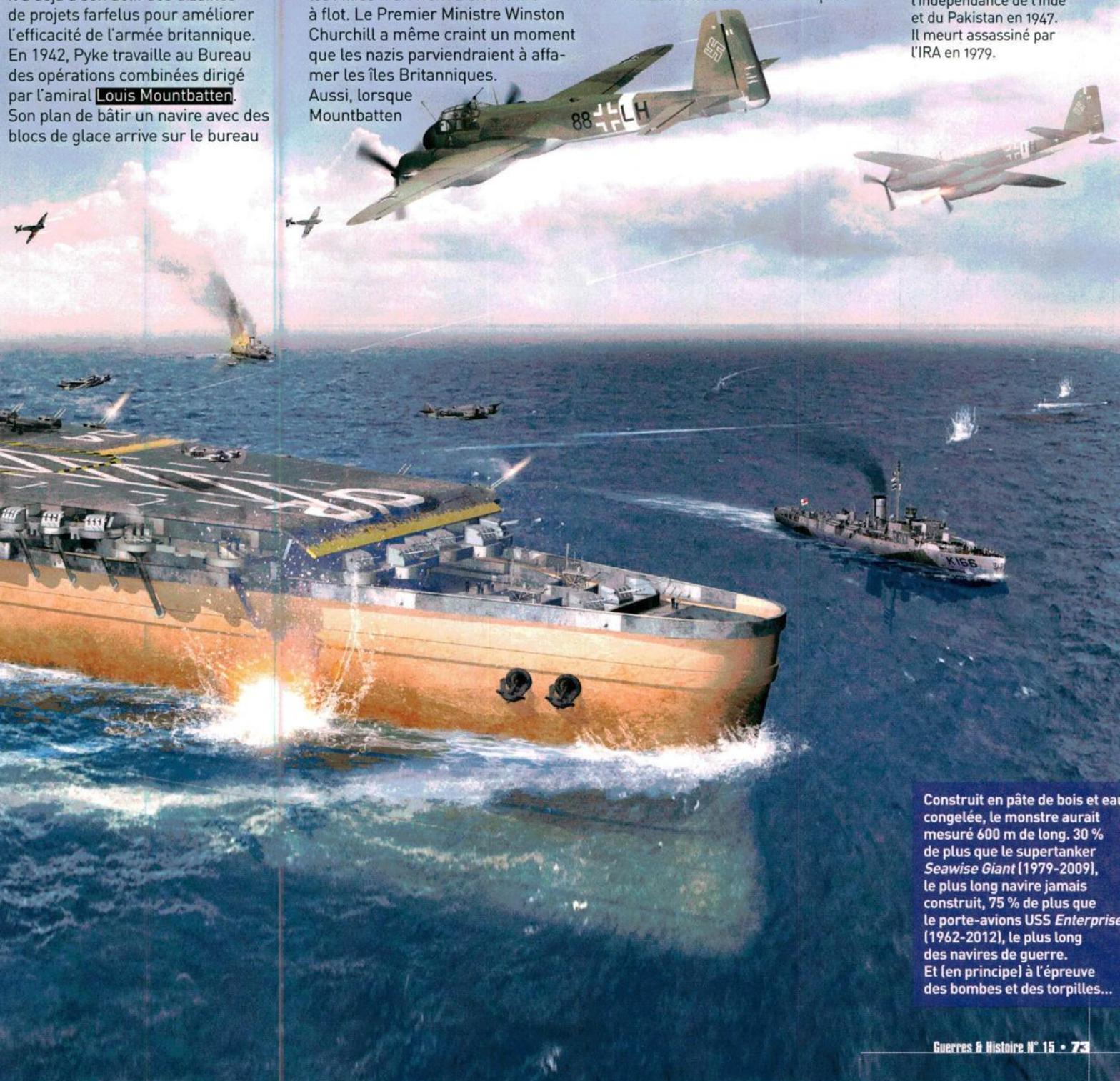
## Un professeur Tournesol

L'auteur de ce projet fou se nomme Geoffrey Pyke, un inventeur excentrique et loufoque qui bouillonne d'idées plus ou moins réalisables. Il a déjà à son actif des dizaines de projets farfelus pour améliorer l'efficacité de l'armée britannique. En 1942, Pyke travaille au Bureau des opérations combinées dirigé par l'amiral **Lord Louis Mountbatten**. Son plan de bâtir un navire avec des blocs de glace arrive sur le bureau

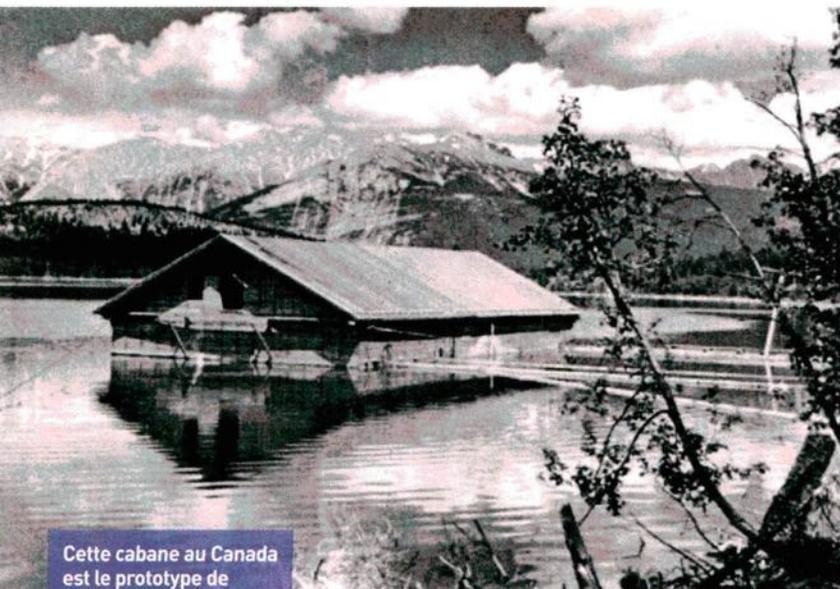
de John Bernal, le conseiller scientifique de Mountbatten, à un moment particulièrement délicat pour la Grande-Bretagne. Dans cette troisième année de guerre, le royaume dépend entièrement de l'approvisionnement américain pour poursuivre l'effort militaire contre l'Allemagne nazie. Or les sous-marins allemands coulent plus de cargos que les Alliés n'arrivent à en mettre à flot. Le Premier Ministre Winston Churchill a même craint un moment que les nazis parviendraient à affamer les îles Britanniques. Aussi, lorsque Mountbatten

lui présente ce projet, le chef du gouvernement, loin de tomber de sa chaise, s'enthousiasme. Il est tellement emballé par l'idée qu'il imagine même de laisser faire la nature. Pourquoi ne pas utiliser directement un bloc d'iceberg issu de l'Arctique et le convoyer plus au sud dans l'Atlantique pour servir de base aérienne mobile, s'interroge-t-il ? Les chasseurs britanniques

**Lord Louis Mountbatten** (1900-1979) est un arrière-petit-fils de la reine Victoria. Durant la Seconde Guerre mondiale, il est chef des Opérations combinées, en charge de mettre au point des stratégies militaires visant à la libération de l'Europe continentale. Promu vice-roi des Indes, il a supervisé l'indépendance de l'Inde et du Pakistan en 1947. Il meurt assassiné par l'IRA en 1979.



Construit en pâte de bois et eau congelée, le monstre aurait mesuré 600 m de long. 30 % de plus que le supertanker *Seawise Giant* (1979-2009), le plus long navire jamais construit, 75 % de plus que le porte-avions *USS Enterprise* (1962-2012), le plus long des navires de guerre. Et (en principe) à l'épreuve des bombes et des torpilles...



Cette cabane au Canada est le prototype de l'arche de glace, testé en 1942 sous la protection d'un hangar à bateau sur le lac Patricia, en Alberta. À la surprise générale, il flotte !

**Max Perutz** (1914-2002) est un spécialiste de biologie moléculaire et de cristallographie. Il a contribué à la découverte de l'ADN et a reçu le prix Nobel de chimie en 1962.

pourraient ainsi se poser sur ce *bergship* (« bateau montagne ») pour se ravitailler et escorter les convois plus efficacement dans tout l'Atlantique nord. Ses conseillers refroidissent les ardeurs du Premier Ministre : il faudrait déplacer un iceberg énorme pour qu'il dispose d'une partie émergée suffisamment vaste pour permettre à des avions d'atterrir. Quoi qu'il en soit, Churchill veut poursuivre les recherches. En décembre 1942, il classe ce projet dans la catégorie « *most secret* ». C'est à cette époque que le programme reçoit le nom d'Habbakuk, en référence à un obscur prophète de l'Ancien Testament. Au tout début de 1943, l'Amirauté anglaise contacte le gouvernement canadien pour solliciter son assistance technique dans la fabrication d'un bateau de glace à taille réduite afin de tester la faisabilité du projet. En février 1943, la construction d'un prototype de 20 m de long débute au Canada, sur le lac Patricia, près de Jasper dans l'État d'Alberta. Pour conserver le secret de l'opération, un hangar à bateau est utilisé pour dissimuler les travaux de construction

## ■ Messieurs les Anglais, coulez les premiers !

Frustrée que le projet Habbakuk ne soit pas allé à son terme, une équipe de l'émission scientifique « *Bang Goes The Theory* » de la BBC a tenté en 2010 de construire un bateau en pykrete. Après trois semaines d'efforts pour parvenir à congeler 5 000 litres d'eau mélangée à de la pâte à papier, c'est une embarcation aux formes disgracieuses qui a commencé à évoluer dans le port de Portsmouth, propulsée par un moteur hors-bord. Le frêle esquif de 6 m de long n'a apparemment pas supporté le brusque changement de température. Au terme d'une navigation d'une heure, avec les quatre animateurs de l'émission télévisée à son bord, il s'est incliné dangereusement pour finir par couler...

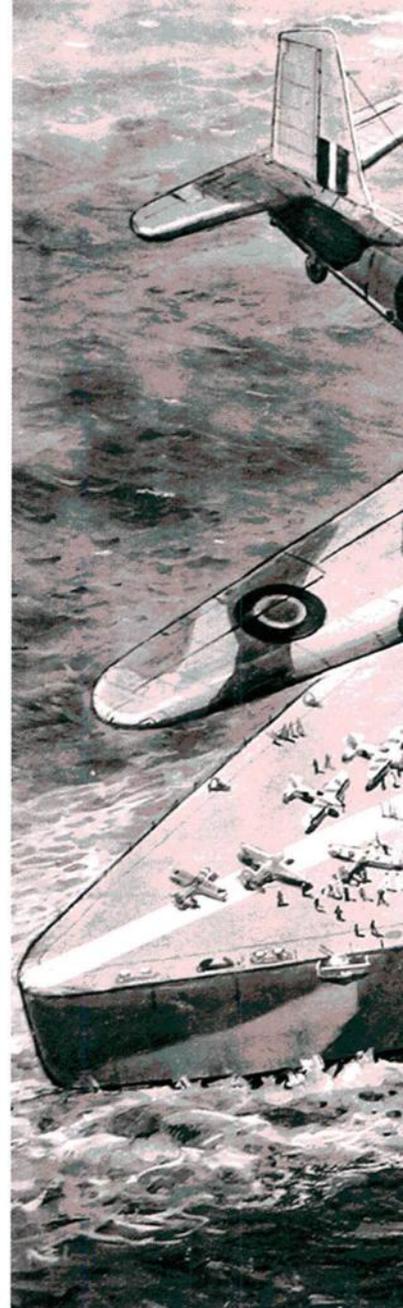
de ce navire de glace. Les ouvriers — essentiellement des objecteurs de conscience — doutent de la réussite du projet qu'ils surnomment « l'arche de Noé ». Car l'engin est assez rudimentaire : c'est un parallélépipède constitué d'une charpente en bois, sur laquelle sont soudés des blocs de glace issus du lac gelé. Cette coque de glace est constamment régénérée par un système de réfrigération et protégée de la différence de température avec l'eau par des plaques d'isolants. Surprise : l'arche parvient à flotter et à rester stable.

Cependant, les essais s'arrêtent là et aucune tentative de navigation n'est effectuée. Le prototype reste à flot jusqu'à l'été suivant où il coule au fond du lac — l'étrange embarcation sera redécouverte en 1985 : l'archéologue américaine Susan Langley plonge alors dans le lac et parvient à localiser l'épave de ce navire à 20 m de profondeur.

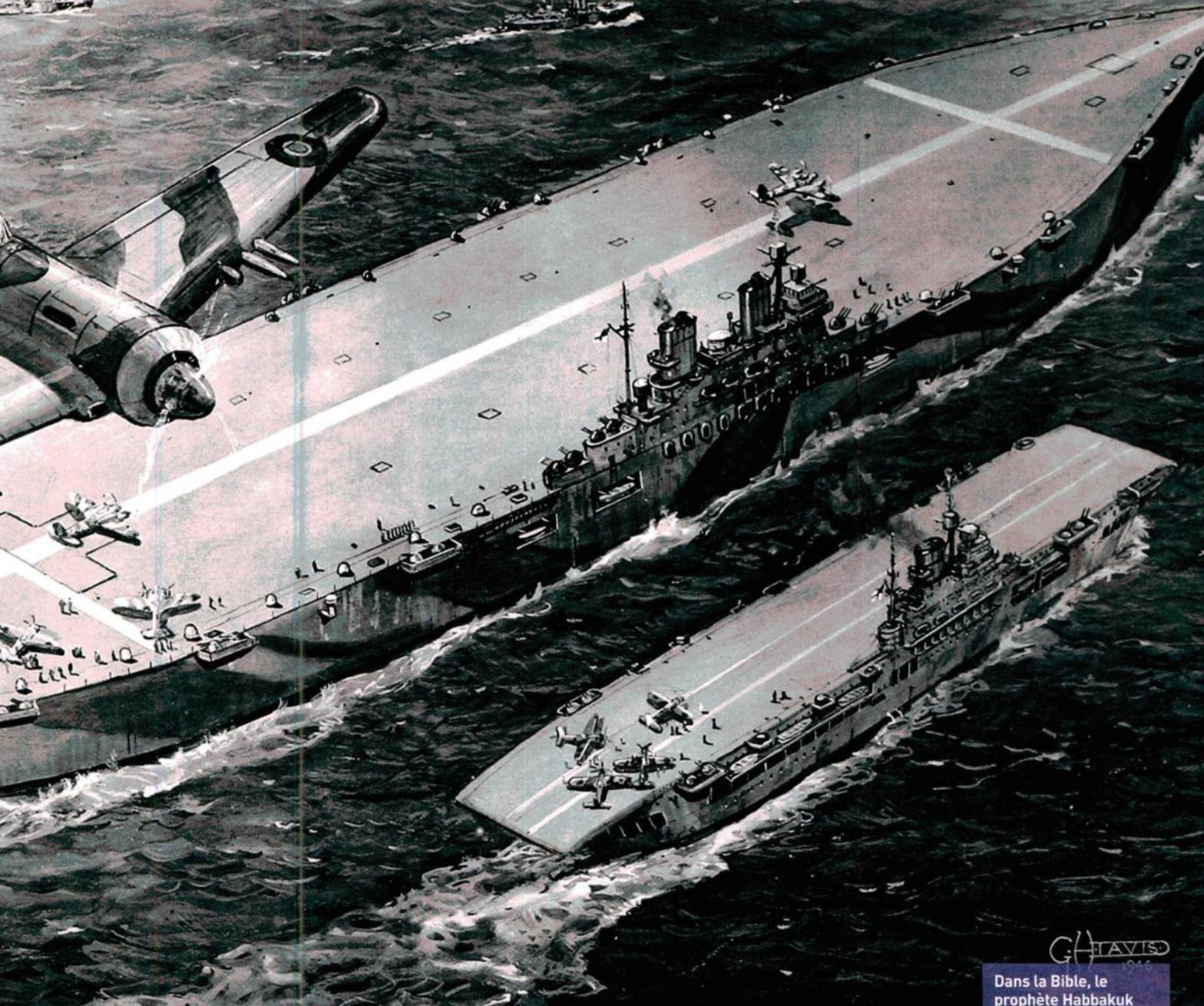
## Le pykrete, une idée béton

Ébloui par cette « réussite », Londres donne le feu vert à la construction d'un porte-avions de glace. Alors que les ingénieurs navals se cassent les dents sur la faisabilité d'un vaisseau passant de 20 à 600 m, les conseillers de Mountbatten s'émerveillent devant les travaux de l'Institut polytechnique de Brooklyn à New York qui annonce avoir découvert la « glace béton »...

Quelques semaines plus tard, au printemps 1943, Mountbatten se rend au manoir de Chequers, la résidence de campagne de Churchill. Le major-dome s'excuse indiquant que le grand homme prend son bain. « *Parfait, répond Mountbatten en s'élançant dans l'escalier, c'est l'endroit idéal pour le rencontrer !* » Devant Churchill dans son étuve, il ouvre sa sacoche, en sort un bloc de glace d'un nouveau genre et le plonge dans l'eau chaude entre les jambes du Premier Ministre. Les deux hommes ne parlent pas durant plusieurs minutes et observent le fond de la baignoire : le morceau de glace ne fond pas, malgré la température élevée de l'eau... Même si la véracité de cette anecdote est douteuse, elle est révélatrice de l'intérêt de Churchill pour cette solution un brin « givrée ».



Très vite, Geoffrey Pyke s'associe au chimiste et glaciologue **Max Perutz**. Ce dernier reprend les travaux menés à Brooklyn par le chimiste autrichien Herman Mark. Celui-ci a fait une découverte étonnante. La glace pure n'est pas assez résistante pour servir de base à la coque d'un navire. En revanche, si on mélange de l'eau avec de la pâte à bois avant de la congeler, la glace obtenue devient un matériau composite très résistant et facile à travailler. Cette matière peut être façonnée avec un marteau et sciée comme du bois. De plus, elle fond très lentement malgré sa composition comprenant 90 % d'eau. Ce mélange de glace et de pâte à bois est baptisé *pykrete*, contraction de Pyke et de *concrete*, « béton » en anglais. Pour mieux connaître la résistance de ce matériau, Pyke et Perutz vont devoir fabriquer de grandes quantités de *pykrete*. Mountbatten met à leur



GAZAVIS  
1946

Dans la Bible, le prophète Habbakuk doute de la sagesse divine. Indice sur le manque de crédibilité du projet ? Personne n'a, par exemple, réfléchi à la propulsion du monstre, ici dépeint à côté du HMS Indefatigable, porte-avions « classique » de la Royal Navy.

disposition un étrange laboratoire : une chambre froide réquisitionnée dans les sous-sols du marché aux viandes de Smithfield à Londres. Derrière la protection des carcasses de bœuf congelées, les deux compères bâtissent une paroi de pykrete et la chambre froide se transforme en stand de tir. « C'était impressionnant : la glace renforcée était aussi dure que du béton. En tirant dessus, la balle a fait un petit cratère et est restée coincée dedans, mais le bloc était intact », observe Max Perutz. Visiteur assidu de la boucherie, Mountbatten est convaincu de détenir un matériau révolutionnaire.

Avec un art consommé de la mise en scène, l'amiral en fait la démonstration lors d'une conférence des chefs d'état-major alliés à Québec en août 1943. Devant une assistance médusée, Mountbatten présente deux blocs de glace, d'apparence similaire. L'Anglais sort son arme de service,

et tire sur le premier bloc qui explose en mille fragments sous l'impact de la balle. Il tire ensuite sur le second bloc — du pykrete —, et la balle semble se heurter à du béton : elle ricoche et frôle la jambe de l'amiral américain King assis non loin de là... Les Alliés sont convaincus des propriétés de résistance du pykrete, un matériau peu coûteux et très rapide à fabriquer.

### Le projet finit par sombrer

Mais le temps joue contre le projet Habbakuk. Au second semestre de 1943, Britanniques et Américains reprennent le contrôle de l'Atlantique. La menace des U-Boote allemands s'estompe. En outre, la portée des avions alliés s'est accrue et les techniques radars de détection des sous-marins se sont améliorées... De plus, le projet se heurte vite à des problèmes de faisabilité technique,

car à des températures supérieures à -15 °C, le pykrete se déforme et rend impossible son emploi pour une coque de bateau (voir encadré). Pour concevoir un porte-avions de glace, il aurait fallu employer une carcasse en acier, ce qui allait à l'encontre du projet initial de bâtir un navire à un coût modeste. En décembre 1943, le projet Habbakuk est définitivement abandonné. Le pykrete continue pourtant de fasciner les chercheurs. « Ce mélange a des propriétés étonnantes, mais il n'a pas encore trouvé de débouchés », constate Susan Langley. Plusieurs projets n'ont pas abouti, comme la construction d'un quai dans le port d'Oslo ou la protection de plateformes pétrolières. ■

### Pour en savoir +

- *Pyke, the Unknown Genius*, David Lampe, Evans Brothers, 1959.
- *La Science comme aventure humaine*, Max Perutz, Odile Jacob, 2000.

# Andrinople, le glas des légions

Par Éric Tréguier

Ni l'empereur Valens ni le Goth Fritigern son adversaire ne voulaient de ce combat. Mais une série de malentendus aboutit en 378 à la déroute des Romains en Thrace. Moment clé dans l'affaiblissement de l'Empire, Andrinople marque également un tournant tactique essentiel : l'avènement de la cavalerie lourde, future reine des batailles médiévales.

Le moment clé de la bataille : serrés comme des harengs, décimés par les archers, les troupes impériales de Valens sont prises de flanc par les lourds cavaliers du Goth Fritigern

**C'**est un grondement rauque qui naît comme un murmure et va crescendo pour devenir le hurlement plaintif de la bête blessée. Le silence revient. Puis le cri résonne à nouveau, telle une vague de terreur qui s'abat sur le moral ennemi. Cri de guerre hérité des

anciennes campagnes germaniques, ce *barritus*, poussé par 10 000 légionnaires romains, a de quoi glacer le sang. Ces vétérans, rassemblés sous le regard de l'empereur d'Orient Valens, sont impressionnants : armures de fer et de cuir, longs boucliers multicolores, lances et dracos (étendards) flottant au vent. Mais les 15 000 Goths et alliés

ce 9 août 378 dans la plaine thrace d'Andrinople (Adrianopolis, actuelle Edirne, en Turquie ; voir carte p. 78) en ont vu d'autres. Regroupés par clans autour de leur chef **Fritigern**, les « barbares » vont, lance en main, se planter devant les rangs adverses, pour énoncer leurs exploits et inciter un ennemi à relever le défi du combat singulier. Mais personne dans les lignes



romaines ne bouge et ils s'en retournent, dépités. Cris de guerre contre défis... Le curieux face-à-face dure déjà depuis le matin, et l'impitoyable été balkanique fait son effet. Sans eau ni nourriture depuis des heures, épuisés par une marche forcée dans la matinée, trempés de sueur sous l'armure, les Romains s'impatientent alors que l'après-midi est bien entamé. Enfin, pourquoi rester l'arme au pied ? La réponse est fort simple : ni Valens ni Fritigern n'ont intérêt à se battre. Et pourtant, dans deux heures, le premier sera mort, son armée balayée...

## Un vilain malentendu

Le désastre romain d'Andrinople, un des plus retentissants jamais infligé aux légions depuis Cannes et Hannibal en 216 av. J.-C., avait pourtant tout d'évitable. Il est le résultat

d'une série de malentendus, aggravés par l'arrogance et la cupidité impériales. C'est qu'en vérité, Goths et Romains ont tout pour s'entendre. Les premiers cherchent des terres : ils ont été chassés d'Europe centrale sous la pression des Alains, eux-mêmes délogés par les Huns à partir de 370. Or, les Romains veulent peupler et cultiver les vastes plaines inhabitées au sud du Danube. Ces bras ne sont pas seulement appelés à manier la charrue, mais aussi l'épée : deux générations auparavant, l'empereur Constantin a fait des Goths des *fœderati*, mercenaires « fédérés » chargés de défendre la frontière. Certes, l'Empire se méfie, mais la tentation est plus forte. En 375, lorsque ces tribus gothes demandent asile en Thrace, au sud du Danube, l'empereur mobilise pour leur passage tout ce que le fleuve compte de bateaux. L'ennui est que les Romains sont

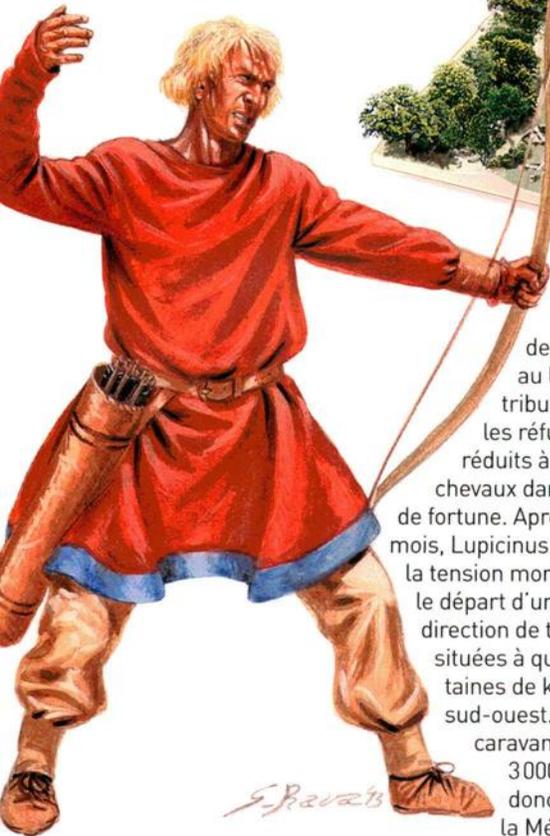
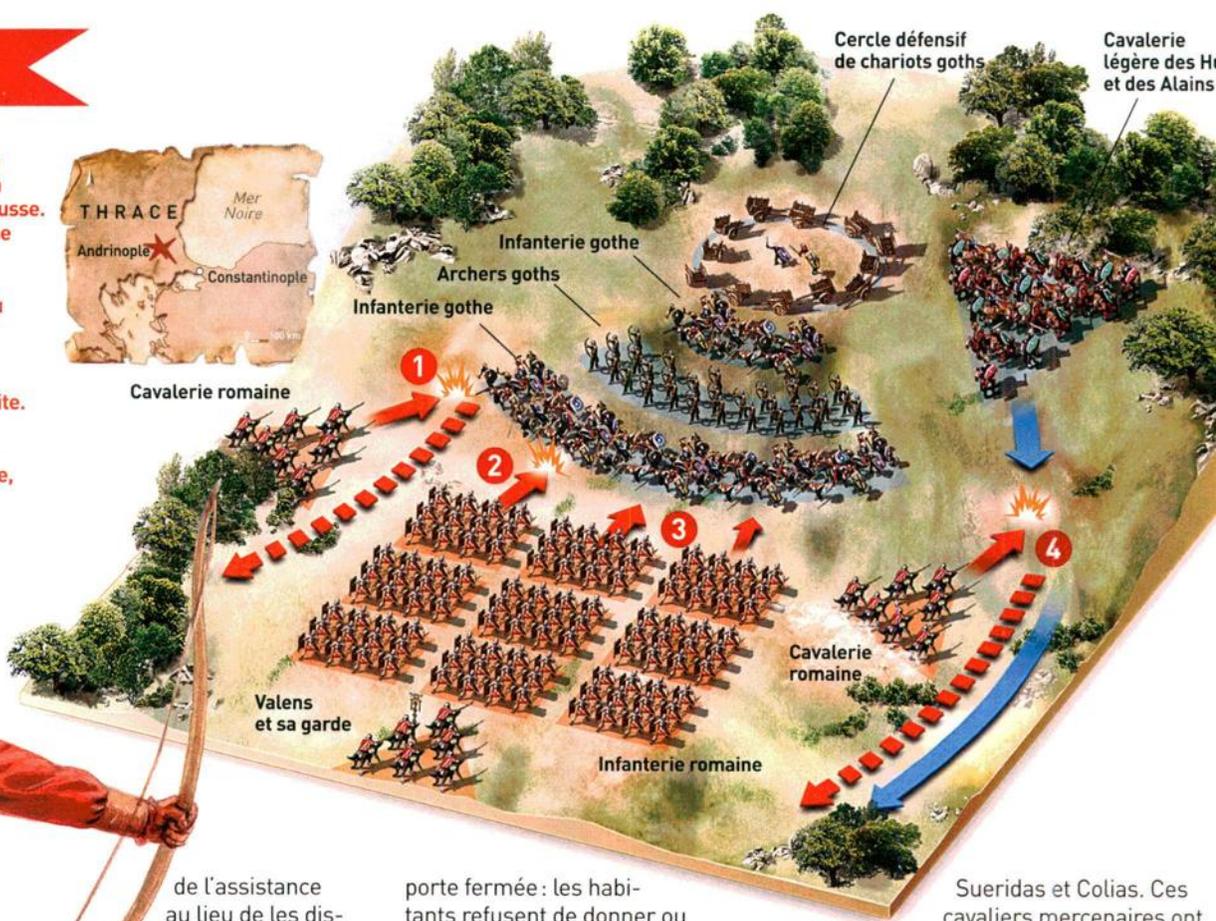
débordés par l'afflux de réfugiés : on en attendait quelques milliers, mais c'est tout un peuple — sans doute 30 000 à 40 000 personnes — qui réclame assistance. Pourtant, l'Empire s'efforce de les accueillir. « *Un soin diligent était déployé pour ne pas laisser à l'arrière un seul de ces hommes...* », écrit, amer, l'historien **Ammien Marcellin**, qui connaît la suite de l'histoire. À l'arrivée, des scribes enregistrent le nom et la composition de chaque famille. Les instructions de l'empereur sont précises : il faut vite transférer ces gens vers les terres à exploiter et les nourrir entre-temps. Tout serait donc allé pour le mieux sans l'intervention d'un fonctionnaire véreux, le *comes* (comte) Lupicinus, administrateur de Thrace. Le bonhomme n'est pas du tout pressé de transférer les Goths : il détourne et revend à son compte les vivres

**Fritigern** (traduction du gothique *Frithugairns*) est l'un des chefs des Tervinges, branche occidentale des Goths. Installés dans l'ancienne province romaine de Dacie, au nord du Danube, ils ont conclu un traité avec l'empereur Constantin. Ces *fœderati* seront appelés plus tard Wisigoths et essaimeront dans l'empire d'Occident, avant de se fixer en Espagne et dans le sud de la Gaule.

Natif d'Antioche (Syrie) et d'origine grecque, **Ammien Marcellin** est un historien, militaire de carrière. Il écrit en latin ses *Histoires* vers 390. Il fait preuve d'une rigueur alors rare à l'époque. Il est le seul à avoir raconté la « bataille des Saules ».



- 1 Sans ordres, la cavalerie légère romaine de l'aile gauche attaque la ligne d'infanterie gothe qui la repousse.
- 2 L'aile gauche de l'armée romaine vient en soutien de sa cavalerie en difficulté et attaque la droite de l'infanterie gothe, qui reflue peu à peu vers ses chariots.
- 3 Le mouvement de la gauche romaine lance l'attaque générale des légionnaires au centre et à droite.
- 4 La cavalerie romaine de l'aile droite rencontre la cavalerie des Huns et des Alains et bat en retraite, poursuivie par celle-ci.



de l'assistance au lieu de les distribuer. Bientôt, les réfugiés en sont réduits à manger leurs chevaux dans des camps de fortune. Après quelques mois, Lupicinus sent cependant la tension monter et organise le départ d'une colonne en direction de terres vierges situées à quelques centaines de kilomètres au sud-ouest. En 376, un caravane de 2 000 à 3 000 chariots quitte donc le nord de la Mésie (actuelle Bulgarie) en direction de la Thrace intérieure, surveillée par un mince cordon de soldats. Après quelques jours de marche, la colonne atteint Marcianopolis, dans le sud de la Mésie pour trouver

porte fermée : les habitants refusent de donner ou vendre des vivres, et interdisent toute entrée. Excédé, le chef des Goths, Fritigern, exige le respect des accords. Lupicinus lui propose d'en discuter autour d'un repas... et tente de l'assassiner ! L'attentat échoue. Mais les Goths sont, on le devine, furieux : c'est la guerre. Lupicinus, qui sent que la situation lui échappe, rameute alors toutes les troupes disponibles, 7 000 à 8 000 hommes, pour ce qu'il pense être une simple opération de police. Quel tort une poignée de barbares pouilleux pourrait bien causer à une troupe de légionnaires disciplinés ? Mais au lieu de négocier leur reddition, 8 000 à 10 000 Goths, enrégimés par la faim, se jettent sur les carrés romains. Leur tactique, décrite par Ammien Marcellin, est simple : ils poussent l'adversaire avec l'*umbo* de leur bouclier, cette excroissance en fer qui sert à protéger le poing, puis frappent avec la lance ou l'épée. C'est apparemment efficace car les Romains se font massacrer et Lupicinus s'enfuit — on n'entendra plus jamais parler de lui. Les Goths, maîtres du champ de bataille, s'empressent de dépouiller les légionnaires morts pour récupérer leurs armes. Au nord du Danube, ce premier round n'est pas passé inaperçu : attirées par la perspective d'un gros butin, des tribus restées sur place traversent le fleuve pour se joindre au pillage. Et Fritigern est encore renforcé par deux contingents de Goths de l'Empire, menés par les généraux

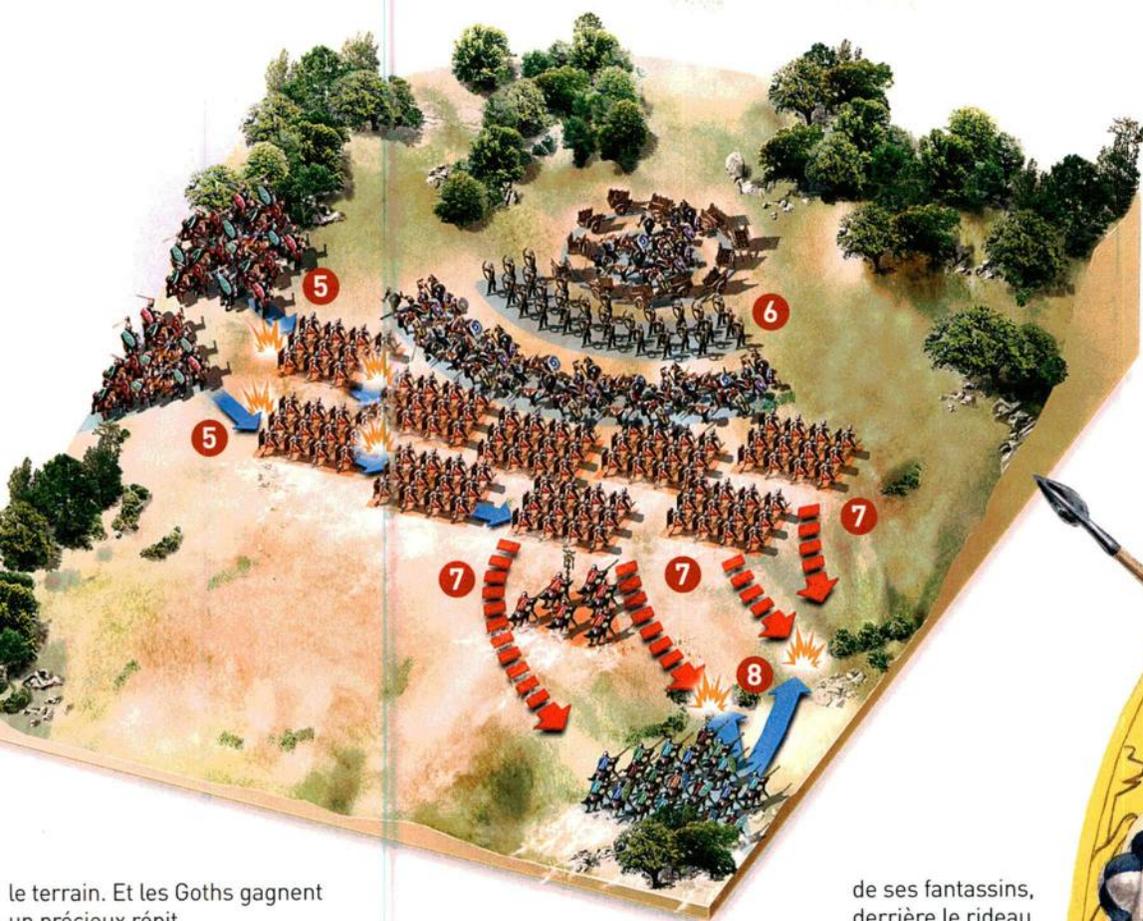
Sueridas et Colias. Ces cavaliers mercenaires ont déserté après que les villes où ils devaient cantonner leur ont bêtement fermé la porte au nez !

## Valens se hâte... trop vite !

Pendant ce temps, l'empereur Valens suit l'affaire depuis Antioche, où il prépare une invasion de l'Empire perse sassanide. Considéré comme mou, ce chrétien arien zélé, borgne et un peu grassouillet, montre pourtant un esprit vif. Il conclut une trêve avec les Perses, rappelle ses deux généraux Profluturus et Trajan avec leurs légions d'Arménie, et demande l'aide de son neveu, Gratien, l'empereur d'Occident. Celui-ci lui dépêche un de ses meilleurs généraux, Richomer (d'origine germanique ou sarmate), et quelques renforts tirés d'Illyrie. En 377, tout ce petit monde force vers la Thrace, région montagneuse « où la bonne solution était d'user l'ennemi peu à peu par des actions de guérilla », explique Ammien Marcellin. Mais les généraux de Valens font évidemment tout le contraire et se lancent tête baissée sur le premier corps de guerriers qui croise leur route. La rencontre a lieu, dans la Dobroudja, non loin de l'embouchure du Danube, dans un lieu appelé « les Saules ». L'armée romaine, avec 6 000 hommes, est légèrement supérieure en nombre à celle des Goths. Mais le premier choc est une rude surprise : culbutés, les légionnaires décrochent en laissant la moitié des leurs sur

## Un empire en manque de bras

L'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle regroupe entre 50 et 60 millions d'habitants. Cette superpuissance potentielle aligne sur le papier 300 000 soldats. Colossal ! Oui, mais il s'agit surtout de troupes frontalières (les *limitanei*) de qualité moyenne. Le reste est constitué d'une demi-douzaine d'armées de manœuvre, très professionnelles, mais aux effectifs réduits, la carrière des armes n'étant guère attrayante. En dépit du recours à la conscription, d'exigences qualitatives moindres et de la répression féroce de la désertion, l'Empire est toujours en manque. « En 373, le roi d'Arménie Para écrase une légion qui avait seulement 300 hommes. Et Zosime [historien grec de la fin du V<sup>e</sup> siècle, NDLR] rapporte que l'armée de Julien, en Gaule, n'était que de 360 hommes, mal armés », rappelle Robert Eisenberg, professeur à la Queen's University de Montréal, au Canada. Voilà qui explique l'intérêt romain pour les mercenaires barbares... et la difficulté de les vaincre une fois ceux-ci installés à leur compte.



- 5 La cavalerie lourde gothe arrive sur le champ de bataille et percute les Romains déjà engagés contre l'infanterie. C'est la débâcle, qui gagne ensuite les autres unités.
- 6 Les archers goths tirent en cloche sur l'armée romaine acculée sur sa droite.
- 7 Retraite générale de l'armée romaine.
- 8 Les fantassins qui refluent sont harassés par les archers montés hunniques et alains qui ont auparavant poursuivi et détruit la cavalerie romaine.

le terrain. Et les Goths gagnent un précieux répit.

C'est que ces pertes répétées, aussi modestes qu'elles paraissent, posent un sérieux problème d'effectifs aux Romains (voir encadré p. 78).

La pénurie est telle qu'il faut à Valens presque un an pour reconstituer une armée. Après avoir raclé les fonds de tiroirs, rappelé des retraités, engagé des mercenaires et dégarni, non sans risque, les frontières, il parvient à aligner au début

de l'été 378 environ 15 000 hommes, concentrés à Andrinople. L'armée compte sept unités d'infanterie de 700 à 1 000 hommes chacune, dont plusieurs régiments d'élite (les troupes palatines) comme les *lanciarrii* (*soldat ci-contre*) et les *mattiarrii*. S'y ajoutent quelques unités de cavalerie, comme les *scutarii* (des archers montés), des cavaliers bataves et sarrasins, soit environ 3 000 hommes. Les forces dépêchées par Gratien doivent faire l'appoint. Elles arriveront trop tard...

Car soudain, début août, les événements s'accablèrent : les éclaireurs romains signalent qu'un contingent d'environ 10 000 Goths, dont beaucoup de non-combattants, s'est aventuré le long de la rivière Toundja. Pour Valens, c'est l'occasion rêvée de profiter de sa supériorité numérique. Sans écouter ceux qui, rappelle l'historien grec Zosime, recommandent

« d'attendre l'arrivée des renforts de Gratien », Valens fait sortir son armée d'Andrinople à 5 heures du matin le 9 août. À midi, après une éprouvante marche de 22 km, les Romains fatigués débouchent sur le champ de bataille, où une double surprise les attend.

Le camp des Goths, installé à flanc de colline, n'est pas un amas de tentes informes, mais un cercle de chariots bien rangés. Et ce n'est pas un groupe détaché que les Romains découvrent, mais les Goths au complet : de l'ordre de 15 000 hommes, selon l'historien allemand Hans

Delbrück, suivis par 55 000 non-combattants, auxquels s'ajoutent 20 000 à 25 000 Alains et Huns (dont 2 000 à 4 000 guerriers) qui les ont rejoints.

### Fritigern gagne du temps

Face à la précipitation arrogante de Valens, Fritigern, lui, s'est bien préparé. Renseigné sur la sortie des Romains, il a multiplié dans la matinée les estafettes pour rameuter les unités parties razzier le pays. Il a fait sortir ses troupes, à flanc de colline, devant le cercle de chariots défensif, et a disposé ses archers (voir illustration page de gauche) au milieu

de ses fantassins, derrière le rideau de leurs boucliers. Dans le même temps, il fait mettre le feu aux herbes de la plaine : portée par le vent, la fumée va irriter les gorges, déjà bien sèches, des Romains en plein déploiement. Fritigern, cependant, n'est pas encore sûr de ses forces. Après avoir rassemblé ses chefs, il décide de gagner du temps afin de rallier tous ses contingents. Il envoie donc un émissaire à Valens. Le choix de l'ambassadeur est subtil : il ne s'agit pas d'un prince, ce qui aurait été diplomatiquement courtois, mais d'un guerrier, ce qui est politiquement insultant. L'empereur, naturellement, est dans l'embarras : il ne peut négliger l'offre adverse mais exige pour discuter un interlocuteur de haut rang. Ce que Fritigern accepte... à condition qu'un noble romain se constitue otage. Les tractations traînent en longueur pendant que les légionnaires cuisent sans comprendre, car Valens, plus politique que général, n'a pas cru bon de les haranguer. Enfin, Richomer, le **magister militum** envoyé par Gratien, se dévoue. Richomer suit au petit trot l'escorte qui l'accompagne chez Fritigern, tout le monde semble persuadé que les affaires vont s'arranger et que la bataille n'aura pas lieu. Quand soudain, sur la gauche,



## Les tractations s'éternisent, les légionnaires s'impatientent sous le soleil.

**L'arianisme**, doctrine du théologien libyen Arius (256-336), affirme que Dieu et le Christ sont de nature différente, le second étant créé et ne devenant divin que par le baptême. Les Goths l'adoptent par l'intermédiaire de Wulfila, leur évêque évangéliste.

**Magister militum** (littéralement « maître des soldats ») est le titre pris, à partir du IV<sup>e</sup> siècle, par les généraux de corps d'armée ou de régions militaires. Il y en a eu jusqu'à cinq, mais les empereurs tentent ensuite d'en limiter le nombre et la puissance. Sans succès, puisque c'est un *magister militum*, Odoacre, qui déposera le dernier empereur d'Occident en 476.



**Qu'est devenu Valens ? Est-il mort au milieu de ses soldats ? S'est-il enfui pour trouver la mort plus loin ? Mystère. C'est le seul empereur dont le corps n'a jamais été retrouvé.**

Né en Espagne dans une famille militaire, **Théodose** (v.346-395) est nommé empereur d'Orient par Gratien à la mort de Valens. Après l'assassinat de Gratien en 383, il bat successivement les usurpateurs Maxime et Eugène et réunit à son compte (et pour la dernière fois) l'Empire. Bon politique, Théodose, surtout, impose en 380, en association avec Gratien, l'édit de Thessalonique : le christianisme issu du concile de Nicée (325) devient la religion unique et obligatoire dans l'Empire (voir G&H n° 12, p. 70).

c'est l'étincelle : plusieurs unités de cavalerie romaine, dont les *scutarii* de la garde, exaspérées par trois heures de ce cuisant face-à-face, attaquent les Goths rangés devant leurs chariots. L'assaut échoue, mais déclenche celui des fantassins romains de la gauche, puis du centre et de la droite. Sous leur poussée, les Goths reculent...

C'est alors que Fritigern touche les dividendes de sa prudence : enfin revenus de razzias, deux de ses lieutenants, Alatheus et Saphrax, déboulent avec leurs cavaliers sur la gauche de Valens, qui avait apparemment omis de faire éclairer ses flancs !

L'attaque balaie tout : *scutarii*, auxiliaires sarrasins, puis fantassins, fixés sur place dans l'attaque des chariots.

Percutées les unes après les autres, les unités décrochent et refluent en désordre, hachées par les cavaliers goths, décimées par les archers montés hunniques et alains, au milieu des cris, de la fumée âcre des brûlis et de la poussière. Bientôt, au centre et sur la droite, l'infanterie gothe profite de la confusion pour lancer une contre-attaque. Piégés sur leurs arrières par la cavalerie, bloqués devant par l'infanterie, les masses romaines de plus en plus compactes voient pleuvoir du ciel une nuée de flèches... La position est

intenable et c'est bientôt le sauve-qui-peut, signal immanquable du massacre dans les batailles antiques.

### Dernier tour de champ pour la phalange

À la nuit, les deux tiers du corps de bataille romain sont anéantis (soit probablement 10 000 hommes), 35 tribuns (officiers généraux) manquent à l'appel, ainsi que deux lieutenants de Valens, Trajan et Sebastianus. Quant à l'empereur, il a disparu. On l'a vu se réfugier au milieu de sa meilleure unité, les *lanciarum*, puis il

s'est échappé. Selon Ammien Marcellin, il se serait caché dans une ferme, où il aurait été brûlé vif avec ses serviteurs. Dans le monde romain, la défaite résonne comme un cataclysme, dont la portée dépasse largement,

souligne l'historien italien Arnaldo Momigliano, la déposition, en 476, de Romulus Augustule et la mythique « chute de l'empire d'Occident ». Mais en réalité, Andrinople fait plus de bruit que de mal à l'Empire. Car les conséquences politiques sont limitées : Gratien, de Rome, nomme **Theodose** à Constantinople. Ce général espagnol fort compétent éteint l'incendie des Balkans en accordant aux Goths, en 382, tout ce que son prédécesseur maladroit avait promis : des terres en Thrace et

l'engagement sous sa bannière des meilleurs guerriers. « *Finalement*, conclut avec humour l'historien néerlandais Martinus Johannes Nicasie, *tout s'est terminé comme Valens le souhaitait...* »

Théodose, enfin, réforme l'armée : il fait passer la proportion de cavaliers à 30 %, voire 40 % avec les mercenaires, quand elle était de 10 % sous Néron, trois siècles plus tôt. En bon militaire, il a parfaitement compris et analysé la vraie rupture introduite par Andrinople : la fin de l'infanterie héritée des phalanges grecques et l'avènement de la cavalerie lourde. C'est, s'émerveille l'écrivain Alessandro Barbero, « déjà le Moyen Âge » et sa chevalerie. Cette ère nouvelle va durer plus de mille ans, jusqu'au milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Exactement le temps que durera l'Empire d'Orient. ■

### Pour en savoir +

- **À lire** • *Histoires*, Ammien Marcellin, les Belles Lettres, 1968-1999 (6 vol.).
- *Genèse de l'Antiquité tardive*, Peter Brown, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1983.
- *L'Empire romain tardif, 235-395 ap. J.-C.*, Yves Modéran, Ellipses, 2003.
- *Histoire des Goths*, Herwig Wolfram, Albin Michel, 1990.
- *Les Goths (I<sup>er</sup>-VI<sup>e</sup> siècles après J.-C.)*, Michel Kazanski, Errances, 1992.
- *Le Jour des barbares*, Alessandro Barbero, Flammarion, coll. Champs Histoire, 2006.
- « The Battle of Adrianople: A Reappraisal », Robert Eisenberg in *Hirundo, The McGill Journal of Classical Studies*, vol. 8 (2009-10).
- *Adrianople AD 378, The Goths crush Rome's legions*, Simon MacDowall, Osprey, 2001.

## 12 MAGAZINES à offrir ou à s'offrir sur [www.KiosqueMag.com](http://www.KiosqueMag.com)

À partir de  
**15€**  
seulement  
l'abonnement



**15€**

au lieu de 26,40€\*

**-43% de réduction**  
1 an - 12 n°

Le magazine déclencheur d'idées créatives !



**15€**

au lieu de 25,20€\*

**-40% de réduction**  
18 mois - 9 n°

Le magazine de la forme et du bien-être



**15€**

au lieu de 27,20€\*

**-44% de réduction**  
16 mois - 16 n°

Il a du chic, il est unique, c'est mon basic !



**15€**

au lieu de 24,50€\*

**-38% de réduction**  
14 mois - 7 n°

Beaucoup plus que des recettes



**15€**

au lieu de 27,20€\*

**-44% de réduction**  
16 semaines - 16 n°

Le news fashion magazine !



**30€**

au lieu de 52,50€\*

**-42% de réduction**  
7 mois - 15 n°

Tous les plaisirs de l'automobile



**30€**

au lieu de 49,50€\*

**-39% de réduction**  
9 mois - 9 n°

Fournisseur officiel d'adrénaline depuis 1962



**30€**

au lieu de 53,10€\*

**-43% de réduction**  
9 mois - 9 n°

Le magazine leader de la musique classique et de la hi-fi



**30€**

au lieu de 54,45€\*

**-44% de réduction**  
11 mois - 11 n°

Toute l'actualité et les conseils pour s'adonner à la photo



**30€**

au lieu de 50,40€\*

**-40% de réduction**  
1 an - 12 n°

Le 1<sup>er</sup> magazine européen de diffusion de la science



Jusqu'à **44%** de réduction...

...et bénéficiez de **10%** supplémentaire dès 2 abonnements.



**30€**

au lieu de 52€\*

**-42% de réduction**  
10 mois - 10 n°

Pour les 8-12 ans qui observent et explorent le monde



**30€**

au lieu de 52,80€\*

**-43% de réduction**  
11 mois - 11 n°

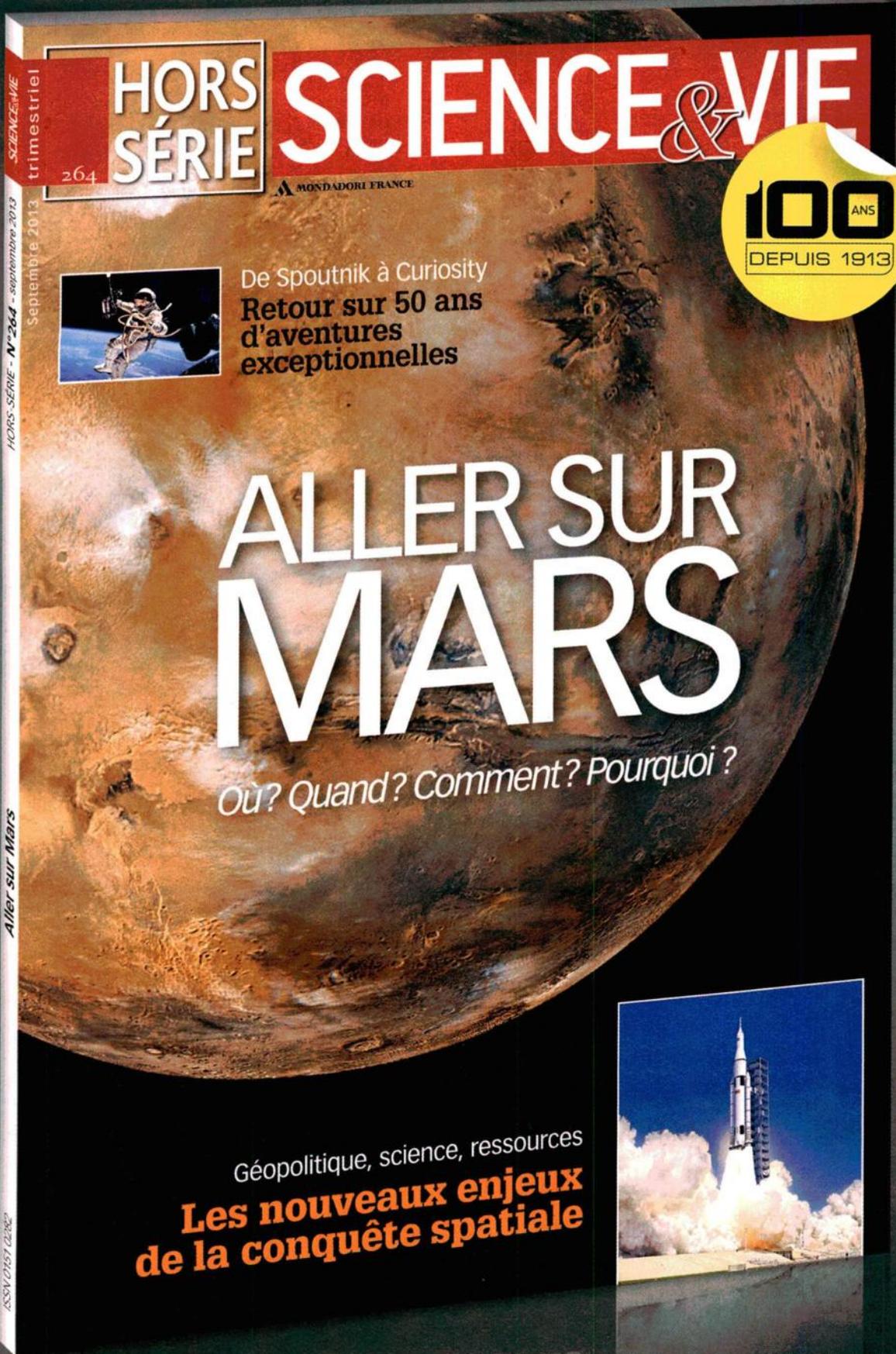
Découvrir et comprendre le monde qui entoure les 13-18 ans

## Abonnez-vous en 1 clic !

Et découvrez tous nos autres magazines

[www.KiosqueMag.com](http://www.KiosqueMag.com)

# [ EXPLORER L'UNIVERS ]



SCIENCE & VIE  
trimestriel

HORS  
SÉRIE

264

SCIENCE & VIE

MONDADORI FRANCE

100 ANS  
DEPUIS 1913

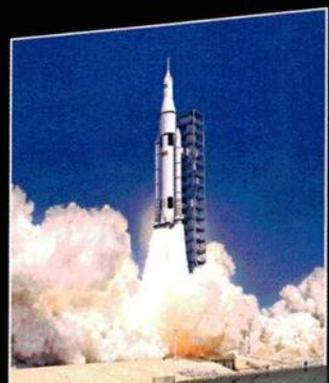


De Spoutnik à Curiosity  
Retour sur 50 ans  
d'aventures  
exceptionnelles

## ALLER SUR MARS

Où? Quand? Comment? Pourquoi?

Géopolitique, science, ressources  
**Les nouveaux enjeux  
de la conquête spatiale**



HORS-SÉRIE - N° 264 - septembre 2013

Aller sur Mars

ISSN 0167-0282

EN VENTE ACTUELLEMENT

# Glavany, commando et pilote

Par Jean-Dominique Merchet

**C'**est l'histoire d'un jeune homme, désireux de se battre pour son pays, qui décide de devenir commando plutôt que pilote de chasse. C'est l'histoire de Roland Glavany, telle qu'il la raconte dans un livre passionnant\*.

La scène se passe en août 1943 à Alger. « *J'avais vingt et un ans tout juste. J'étais sous-lieutenant aviateur, évadé de France. Un commandant de l'armée de l'air me reçut. Il n'y avait plus de places pour parfaire mon entraînement dans les écoles de pilotage du Maroc et il me fallait prendre rang pour partir aux États-Unis d'où je ne reviendrais que dix-huit mois plus tard.* » Une douche froide.

Reçu à l'École de l'air en... septembre 1940, le jeune homme avait suivi sa formation initiale dans les conditions assez rocambolesques de l'armée de Vichy. Il obtient son brevet de pilote sur MS-230, mais l'invasion de la zone dite « libre » par les Allemands en novembre 1942 convainc ce jeune officier gaulliste de rejoindre l'Afrique du Nord pour se battre. Et voici qu'on lui annonce que ce ne sera pas possible avant, au mieux, le printemps 1945...

« *J'avais quitté la France pour me battre. Une aussi longue absence était pour moi inconcevable et je m'enquis du plus proche régiment de parachutistes.* »

Son sac sur le dos, il va frapper à la porte de l'école communale de Staoueli, où était installé le bataillon de choc, qui le recrute immédiatement sur sa bonne mine... Créé en mai 1943, sous les ordres du commandant Fernand Gambiez, le bataillon de choc avait pour vocation de « *former des petits groupes qui devaient être parachutés en France pour encadrer les maquis des forces françaises de l'intérieur* ». On ne parlait pas encore de forces spéciales, mais c'était exactement cela.

À Alger, Glavany suit la formation commando à l'anglaise : sabotage, embuscade de nuit, close-combat, etc. L'encadrement de cette unité de 700 hommes est de très haut niveau... culturel. « *Beaucoup d'entre eux étaient inspecteurs des finances ou professeurs agrégés; ils représentaient l'élite intellectuelle de la France.* »

À peine un mois après son arrivée au Choc, Glavany est engagé dans une première mission suite à une défection de dernière minute d'un officier.

C'est la libération de la Corse, où il débarque le 14 septembre 1943 sur le contre-torpilleur *Le Fantasque*. Depuis Ajaccio, il mène des actions de renseignements (parfois en civil) et de coups de main contre les Allemands. Son arme de prédilection : la grenade ! Cantonné à Calvi, le Choc se prépare pour la libération du pays. En fait, ce sera d'abord l'île d'Elbe en juin 1944, quelques jours après le débarquement de Normandie. La mission du bataillon de choc est de réduire, par surprise, les batteries d'artillerie qui menacent les plages. Glavany est de l'affaire, mais les choses ne tournent pas comme prévu. Les pertes sont élevées et notre homme « *salement amoché* » au deuxième jour des combats.

Deux mois plus tard, il est suffisamment remis pour participer au débarquement de Provence dans la baie de Cavalaire. Le Choc ne fait pas partie

de la vague d'assaut initiale. On le tient en réserve pour d'autres missions difficiles, comme la prise de Toulon. Alors qu'il est sur les pentes du mont Faron, Glavany est à nouveau blessé au pied. Impossible pour lui de continuer à se battre — il doit marcher avec deux cannes. Avec son bataillon, il remonte la vallée du Rhône aux trousses d'une armée allemande en fuite. Le 10 septembre, ils sont vers Dijon, en avant-garde, quand sa section tombe sur un poste allemand. Une mitrailleuse ouvre le feu. Glavany est touché. Pour lui, la guerre est terminée : elle aura duré un an. Au prix de pertes élevées, le Choc sera de toutes les dernières batailles : les Vosges, l'Alsace, l'Allemagne. Après l'Indochine et l'Algérie, il change de mission et devient le Centre national d'entraînement commando de Mont-Louis/Collioure.

Roland Glavany, lui, va renouer avec sa vocation première. Au terme d'une longue convalescence, il reprend son cursus de pilote là où il l'avait arrêté. À Meknès, au Maroc, il devient pilote de chasse et part au 2/33 Savoie en Allemagne, où il vole sur P-51 Mustang de reconnaissance.

Mais quelque chose en lui est cassé.

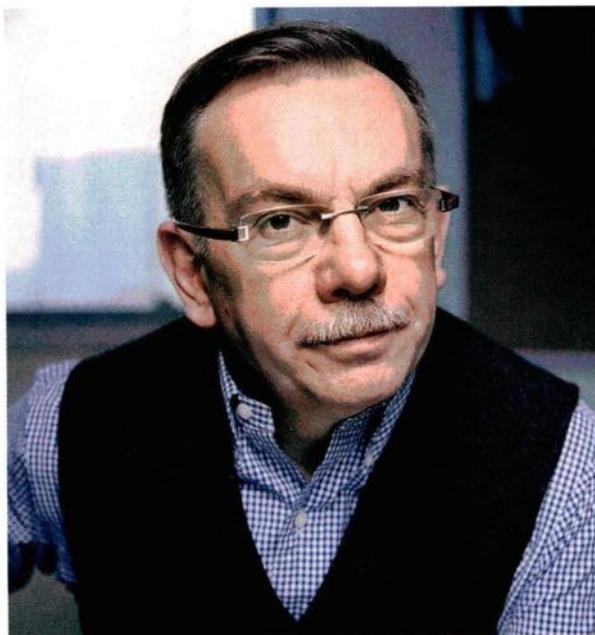
On parlerait aujourd'hui de syndrome de stress post-traumatique, lui évoque « *le temps du doute* ». Dès 1948, il intègre l'école d'ingénieurs Supaéro. À sa sortie, il devient pilote d'essai au Centre d'essais en vol, puis chez Dassault. Une autre vie — la plus connue — s'ouvre alors pour lui : il sera le pilote d'essai du Mirage III et du Mirage IV, excusez du peu. Sans compter quelques appareils comme le Mystère IV (dont il s'éjecte), le Vautour, l'Étendard IV... En octobre 1958, il est le premier pilote européen à franchir Mach 2.

Plus ou moins fâché avec son employeur, il réintègre l'armée de l'air en 1959, qui l'envoie aussitôt un an en Algérie, comme officier détaché au sein de la 10<sup>e</sup> division parachutiste. Sa mission ? On dirait aujourd'hui FAC (Forward Air Controller), c'est-à-dire l'équipe chargée de faire le lien entre les troupes au sol et les moyens aériens (hélicoptères et avions d'appui-feu). L'ancien du Choc se retrouve chez les paras, dont il ressent, sans la partager, la dérive qui les conduira bientôt à la dissidence politique. Car le père du futur ministre socialiste Jean Glavany est déjà plutôt un homme de gauche, à la fois gaulliste et catholique. Roland Glavany poursuivra ensuite une carrière classique d'officier dans l'armée de l'air, qu'il quit-

tera comme général 4 étoiles en 1978.

Âgé de 55 ans et à quelques mois de son départ, il réalisera un souhait jusqu'alors jamais exaucé : sauter en parachute ! En 1943, il était arrivé trop tard au Choc pour le faire, puis il n'en eut plus l'occasion. Alors, trente-quatre ans plus tard, en septembre 1977, il saute d'un Broussard avec les commandos de l'air. Et se casse la cheville sous les yeux du chef d'état-major de l'armée de l'air qui lui dit : « *Je t'avais bien prévenu que tu jouais au con.* » Vive les cons de cette espèce ! ■

\* *Du bataillon de choc au Mirage*, en collaboration avec Bernard Bombeau, éditions Pierre de Taillac, juin 2013.



« *Roland Glavany sera le pilote d'essai du Mirage III et du Mirage IV... En octobre 1958, il est le premier pilote européen à franchir Mach 2.* »

# « Les dragons sont bons à »

Propos recueillis par Laurent Henninger

**Centaures omniprésents sur les champs de bataille du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, ils ont d'abord constitué des fantassins montés, avant de voir leur rôle se transformer. L'historien Hervé Drévilion retrace l'évolution de ce corps hybride, entre infanterie et cavalerie.**

Le **mousqueton** est une version plus courte du mousquet à canon lisse destiné à l'infanterie. Jusqu'à l'ère napoléonienne, il se distingue de la carabine, arme courte à canon rayé afin d'améliorer la précision.

**G&H: Pouvez-vous nous définir les origines des dragons ?**

**Hervé Drévilion:** À l'origine, ça n'était pas de la cavalerie, mais de l'infanterie montée, c'est-à-dire des fantassins se déplaçant à cheval, mais combattant à pied. Il s'agit en réalité d'un concept très ancien et que l'on retrouve à de nombreuses reprises dans toute l'histoire militaire.

**Quand ont-ils été créés ?**

Le terme de « dragons » est parfois employé dès le XVI<sup>e</sup> siècle, mais il s'agit alors de cavalerie légère. Quant à l'origine du nom, elle reste encore floue ; peut-être un dragon sur l'étendard d'une des premières unités... [Nous avons rapporté une autre étymologie dans les Questions & Réponses du G&H n° 10, p. 31 : le verbe néerlandais *dragen*, « porter »,

*puisque le dragon est un fantassin « porté » par son cheval, NDLR.*

**Apparaissent-ils donc « en Europe », sans plus de précisions, et pas spécifiquement en France ?**

En effet, ils apparaissent dans le cadre de ce vaste processus de création des cavaleries légères que l'on observe en Europe occidentale à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Celui-ci consiste

**« Sous Louis XIV, on distingue toujours trois armes : infanterie, cavalerie et dragons. »**

# tout »

principalement à importer ce type de technique de cavalerie (et parfois aussi les hommes) des pays « orientaux » (Europe de l'Est, Balkans, Afrique du Nord). Néanmoins, c'est en France que les dragons connaîtront le plus grand succès.

## Quand deviennent-ils alors une véritable infanterie montée ?

Ce processus débute sous Louis XIII, dans les régiments de cavalerie où il existe une ou plusieurs compagnies de dragons. L'autre moment intéressant dans ce processus est la création du régiment des mousquetaires à l'intérieur de la « Maison du roi », car ces

célèbres soldats sont véritablement conçus comme une infanterie montée, et ce dès le début des années 1630. Leur nom même, d'ailleurs, indique bien qu'il s'agit à l'origine de fantassins [*le mousquet étant une arme typique de l'infanterie, NDLR*]. Ils sont employés dans des tâches très spécifiques : maintien de l'ordre, mais aussi guerre de siège, où ils agissent comme une unité de choc et constituent toujours la première vague d'assaut. Enfin, en 1672, pendant les guerres de Hollande, sous Louis XIV, on crée les premiers régiments de dragons. Et le Roi-Soleil aimera tant ces unités qu'il créera plus de régiments de dragons que de cavalerie. Vauban ira jusqu'à dire qu'il faut supprimer la cavalerie et la remplacer par une cavalerie « dragonisée » — c'est l'expression qu'il emploie !

## Ne sont-ils donc plus considérés comme de la cavalerie ?

Non, ils sont une arme à part. Dans toutes les nomenclatures de l'époque, on distingue toujours trois armes : infanterie, cavalerie et dragons. L'artillerie n'étant pas encore considérée comme une arme instituée en tant que telle.

## Comment expliquer cet engouement de Louis XIV et de Vauban pour les dragons ?

D'abord, ils coûtent moins cher car leurs chevaux sont plus petits que ceux de la cavalerie lourde. Ensuite, et comme il a été dit à l'époque, les dragons sont bons à tout ! On peut les faire charger comme les faire combattre à pied.

## Possèdent-ils un équipement différent de celui de la cavalerie ?

Oui, ils sont armés d'un fusil (avec une baïonnette !) et pas d'un **mousqueton**. Ils ne sont pas chaussés de bottes, mais de souliers avec jambières.

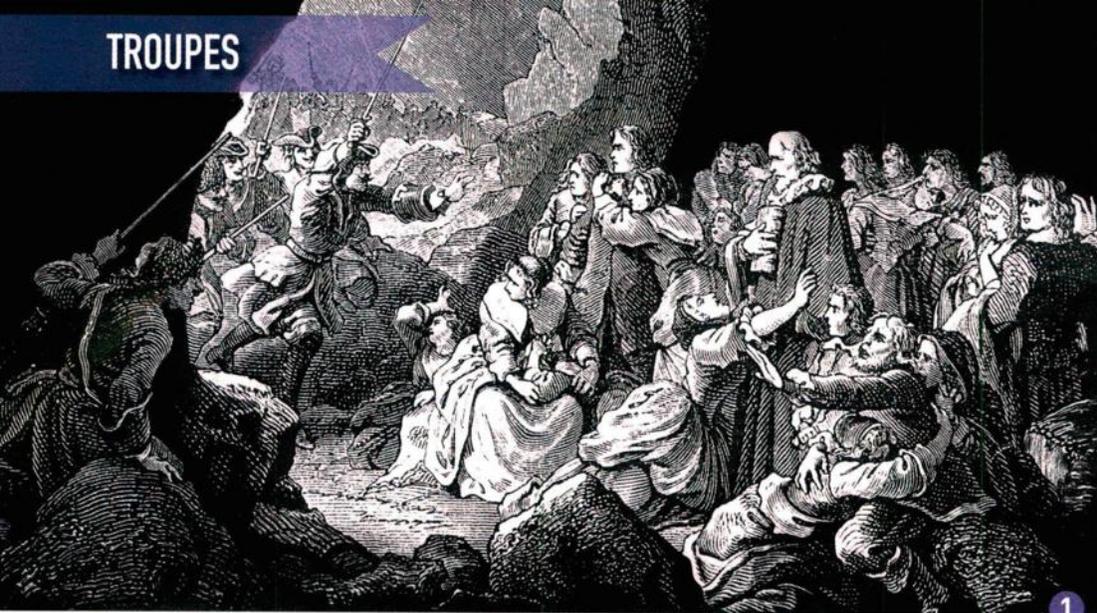


Professeur d'histoire moderne à l'université Paris 1

(Panthéon-Sorbonne), Hervé Drévilhon dirige, à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (Irssem), le domaine d'histoire de la défense et de l'armement. Ses travaux portent sur l'histoire des rapports entre guerre, société et État. Il a publié *L'impôt du sang – Le métier des armes sous Louis XIV* (Tallandier, 2005), *Batailles – Scènes de guerre, de la Table ronde aux tranchées* (Le Seuil, 2007) et *Les Rois absolus, 1629-1715* (Belin, 2011).



Des dragons allemands en patrouille sont attaqués par leurs homologues français en août 1914.



**Lazare Carnot** (1753-1823), fait partie des députés qui votent la mort du roi. Membre du Comité de salut public à partir de 1793, il est chargé de l'organisation des armées de la République et de la défense du territoire.

Ils ne portent pas non plus la veste en peau de buffle. Enfin, outre leur sabre, ils n'ont qu'un seul pistolet, là où les cavaliers en ont deux.

### Ils sont donc une infanterie normale et une « cavalerie au rabais »...

Si l'on veut, mais ces différences ne portent pas sur des points fondamentaux. Il faut savoir qu'on est alors, dans cette période de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à un moment où il y a une vraie crise de la cavalerie. On ne sait plus trop quoi en faire, et même les différences entre cavaleries légère et lourde tendent à s'estomper, ce qui est un signe. On ne sait pas si la cavalerie doit demeurer une arme de choc, si elle doit tirer (et donc utiliser des armes à feu) ou pas, et s'il convient d'envoyer une salve pendant la charge ou juste avant. D'où aussi ces interrogations de Vauban quant à la pertinence du maintien d'une cavalerie en tant que telle. La réflexion théorique sur cette arme est totalement inexistante. Il n'existe aucun théoricien de la cavalerie à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, alors qu'il en existe pour l'infanterie et, surtout, pour l'artillerie, les sièges et la fortification. Du coup, ces soldats qui font en effet à peu près tout existent uniquement en s'appuyant sur l'expérience et la pratique. Rien d'étonnant à ce qu'on puisse alors penser qu'ils pourraient bien remplacer totalement la cavalerie.

### Comment expliquer le fait qu'on ne sache plus quoi faire de la cavalerie ?

D'abord parce que les guerres de Louis XIV sont dominées par les sièges — même s'il ne faut pas les opposer de façon trop systématique aux guerres en rase campagne. Les grandes opérations sont conçues dès le départ comme englobant sièges et actions en rase campagne,

mais les sièges demeurent la finalité majeure des guerres, *a fortiori* durant la seconde partie du règne de Louis XIV, quand il s'agit de défendre le « pré carré » à partir de places fortes — que l'on tient ou que l'on conquiert.

### Peut-on dire qu'on a alors perdu le sens de la mobilité et de la fluidité au combat ?

Très clairement. Surtout depuis la mort de Turenne, un homme de l'ancienne école et un grand adepte de la guerre mobile. Or, la date de sa mort (1675) correspond aussi au moment où le changement de la situation stratégique de la France s'accompagne d'un changement d'objectifs stratégiques : défense du territoire, des places fortes, et donc aussi des espaces situés entre ces places, et des espaces conquis. Du coup, la cavalerie change de rôle, car elle possède bel et bien un rôle dans la guerre de siège, contrairement à ce qu'on pourrait croire, mais ça n'est plus le même que dans la guerre en rase campagne. Les cavaliers deviennent ceux qui s'occupent du contrôle de l'arrière-pays, de la « petite guerre », de la surveillance des populations, de la mise à contribution des régions dominées... Bref, des actions dont les dragons sont spécialistes. La deuxième raison de cette déchéance de la cavalerie tient au fait qu'il y a depuis toujours une difficulté à penser tactiquement — et même au-delà — l'usage de la cavalerie. Parce que son emploi ne se réduit pas aussi facilement que celui de l'infanterie à un art géométrique. La cavalerie est d'abord l'arme du choc et on ne sait pas penser le choc aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ne serait-ce que parce qu'on ne possède pas les instruments théoriques pour cela. La physique est alors une physique « statique » ; toutes les notions de

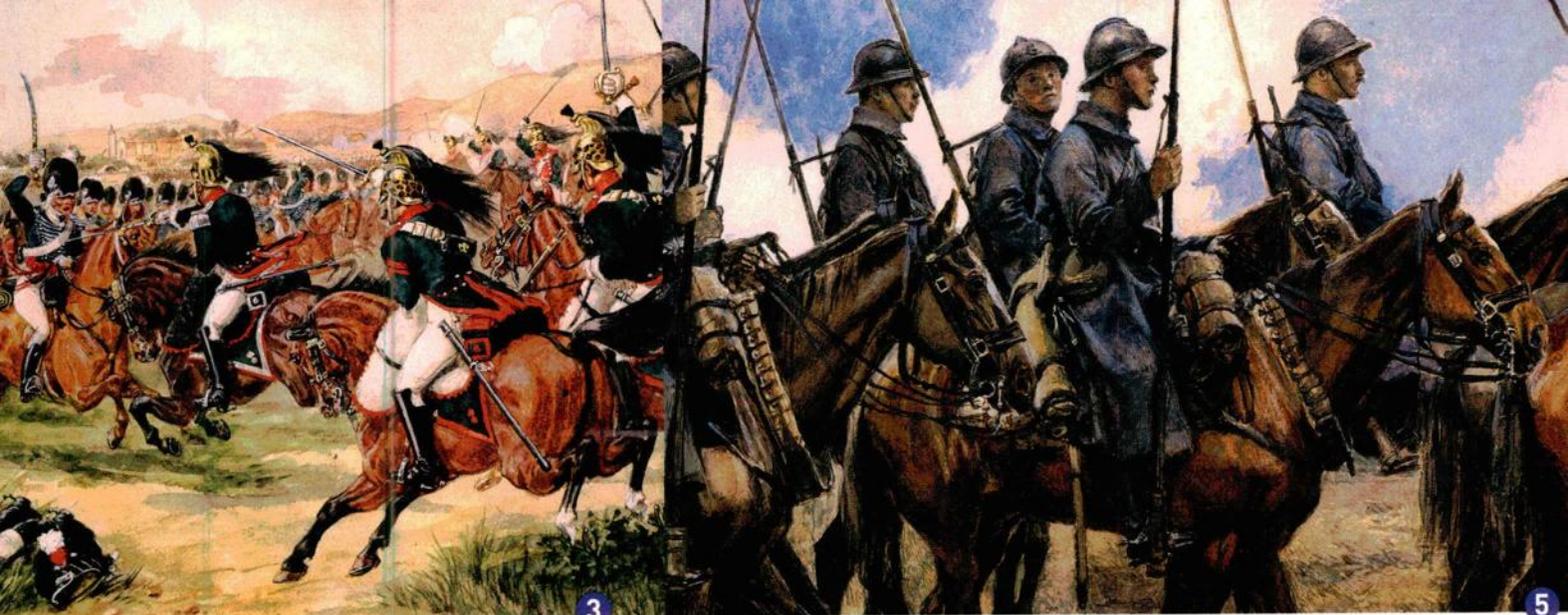


dynamique ou d'énergie cinétique ne seront connues qu'à l'extrême fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Les seuls traités qui envisagent la cavalerie en art sont des traités d'art équestre, qui limitent leur champ à l'échelle du cavalier et de sa monture. On a donc une science de la cavalerie, mais à l'échelle individuelle. Dès qu'il s'agit de passer à l'usage collectif et tactique de la cavalerie dans une armée, les modèles géométriques qui servent pour l'infanterie sont inopérants. Et puis il y a une raison socioculturelle. Il faut rappeler que, dès qu'on parle de cavalerie, on parle alors de noblesse. Or, celle-ci se montre réticente vis-à-vis des modèles d'organisation qui avaient été rapidement adoptés dans l'infanterie, à commencer par la structure régimentaire, qui s'y est imposée dès les années 1560, mais seulement un siècle plus tard dans la cavalerie.

### La noblesse ne veut pas se laisser... « enrégimenter » !

Exactement ! Dans la structure régimentaire, le capitaine de compagnie perd de son autonomie et de son pouvoir. Or, il existe dans la cavalerie une très forte « culture du capitaine », lequel est en outre un véritable entrepreneur de guerre répugnant à abdiquer nombre de ses prérogatives au sein d'une structure régimentaire. Du coup, les dragons sont ceux qui ont importé des éléments de la culture organisationnelle de l'infanterie dans la cavalerie. Cela se retrouve jusque dans les titulatures. Par exemple, celui qui commande un régiment de dragons est un colonel, comme dans l'infanterie, alors que dans la cavalerie c'est un maître de camp. Les dragons se soumettent donc plus facilement aux nouvelles rationalités de la guerre. Or, sous Louis XIV, ces nouvelles rationalités mettent surtout l'accent





3

5

sur l'économie, y compris dans les opérations. Ainsi, dans les guerres de Hollande, les dragons se rendent célèbres par leur mise à contribution des populations, leur surveillance du territoire, leurs méthodes d'occupation et de police pouvant parfois aller jusqu'à la mise en œuvre de la terreur.

#### Que sait-on de leur entraînement ?

J'ai peu d'éléments. On ne sait même pas si tous les hommes savaient monter à cheval en arrivant ! D'ailleurs, on constate souvent qu'il n'y avait pas toujours assez de chevaux dans les régiments, il pouvait en manquer jusqu'au tiers ! Pourtant, comme on disait alors, « l'apprentissage de la guerre à cheval se fait le cul sur la selle », ce qui est cohérent avec le fait que ces soldats n'avaient pas à apprendre les complexes manœuvres de l'infanterie car, quand ils étaient démontés, ils combattaient généralement en tirailleurs.

J'ajouterai qu'à mon avis ils ne devaient pas être de bien grands cavaliers...

#### Pourquoi les utilise-t-on autant dans la « petite guerre » et le maintien de l'ordre, notamment dans les tristement célèbres « dragonnades » ?

Cela va ensemble. Il ne faut pas oublier que le XVII<sup>e</sup> siècle est un siècle de révoltes populaires, et les dragons sont de la répression de toutes ces révoltes, répression qui, tactiquement, s'apparente à des opérations de « petite guerre » : contrôler un espace et les populations qui y vivent et y circulent, réprimer, patrouiller, parfois terroriser sont des savoir-faire

policiers utilisables dans les campagnes militaires. À cet égard, ils sont les précurseurs de ce qui se fera à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle avec la maréchaussée, l'ancêtre de la gendarmerie moderne, principalement composée à l'époque d'anciens dragons.

#### Comment ont-ils évolué ?

Ils ont été intégrés dans la cavalerie légère dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est d'ailleurs à la même époque que commencent à apparaître des traités sur l'emploi de cette arme. Ils sont donc de moins en moins considérés comme de l'infanterie montée. Sous l'Empire, on les retrouve dans toutes les opérations de reconnaissance, d'avant-garde, etc., comme les hussards et les chasseurs à cheval. Mais ils peuvent aussi charger, à l'occasion. Ils n'ont cependant plus de tâches policières, parce que la Révolution a nettement opéré une distinction entre les tâches de la « force du dedans »

et celles de la « force du dehors ». La force du dedans est beaucoup plus encadrée par la loi et les règlements. D'où la création de la gendarmerie en 1791. Les situations où la force armée est utilisée pour maintenir l'ordre deviennent donc non seulement beaucoup plus encadrées, mais aussi plus rares. Dans les guerres, ils ont été avec les hussards la principale composante de la cavalerie française de la Révolution, car leurs schémas tactiques (combat en tirailleurs, mobilité, valorisation de l'initiative, grande marge de manœuvre, autonomie, adaptation à la situation et au terrain, etc.) correspondent très bien aux modèles politiques du temps et

à une transposition dans le domaine tactique des idées de liberté, de citoyenneté et de « pouvoir distribué », à l'opposé de la charge massive de cavalerie lourde. Ajoutons qu'à partir de 1794, avec Carnot, on perd de vue la perspective à la Vauban de la défense du territoire, on ne s'arc-boute plus sur le « pré carré » pour le défendre, mais on pratique au contraire une défense agressive du territoire, ce qui accroît le besoin de mobilité, et donc le rôle de la cavalerie légère. Le retour en masse de la cavalerie lourde sous l'Empire aura donc une importance militaire, mais aussi politique et symbolique forte...

Les dragons évolueront ensuite à l'intérieur de la cavalerie, se spécialisant dans l'exploitation des percées et la conquête de têtes de pont. On les équipera même de lances à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Notons au passage qu'ils sont importants dans l'US Army de cette époque, notamment dans les guerres indiennes et la guerre de Sécession, où ils sont employés comme infanterie montée. En France, ils retrouveront ce rôle dans l'entre-deux-guerres et jusqu'aux années 1970, pour ne plus devenir ensuite que de simples régiments de chars lourds. Aujourd'hui, seul le 13<sup>e</sup> régiment de dragons parachutistes, qui appartient aux forces spéciales, s'inscrit dans la tradition de « petite guerre » des dragons des origines. ■

#### Pour en savoir +

- *Cavalry – The History of Mounted Warfare*, John Ellis, Pen & Sword Military Classics, 2004.
- *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*, André Corvisier (dir.), PUF, 1988.
- *Histoire de la cavalerie française*, Louis Susane, 3 vol. (1874), Ulan Press, 2012 (rééd.).
- *Histoire de la cavalerie*, Frédéric Chauviré, Perrin, 2013.
- *Histoire de la cavalerie, des origines à nos jours*, Jean-Pierre Bénétyou, Lavauzelle, 2010.

Le dragon à travers les époques : force de l'ordre dans les Cévennes lors des révoltes camisardes ① (le dragon à gauche de l'image est typique de la période : redingote de fantassin, fusil long, et, signe distinctif, son curieux bonnet avec pompon pendant et tour de tête en fourrure) ; vedette (éclaireur) sous Louis XIV, armé d'un fusil, en opposition au mousqueton des autres formations de cavalerie ② ; appartenant à la cavalerie légère sous l'Empire, mais capable de charger ③ ; cavalier, ici en tenue de service à pied, sous le Second Empire ④ ; enfin, en 1914, se confondant de plus en plus avec les autres troupes de cavalerie ⑤.

La politique dite du « pré carré » est menée par Louis XIV et vise à défendre les frontières du royaume grâce, notamment, aux fortifications mises en place par Vauban [voir G&H n° 3, p. 86]. C'est ce dernier qui utilise le terme pour la première fois dans une lettre adressée en 1763 au ministre Louvois : « Sérieusement, Monseigneur, le Roy devoit un peu songer à faire son pré carré. »

Les dragonnades sont les persécutions menées sous le règne de Louis XIV contre les populations protestantes des Cévennes. Elles sont exercées par des régiments de dragons, chargés de faire abjurer, par tous les moyens, les « hérétiques ».

« Les dragons sont de la répression de toutes les révoltes populaires. »



# La Castille se déchire entre Jeanne et

Par Jean Lopez

## L'ŒUVRE

*La Bataille de Toro, 1476*, tel est le titre de cette gouache sur papier, redimensionnée et « photoshopée » pour les besoins de la publication. Ce travail est tiré de l'ouvrage du même nom paru en 2009 en Espagne aux éditions Almena, spécialisées dans les ouvrages militaires.

## L'ARTISTE

José Daniel Cabrera, 35 ans, est un illustrateur espagnol né à Grenade et architecte de formation. Il publie souvent chez Osprey et dans la presse spécialisée en histoire militaire (*Desperta Ferro, Figure International, Medieval Warfare*). Il est le plus jeune représentant d'une brillante école espagnole menée par Augusto Ferrer-Dalmau (voir G&H n° 13 p. 80). Ses sujets de prédilection sont ancrés dans le Moyen Âge espagnol. Cabrera se distingue par un souci maniaque du détail, dont la restitution s'appuie sur de longues recherches muséologiques. *La Bataille de Toro* est sa première œuvre importante.

## LE CONTEXTE

La bataille de Toro est l'un des épisodes de la guerre de Succession de Castille (1475-1479). La crise s'ouvre par la mort du roi Henri IV de Castille. Les prétentions de la fille du défunt, Jeanne, épouse du roi Alphonse V du Portugal, se confrontent à celles d'Isabelle la Catholique, épouse de Ferdinand, héritier de la couronne d'Aragon. Au départ guerre civile, l'affaire s'internationalise. Louis XI range le royaume de France derrière Jeanne ; le duché de Bourgogne soutient Isabelle. Cette dernière s'imposera finalement à la tête de la Castille, en union avec Ferdinand d'Aragon.



# Isabelle

## LA BATAILLE

Elle a pour théâtre la région autour de la forteresse de Toro, au nord-ouest de l'Espagne, sur la route qui va du Portugal à la Castille. Les forces sont à peu près de 8000 hommes de chaque côté. Le résultat militaire est indécis, mais représente une victoire politique pour Isabelle. Au fond, derrière la bannière de Castille, Don Alvaro de Mendoza, principal capitaine du parti d'Isabelle, est debout sur ses étriers, vêtu d'une armure milanaise. L'infanterie qui nous fait face est celle de Castille, menée par un vétéran vêtu d'une brigandine de cuir rouge, armé d'une hache exotique en forme de croissant, la bardiche. Chaque groupe de soldats s'inspire de représentations précises tirées de diverses œuvres du xv<sup>e</sup> siècle.

# Châteaux forts japonais, beauté et efficacité

Par Julien Peltier

Tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, l'archipel s'est couvert de châteaux forts élégants, mais aussi terriblement fonctionnels. Attention cependant à tout amalgame : l'« âge de la pierre » nippon rappelle plus la Renaissance que l'architecture médiévale occidentale.

Les ouvrages permanents sont complétés par d'autres faits de matériaux plus rudimentaires (bambou, terre damée) mais néanmoins imposants (comme à Ôsaka lors du siège de 1614). Noter les arquebuses : à la différence de l'Europe, l'âge d'or du château fort japonais est postérieur à la poudre.

**A**u soir du 3 juin 1615, la gigantesque citadelle d'Ôsaka est en flammes. Pendant que les derniers défenseurs s'ouvrent le ventre, soudards aux abois et guerriers enivrés par la victoire mettent à sac la cité. La prise d'Ôsaka, que l'on disait inexpugnable, consacre la victoire du clan Tokugawa (voir p. 94), dont la poigne de fer se referme sur le Japon pour deux cent cinquante ans. Ce ne sont toutefois pas les canons, achetés

à grands frais auprès des marchands européens, qui ont eu raison de la forteresse. Après des mois de siège et avoir un temps renoncé, les Tokugawa ont dû manœuvrer pour araser les remparts, combler les fossés et forcer ainsi les défenseurs, privés des atouts de leur citadelle, à combattre en rase campagne.

Bien qu'ils n'aient pas été conçus dans ce dessein, les châteaux japonais sont en effet quasi invulnérables à l'artillerie en raison de l'épaisseur de leurs fondations. Ainsi, même avec des armements modernes, il faudra plusieurs semaines pour venir à bout du puissant château Kumamoto... en 1877 ! Cette étonnante résistance, en dépit de lignes élégantes et d'une apparence fragile, n'est pas, loin de là, le seul élément qui le différencie du château fort médiéval européen avec lequel on le compare souvent. Première différence : la grande période de l'architecture fortifiée japonaise ne recouvre pas celle du

Moyen Âge européen. En Occident, le château fort s'appuie sur une tradition antique reprise aux alentours du X<sup>e</sup> siècle. Au Japon, à l'exception d'anciens ouvrages côtiers d'origine coréenne, les fortifications maçonnées (car palissades et remparts en bois restent largement utilisés) n'apparaissent véritablement qu'avec la période Sengoku, cinq siècles plus tard (voir p. 94). Pourquoi ? La réponse tient d'abord à deux raisons militaires : la primauté longtemps accordée par les samourais au duel d'archerie montée et, surtout, à la différence de ce qui se passe en Chine, les cités insulaires ne sont pas menacées en permanence par les peuples nomades du Nord. Même Kyôto, l'antique capitale, ne sera jamais réellement ceinte de remparts. Là-dessus s'ajoutent deux spécificités philosophiques. Dans un pays tendant vers l'idéal d'un ordre social confucéen fondé sur une hiérarchie très stricte, élite aristocratique urbaine



et chefs guerriers dépendent cependant du monde rural, avec lequel ils maintiennent un lien physique jusque dans l'urbanisme. Comme le résume Pierre-François Souyri, « on se bat dans la ville et non pour la ville ». Enfin, la pensée est fortement influencée par le Chinois Sun Zi (voir G&H n° 1, p. 98), qui préconise d'éviter les sièges à tout prix.

## Un Japon à feu et à sang

Avec l'époque Sengoku, tout change. Les incessantes guerres civiles conduisent alors les grands seigneurs féodaux à fortifier leur domaine. Le Japon se hérissé d'abord de fortins frontaliers rudimentaires appelés *shijō* — dont l'historienne Jennifer Mitchelhill (voir bibliographie) estime le nombre à environ 5000 —, puis de citadelles majeures ou *honjō*. Au pied de ces colosses proclamant la gloire du maître des lieux, prospèrent les *jōkamachi*: des villes appelées à devenir les chefs-lieux des préfectures modernes : Ōsaka, Edo — la future Tôkyô —, Himeji, Fukuoka, etc.

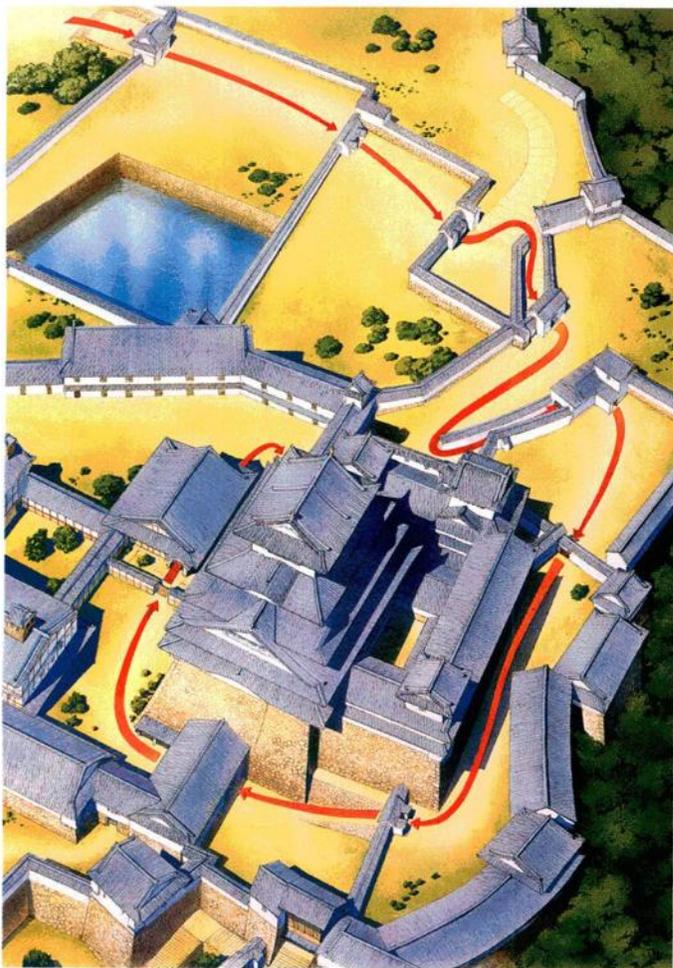
Commence alors un « âge de la pierre », marqué par l'érection en 1576 sur les rives du lac Biwa du somptueux château d'Azuchi (voir illustration p. 94). Incendié lors du coup d'État de 1582 qui coûte la vie à son bâtisseur, Oda Nobunaga, Azuchi est le prototype, la matrice des citadelles japonaises. Finis les austères complexes isolés tirant parti d'obstacles naturels. Place aux merveilles dotées de courbes élégantes, à la fois forteresses et chefs-d'œuvre construits à l'aide des meilleurs matériaux. Car, contrairement à son cousin d'Europe, le château japonais ne se résume pas à sa fonction militaire. Dans la pensée asiatique, esthétique et efficacité vont de pair. Fidèle en cela à une tradition que l'on pourrait presque qualifier de courtoise, le samouraï se doit d'être un homme d'épée autant que de plume, voire de pinceau. À l'instar de ses vassaux, le suzerain est lui-même tenu d'exceller dans l'art de la guerre comme dans les disciplines artistiques. La puissance d'un seigneur (*daimyō*) se mesure à la force de ses armées, mais également à l'aune de sa capacité à s'entourer des artistes

Toits de tuiles, superstructures en bois, soubassements en pierre : voici le château reconstruit sur les pentes du mont Fuji par Akira Kurosawa pour le film *Ran*. Au centre, les défenseurs rejoignent une porte fortifiée via une allée à angle droit.



**Les guerres civiles conduisent les grands seigneurs féodaux à fortifier leur domaine.**





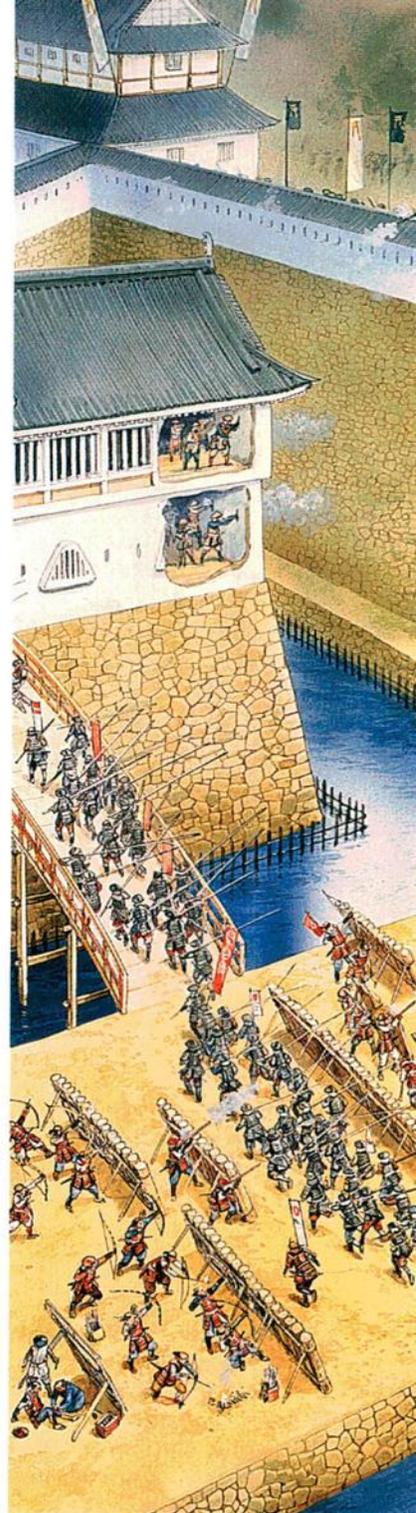
Dédale façon nippone, le château de Himeji illustre le complexe réseau de portes, douves, couloirs, détours, chausse-trappes et parfois tunnels que les assiégeants doivent emprunter pour prendre une place. Les niveaux qui s'élèvent à l'approche du donjon central permettent aux défenseurs de tenir l'ennemi sous le feu permanent des arquebuses.

les plus renommés. Plutôt qu'une lubie, le mécénat est pour ainsi dire une nécessité politique. Il s'ensuit que derrière les murailles des châteaux, bois précieux et paravents dorés ornés de superbes fresques éblouissent l'hôte de marque. En dépit de son raffinement, le château japonais n'en reste pas moins un redoutable système de défense, dont le développement ne s'étale cependant sur guère plus d'un quart de siècle. En 1592, Hideyoshi, qui vient de parachever la réunification

du Japon, tente d'envahir la Chine via la Corée. Bien que le projet échoue, les envahisseurs tirent de précieux enseignements du siège des villes continentales. Mal défendues par des remparts bas dépourvus de parapet, elles sont tombées sans coup férir, grâce à la supériorité au combat des samourais et aux volées d'arquebuses. Pleinement convaincus du bien-fondé des tactiques employées, mais échaudés par les sièges de leurs têtes de pont péninsulaires, les seigneurs japonais de retour au pays se hâtent de rehausser les murs et d'en augmenter la déclivité. À l'orée du XVII<sup>e</sup> siècle, l'architecture militaire insulaire entre cependant dans une période de stagnation définitive.

### Des triples murailles

En matière de construction, deux conceptions prédominent, principalement dictées par le lieu. Le principe *hashigokaku* — « murailles en échelle » — place trois enceintes en enfilade appuyées sur le relief. Quant au mode concentrique dit *rinkaku* — « enceintes circulaires » — il est privilégié en terrain plat, même s'il peut entraîner la levée d'une motte artificielle. Dans les deux cas, la dernière ceinture renferme la *tenshukaku*, un donjon comportant de trois à six étages, et même sept à Azuchi! Souvent entourés de larges douves, les remparts à angles droits sont adossés à d'épais remblais de terre battue, parés de moellons habilement maçonnés ou de rocs taillés grossièrement, plus exposés à l'escalade. L'édification de Himeji aurait ainsi exigé 103 000 tonnes de pierres, et plus encore à Ôsaka, avec ses murailles de 14 km de périmètre constituées d'énormes blocs venus de tout le pays. De solides fondations à section trapézoïdale servent de glacis,



## Le château fort, pont-levis entre Europe et Japon ?

Trois questions à **Philippe Contamine**, membre de l'Institut, spécialiste de l'histoire militaire médiévale en Europe.

**G&H:** Durant la période médiévale, Japon et Europe présentent une similitude frappante : ils sont dominés par une chevalerie. Pourtant, c'est l'émergence d'une féodalité véritable au XVI<sup>e</sup> siècle qui permet à l'architecture militaire de s'épanouir dans l'archipel. Un maillage de châteaux forts serait-il la seule manière d'assurer la défense d'un fief ? Pour simplifier, prenons l'exemple

de ce que les historiens appellent la « Francie occidentale », c'est-à-dire, à l'ouest de la Meuse, de la Saône et du Rhône, l'espace issu de la division, au cours de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, de l'Empire carolingien. Il existe un incontestable parallélisme entre le morcellement politique de cet espace, aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, et la multiplication des châteaux. Dans le duché de Normandie — principauté territoriale solide, surtout

à partir de 1050 —, le dessein des ducs est à la fois de défendre les frontières de leur domination et de placer sous leur contrôle les forteresses détenues par leurs vassaux et arrière-vassaux à l'intérieur de cette domination. Car les châteaux ont une triple vocation : ils servent de résidences aux lignages féodaux, qui se mettent alors en place ; ils constituent des pôles de résistance en cas d'attaque ; ils sont là pour

fonder et garantir, physiquement et symboliquement, l'autorité des seigneurs sur leurs dépendants. Autrement dit, l'implantation des châteaux est à mettre en rapport avec l'émergence conjointe de la féodalité et de la seigneurie : pour simplifier, un fief et un château, une seigneurie et un château, étant entendu que fief et seigneurie en principe se confondent [une seigneurie, un château, un lignage, cela ressemble fort au système



Malgré l'écrasante supériorité des assiégeants, le château de Fushimi tient assez longtemps pour jouer un rôle déterminant dans la victoire des Tokugawa à Sekigahara en octobre 1600. La résistance des défenseurs fixe ainsi de nombreuses troupes ennemies. Les attaquants escaladent ici le rempart à la force des bras, sous un déluge de projectiles. La chute de Fushimi se paiera au prix fort.

**Le château japonais est pratiquement invulnérable à l'artillerie.**

*du han, en vigueur à l'époque Edo, du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, NDLR].*

**Le château japonais est presque invulnérable au canon et très difficile à prendre d'assaut, d'où des sièges souvent ambitieux, impliquant parfois plus de 100000 combattants. Des opérations de cette ampleur sont-elles recensées en Occident ?** L'évocation de canons renvoie à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, époque où d'une part les « châteaux forts », au sens traditionnel du mot, ont conservé leur vocation militaire et où d'autre part une

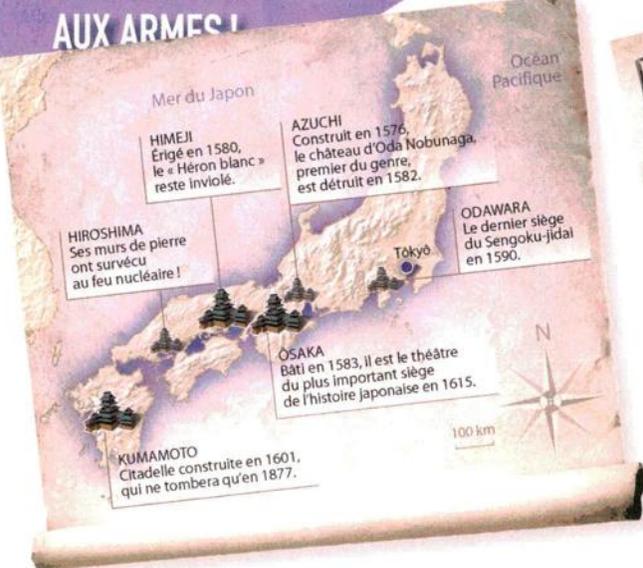
artillerie de siège déjà performante est attestée. Un exemple existe, montrant la résistance d'une place forte face à un ennemi déterminé, nombreux et bien équipé : le siège de Rhodes en 1480, un événement retentissant qui voit quelques centaines de chevaliers de l'Hôpital résister victorieusement à l'entreprise des Turcs ottomans. Des murailles bien entretenues et au goût du jour, l'action de professionnels de la guerre, sans oublier l'apparition de la Vierge, venue opportunément galvaniser les défenseurs. Il faut dire qu'il ne s'agissait pas

d'un château isolé mais d'une cité garnie de murailles et de tours. L'alliance « ville et château » : voilà ce qui constituait le meilleur obstacle.

**En l'espace d'un gros siècle, la noblesse française passe de la meilleure chevalerie d'Europe aux perruques poudrées. L'abandon du château fort signifie-t-il l'érosion des valeurs martiales ?**

Je ne vois pas les choses comme cela. D'abord, parce que la noblesse française de la période 1500-1650 a eu des résultats

fort inégaux au combat. Ensuite, parce qu'à mon sens, en dépit de la montée en puissance de la noblesse de cour et de la noblesse de robe, au XVIII<sup>e</sup> siècle, et malgré ses échecs sur le terrain, la noblesse « provinciale », quel que soit son cadre de vie, demeure largement une noblesse militaire : la carrière des armes reste sa « vocation ». Elle se veut imprégnée de culture militaire. Les réformes du comte de Saint-Germain en 1775, réservant les places d'officiers aux gentilshommes, répondent à l'attente d'une grande partie de la noblesse. ■



**La grande époque du château fort en six châteaux ! Il n'en reste aujourd'hui que 26, souvent ruinés, rescapés des destructions dues au shogunat, à la répression des révoltes de samourais au XIX<sup>e</sup> siècle et aux bombardements américains.**

La révolte de **Shimabara** éclate en 1637 dans la péninsule éponyme, près de Nagasaki. Populaire et chrétienne, dirigée contre le seigneur du cru, elle est le dernier soubresaut des guerres civiles.

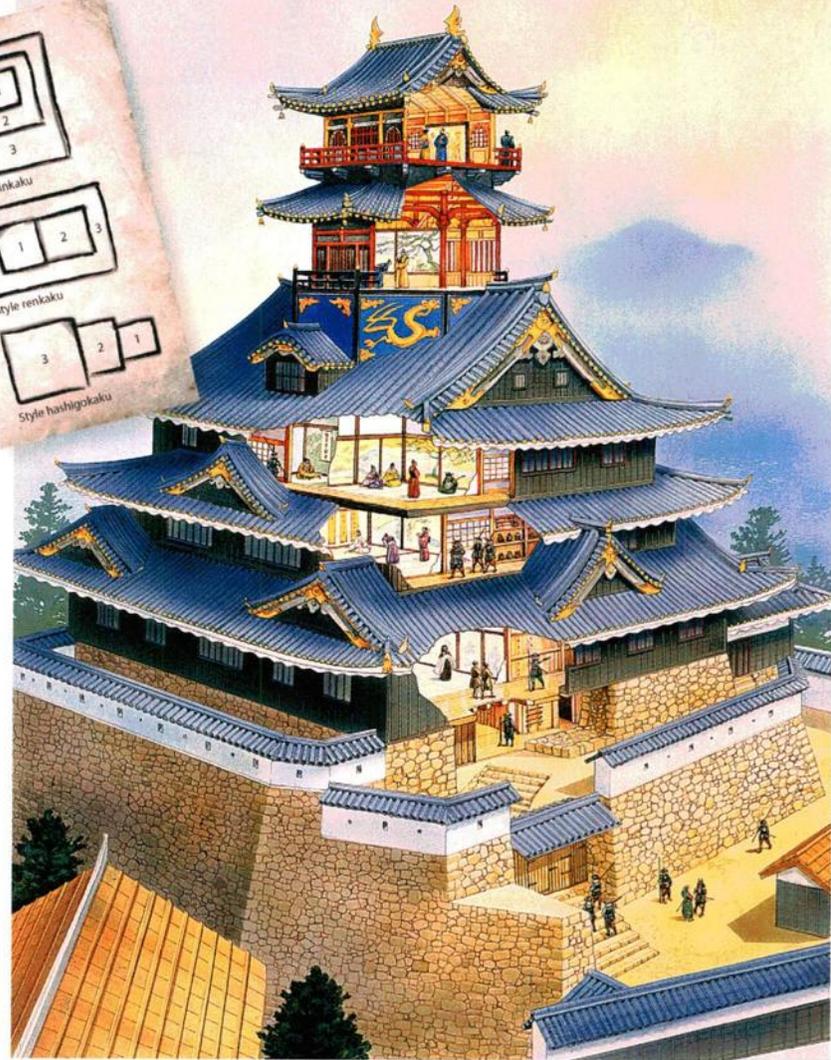
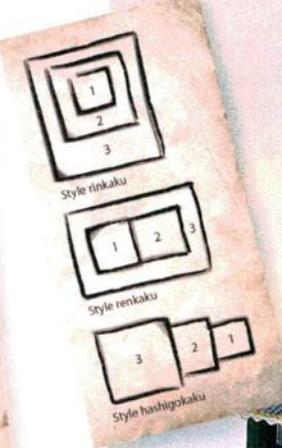
## ■ Sengoku, la grande guerre civile japonaise

Le *Sengoku Jidai*, littéralement « l'âge des provinces en guerre », est marqué par d'incessants conflits et s'étend du milieu du XV<sup>e</sup> siècle à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (1468-1590). Cette période correspond à l'âge d'or de l'art militaire nippon. Par suite de l'effondrement du shogunat, sorte de gouvernement militaire superposé à celui de l'empereur, de grands seigneurs, les *daimyô*, se taillent des principautés qui luttent pour la suprématie, jusqu'à ce qu'émergent les trois unificateurs du pays : Oda Nobunaga, Toyotomi Hideyoshi et enfin Tokugawa Ieyasu, qui devient shôgun en 1603. Cet avènement du clan Tokugawa marque le début de l'époque Edo, qui s'achève en 1867 par la restauration du pouvoir impérial.

couvert par des bastions saillants. L'enceinte se rehausse d'un hourd de bois ou de plâtre recouvrant un treillis de corde et de bambou, le tout coiffé d'un toit de tuiles. Cette courtine percée de meurtrières circulaires ou triangulaires abrite archers et arquebusiers. Si l'intense activité sismique japonaise interdit d'ériger des structures élevées, cela sert finalement les architectes locaux, leurs ouvrages étant presque insensibles aux travaux de sape comme aux tirs d'artillerie (à l'inverse des édifices européens contemporains dont les constructeurs sont contraints d'opérer une véritable mutation conceptuelle). Les portes sont protégées par des barbacanes donnant sur un dédale d'escaliers, coursives, tunnels et épingles à cheveu, où les assaillants sont soumis au feu nourri d'une garnison pouvant atteindre plusieurs dizaines de milliers d'hommes. En temps de guerre, des bastions provisoires s'ajoutent aux bâtiments permanents.

## Des géants sans égaux

Avec la chute de Ôsaka en 1615, l'architecture militaire nipponne entonne son chant du cygne. En 1638, le blocus du château de **Shimabara** constitue l'ultime siège d'envergure avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont pas tant les efforts de l'armée shogunale que l'épuisement des provisions qui signe l'arrêt de mort des défenseurs. Le renfort des canons d'une flottille hollandaise croisant dans les parages, et dont les capitaines acceptent cyniquement d'aider à réprimer une rébellion chrétienne pour préserver des intérêts commerciaux, ne produit aucun effet. Comme le fait observer le Britannique Geoffrey Parker, « les dimensions des fortifications en Asie extrême-orientale rendaient inutiles les canons de siège. Telle est peut-être la raison pour laquelle



## AZUCHI, LA MATRICE DES CITADELLES NIPPONES

Premier du genre, le donjon d'Azuchi (1576) s'élevait probablement sur sept étages. Ce *tenshu* spectaculaire et raffiné était fragile : édifié en bois et plâtre, il devait sa solidité et sa valeur défensive à ses fondations en maçonnerie. En haut, les trois styles de châteaux : *rinkaku* (donjon au milieu de deux enceintes concentriques), *renkaku* (donjon accolé à la seconde enceinte) et *hashigokaku* (enceintes et donjon échelonnés sur un relief).

une artillerie lourde ne s'y est jamais développée. » Une citadelle bien pourvue en vivres et munitions est théoriquement imprenable. Ruse ou négociation sont donc préférables aux assauts sanglants. Pour l'historien John Withney Hall, ces forteresses cyclopéennes sont « sans égales dans le monde au début de l'ère moderne, tant par leurs dimensions que par leur inviolabilité ». Afin de préserver l'unité du pays et une paix civile chèrement acquises, les Tokugawa victorieux emboîtent le pas à Hideyoshi : ils poursuivent le démantèlement des places fortes, selon l'édit *ikkoku ichijô* — « un seul château par province » — promulgué dès 1615. Le parallèle avec l'Occident est saisissant, puisque le triomphe du pouvoir central s'accompagne là aussi du déclin des fortifications féodales. Celui-ci est d'autant plus irréversible que, de par sa nature insulaire et n'ayant rien à craindre d'une Chine retournée à l'isolationnisme, le Japon n'éprouve nul besoin d'ériger une

« ceinture de fer ». Si les samourais, dont les valeurs guerrières infusent le corps social, s'établissent au pied du château seigneurial, ce dernier ne sera plus jamais inquiété... du moins jusqu'à ce que le feu du ciel lâché par les bombardiers américains ne réduise en cendres ses superstructures. Un peu partout, le béton armé a aujourd'hui remplacé murs de plâtre et charpentes en bois, dans le cadre de restaurations sans grâce. Pourtant, les silhouettes élancées de Himeji, le « Héron blanc », ou de Matsumoto, surnommé « le Corbeau », impressionnent chaque année des milliers de visiteurs et continuent d'incarner l'un des visages les plus fascinants du Japon. ■

### Pour en savoir +

- *Le Crépuscule des samourais*, Julien Peltier, Economica, 2012 (2<sup>e</sup> édition).
- *Castles of the Samurai, Power and Beauty*, Jennifer Mitchellhill, 2003.
- *Japanese Castles 1540-1640*, Stephen Turnbull, Peter Dennis (ill.), Osprey, 2003.



**Découvrez**  
des vidéos exclusives

**Rejoignez**  
la communauté des experts

**Partagez**  
les secrets des intervenants  
Et bien plus encore...

**HIER, TOUT COMMENCE**

**B**rutale, sans scrupule, meurtrière... La colonisation de l'Inde a été une longue suite de massacres. Ils ont d'abord été perpétrés – originalité – par une compagnie privée, la British East India Company, puis directement par la Couronne en 1858, forcée de réprimer au prix de centaines de milliers de morts cette « mutinerie des cipayes » que les Indiens appellent « première guerre d'indépendance ». Mais une fois la caméra placée derrière le prisme légué par Kipling, le cinéma révèle de l'aventure sanglante de l'empire des Indes – le Raj – une tout autre image : le rouge ne colore plus que les tuniques d'aventuriers militaires, illuminés de gloire, étourdis par l'amour ou gagnés par le rire, si l'on en juge au nombre de comédies sur le sujet. C'est compréhensible du point de vue du colonisateur ou d'Hollywood, mais aussi du colonisé, hésitant à évoquer un passé aussi douloureux que récent. ■

1935

**Les Trois Lanciers du Bengale**

D'Henry Hathaway – Avec Gary Cooper – DVD N&B VF/VOST.

Des espions, une querelle père-fils, la menace d'une insurrection contre le pouvoir civilisé (comprenez : britannique) sur la dangereuse « frontière du Nord-Ouest », une beauté blonde à la loyauté changeante, la fraternité des soldats, la rédemption du traître et la star qui monte, Gary Cooper... Que demander de plus ? C'est dans ce film qu'apparaît (en substance) pour la première fois la célèbre tirade « *Nous avons les moyens de vous faire parler...* », prononcée non par un tortionnaire nazi mais par le terroriste Mohammed Khan, qui cherche à savoir où sont cachées les munitions dont il a besoin pour sa rébellion. Mais tout est bien qui finit bien : à un contre dix, le 41<sup>e</sup> régiment de lanciers du Bengale prend d'assaut la forteresse du méchant Khan. *Rule Britannia!*

1939

**Gunga Din**

De George Stevens – Avec Cary Grant, Victor McLaglen, Douglas Fairbanks Jr. – DVD N&B VF/VOST.

On s'amuse bien en Inde à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, où deux sergents britanniques veulent empêcher un troisième de quitter l'armée pour se marier. L'affaire se complique quand les trois compères sont expédiés sur la frontière du Nord-Ouest où l'on est sans nouvelles d'un poste avancé... À eux trois, ils vont culbuter l'insurrection complotée par les Thugs (étrangleurs rituels). Et Gunga Din là-dedans ? Son nom est tiré d'un poème de Kipling, évidemment, et il s'agit d'un « bon Indien » qui aide les Britanniques à combattre ses concitoyens arriérés. Pas vraiment fait pour réfléchir aux méfaits de l'impérialisme, mais c'est du beau cinéma.

1959

**Aux frontières des Indes**

De J. Lee Thompson – Avec Kenneth More, Lauren Bacall – DVD VF/VOST.

Encore la frontière du Nord-Ouest, encore un brave et opiniâtre officier britannique opposé à des rebelles dangereux. L'affaire se passe en 1905 et le capitaine Scott reçoit pour mission de protéger un prince hindou âgé de 6 ans, mais aussi sa gouvernante, un journaliste et un trafiquant d'armes (curieux attelage...), menacés par des insurgés musulmans. Le film date de l'après-guerre, Scott affiche donc un comportement un peu plus éclairé que ses pairs de *Gunga Din* : après tout, lui s'occupe des enfants. Le film laisse d'ailleurs les personnages remettre en question l'impérialisme. La contestation marque le pas cependant lors de la découverte de réfugiés massacrés dans un train – évocation indirecte de la partition sanglante entre Inde et Pakistan en 1947. « *Regardez bien, dit Scott, et voyez ce qu'il se passe quand les Anglais ne sont pas là pour maintenir l'ordre!* »

1975

**L'Homme qui voulait être roi**

De John Huston – Avec Sean Connery, Michael Caine – DVD ou Blu-ray, VF/VOST.

Huston récupère un classique de Kipling pour raconter l'histoire de deux soldats britanniques, Danny Dravot (Connery) and Peachy Carnehan (Caine). Ces escrocs minables se taillent un royaume, le Kafiristan, au-delà des montagnes de la frontière du Nord-Ouest (encore...) en exploitant la crédulité des indigènes. Cette comédie politiquement incorrecte vire à la tragédie quand les fidèles sujets s'aperçoivent que le pseudo-descendant d'Alexandre le Grand et son acolyte ne sont que de mortels imposteurs... Somptueusement filmée au Maroc, servie par un duo exceptionnel, cette fable traite cependant, plus que du Raj, des frontières entre classes sociales et du sort des petits qui voient trop grand.

1977

**Les Joueurs d'échecs**

De Satyajit Ray – Avec Amjad Khan, Richard Attenborough – DVD VOST.

Ce classique du grand metteur en scène indien Satyajit Ray est une parabole étonnante, un conte de fée dont le rythme lent dévoile une sombre réalité : comment en 1856, et donc un an avant la grande rébellion, le roi d'Awadh, Nawab Wajid Ali Shah, un poète hédoniste, a laissé les Anglais s'emparer de son pays par négligence. Parallèlement, Ray montre deux nobles de la région, tellement obsédés par le jeu d'échecs qu'ils en négligent leurs femmes et leurs terres convoitées par la British East India Company. Le message est clair, tout comme les personnages : le faible Nawab (Amjad Khan), sympathique et cultivé, contre le général Outram (Attenborough), un dur prompt à exploiter la faiblesse humaine.

# SOUS LA COMEDIE LE TABOU

1978

## Junoon

De Shyam Benegal - Avec Shashi Kapoor, Nafisa Ali - DVD VO (anglais) seulement.

Comme *Les Joueurs d'échecs*, *Junoon* gratte les cicatrices douloureuses de la responsabilité indienne dans la construction du Raj. Le film évoque la grande rébellion de 1857, mais à travers un script complexe impliquant drames familiaux et malentendus culturels. Le tout à un rythme plus... alerte que le film de Ray et donc plus propre à séduire le grand public. Khan (Kapoor) est un chef féodal marié à une Britannique qui préfère l'élevage des pigeons à la politique. Son jeune frère, Sarfaraz Khan, cependant, complotte contre les occupants. Et la famille se retrouve déchirée alors que la révolte échoue... Le film combine d'excellents acteurs avec une photographie splendide, où éclatent les costumes d'époque. La charge de la cavalerie indienne et la scène où Sarfaraz réalise que les rebelles ont perdu Delhi sont de toute beauté.

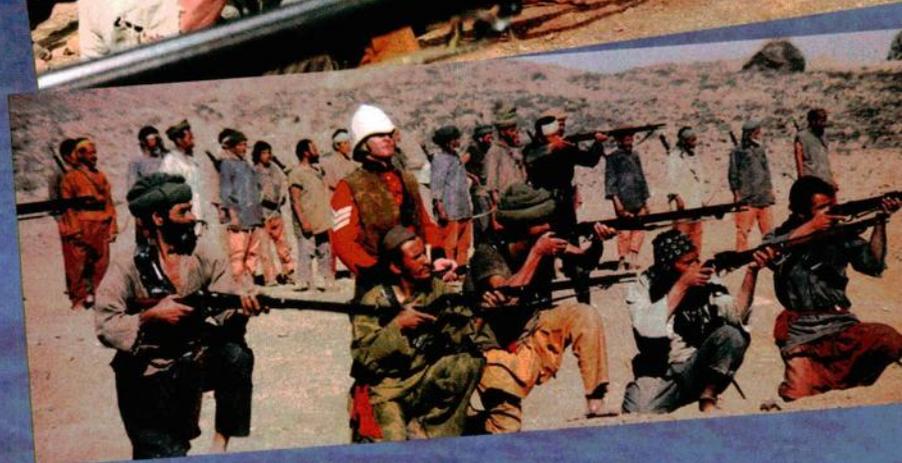
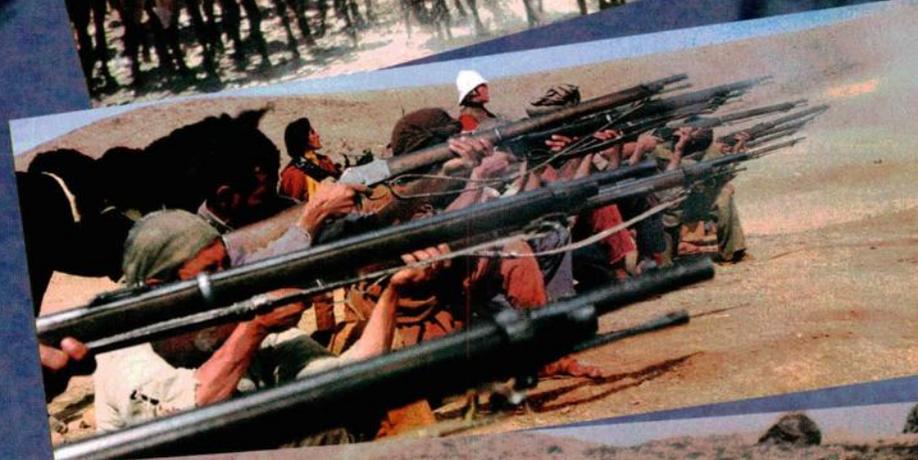
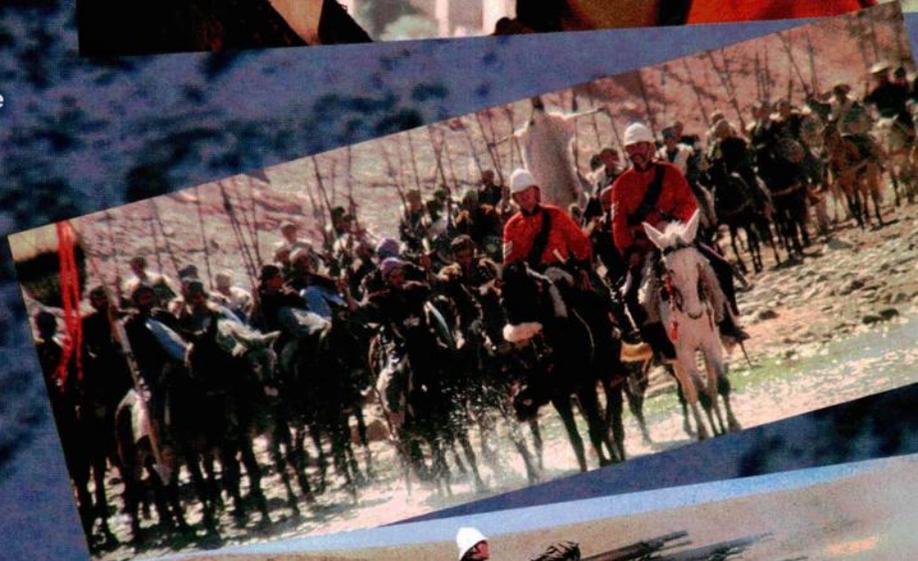


2001

## Lagaan

D'Ashutosh Gowariker - Avec Aamir Khan, Gracy Singh - DVD VO (anglais) seulement.

Somptueuse comédie musicale de trois heures comme Bollywood sait les produire, *Lagaan* (qui signifie « impôt foncier ») oppose des soldats britanniques aux paysans d'un pauvre village. Ces derniers tentent de persuader leurs colonisateurs de réduire le montant exorbitant des impôts, après une mauvaise récolte. Cyniquement, les officiers proposent un marché autour d'un match de cricket : si les villageois gagnent, ils n'auront rien à payer pendant trois ans. Ou bien le montant sera multiplié par trois... Voici donc les paysans forcés d'apprendre un jeu auquel ils ne connaissent rien (nous non plus, mais peu importe). Le suspens est pimenté par le triangle amoureux que forment un officier anglais, une beauté locale et un villageois.



Mépris souverain de l'indigène, tunique rouge et maniement hors pair du fusil Martini-Henry : toute la morgue de l'armée de Kipling est saisie par le tandem Connery-Caine dans *L'Homme qui voulait être roi*.



**INTERVIEW**

## Joukov : « Son nom est lié à jamais à la plus grande des victoires, Berlin »

Propos recueillis par Laurent Henninger

Jean Lopez, directeur de la rédaction de *Guerres & Histoire*, et Lasha Otkhmezuri font paraître une biographie – la première en français – du maréchal soviétique, homme clé de la victoire à l'Est et pourtant méconnu.

**G&H :** Vous publiez avec Lasha Otkhmezuri une grosse biographie de Joukov. Pourquoi ?

**Jean Lopez :** Pour équilibrer un peu les plateaux de la balance bibliographique. Il s'est écrit 200 Eisenhower, une tripotée de Rommel, Patton, Manstein... Et, en tout, cinq ou six Joukov, en anglais. C'est totalement disproportionné par rapport à l'importance

du conflit germano-soviétique. Nous avons donc voulu rendre sa place à ce soldat dont on parle beaucoup mais qui, finalement, est très peu connu.

**« L'homme qui a battu Hitler », tel est votre sous-titre. N'est-ce pas exagéré ?**

Je ne crois pas. Quand Hitler perd-il ses

chances de gagner la guerre ? Devant Moscou, en décembre 1941. Cette bataille est menée de bout en bout par Joukov. Quand l'URSS est-elle assurée de survivre ? À Stalingrad, une opération imaginée par Joukov et son compère Vassilevski [voir le dossier de G&H n° 11]. Enfin, quand la Wehrmacht perd-elle définitivement l'initiative ? À Kouresk. Et c'est Joukov

# IR A JOUER

qui amène Staline à choisir l'option gagnante, la défense stratégique provisoire. Quel autre général peut exhiber pareil tableau de chasse ?

## On lit souvent que Joukov s'est formé à Berlin dans les années 1920, au contact de l'état-major allemand.

C'est une légende créée de toutes pièces par Rundstedt, entre autres. Il n'y a qu'un seul Joukov qui figure parmi les officiers soviétiques envoyés à Berlin au temps de la coopération militaire entre les deux États parias de l'Europe. Il s'agit d'un cartographe, qui n'a rien à voir avec Gueorgui Konstantinovitch. Joukov a appris l'art militaire moderne ni à Berlin ni dans les académies soviétiques mais directement au contact de Toukhatchevski et d'Isserson. Il a passionnément suivi les grands débats théoriques tenus dans son pays entre 1925 et 1936. Mais lui-même ne sera jamais un théoricien. Il aime le terrain, la bagarre, sans cesser de penser ses manœuvres dans le cadre des théories dites de la « bataille en profondeur » puis de « l'opération dans la profondeur ».

## Il est le premier Soviétique à appliquer ces théories, contre les Japonais, avant même que la Seconde Guerre mondiale n'éclate.

C'est exact. Il détruit deux divisions japonaises à Khalkhin-Gol, aux confins de la Mongolie et de la Mandchourie. Cette victoire est un des éléments qui détournent le Japon du nord pour regarder vers le sud et les possessions occidentales d'Insulinde. C'est une victoire cher payée, menée sous une surveillance politique constante et où apparaissent les nombreux défauts de l'Armée rouge. Mais elle lance la carrière de Joukov en le signalant à l'attention de Staline.

## Parlons de Staline justement. Joukov est-il stalinien ?

Qui n'est pas stalinien dans l'Armée rouge de l'époque ? Joukov est membre du parti depuis 1919. Il a fait la guerre civile dans des conditions atroces. Il a vécu la misère de l'Armée rouge dans les années 1920. Il a suivi dans la peur les purges de 1937-1938, sans bien comprendre le rôle joué par Staline. Celui-ci lui paraît, comme à tous ses collègues, un homme omniscient, une sorte de surhomme auquel l'URSS doit sa sortie de l'arriération tsariste. S'il a jamais conçu le moindre doute sur le chef suprême, il l'a ravalé. À trois reprises, il a failli finir aux mains des tortionnaires du NKVD [la police politique de 1934 à 1946, NDLR]. Néanmoins, après 1953, il est allé plus loin dans la critique de Staline que la plupart de ses collègues.

Sans jamais cependant renier le rôle majeur du Géorgien dans la victoire.

## Vous insistez beaucoup sur ses déboires politiques entre 1946 et 1957...

Parce que c'est la partie la moins connue de sa vie. Staline l'a monté au pinacle avant de l'abattre brutalement en 1946. Il ne sort de sa disgrâce qu'à la mort du dictateur, en 1953. Suivent quatre années qui le voient grimper à la tête du ministère de la Défense. Son rôle est important. Il soutient à fond Khrouchtchev et la déstalinisation. Dans une scène homérique, il arrête lui-même Beria, le maître des polices de Staline. Dans une autre scène digne d'un roman, il sauve la peau de Khrouchtchev mis en difficulté par la vieille garde stalinienne. Jusqu'à la fin de l'URSS, aucun militaire n'a joué un rôle politique aussi important que lui.

## Et pourtant, c'est Khrouchtchev qui l'envoie à la retraite !

Oui. À la suite d'un complot où tremperont ses anciens camarades de combat, dont le maréchal Koniev. Il faut dire que Joukov n'est pas aimé. Il est dur, vaniteux, intransigeant, d'une grande violence verbale. Il n'est pas un faucon pourtant. Une des surprises que nous avons eues durant les trois années passées sur cette biographie a été son rôle très modéré lors de la révolte des Polonais et des Hongrois en 1956. Sa vie a été d'une grande richesse. Il a vécu les pires moments, connu la défaite la plus complète, en 1941. Mais son nom est lié à jamais à la plus grande des victoires, Berlin. Le regard de ce petit homme au poitrail immense, fils de moujiks analphabètes, qui n'a lui-même pas dépassé le niveau CE2, ce regard posé sur Keitel et son monocle arrogant, lors de la signature de la capitulation, ces images-là m'impressionnent toujours.

## Vous diriez qu'il est plus grand que les grands chefs allemands, Manstein par exemple ?

Il n'a pas la finesse tactique de Manstein. Joukov ne fait pas de dentelle. Tous deux savent monter des opérations de grand style. Mais Joukov comprend mieux que l'Allemand la nature de la guerre moderne. La puissance industrielle, la résilience des grandes nations au combat, la gestion raisonnable du temps et de l'espace, l'absurdité de la quête de la bataille décisive, Joukov a intégré tout ça. Pas Manstein, aveugle stratégiquement et obnubilé par la recherche du K.-O. Une autre chose les distingue. Joukov a appris sans cesse durant le conflit et respecte le professionnalisme de son ennemi. Pas Manstein, qui méprise continûment « Ivan ». C'est pourtant Ivan qui a gagné. ■

## NOS AUTEURS ONT ÉCRIT...

### Joukov – L'homme qui a vaincu Hitler



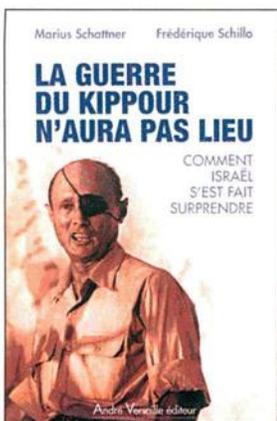
Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri – Perrin, 732 p., 28 €.

Jean Lopez poursuit son œuvre déjà bien entamée d'exploration de l'histoire militaire soviétique. Cette fois, il fait même définitivement son

entrée dans le club des plus grands historiens de langue française des questions militaires avec cette biographie que l'on peut légitimement considérer comme la meilleure et la plus novatrice qui soit actuellement disponible, non seulement dans notre langue, mais encore dans toutes les autres, puisqu'il va même encore plus loin dans l'analyse et dans les révélations que les meilleurs spécialistes anglo-saxons, David Glantz compris ! Il faut dire qu'il parvient aussi à ce résultat grâce à un remarquable travail en tandem avec son complice Lasha Otkhmezuri, fin connaisseur des archives, de la société et des réseaux humains de l'ex-URSS, avec lequel il avait publié il y a deux ans le très émouvant *Grandeur et misère de l'Armée rouge* (Seuil, 2011). Car dans ce livre, qui fera autorité pendant longtemps, nos auteurs ne se contentent pas de nous fournir quantité d'informations sur la vie et le caractère d'un homme, aussi important soit-il, mais ils le replacent toujours dans un contexte bien plus vaste, celui de l'histoire de l'Armée rouge et même celui de cette titanique tragédie que fut l'histoire de l'URSS, de la guerre civile au dégel khrouchtchévien, en passant naturellement par la Grande Guerre patriotique. Le tout avec un luxe infini de détails et une profonde capacité d'analyse des problèmes militaires les plus techniques et les plus pointus qui force l'admiration – ce qui n'est pas si courant chez les historiens... L'homme nous apparaît ainsi dans sa vérité, avec son génie, ses travers, ses fautes, son humanité en somme ! Ni procès à charge, ni apologie, cet ouvrage se lit comme un roman et sera désormais indispensable à quiconque se passionne pour l'histoire soviétique et surtout pour l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. ■ L. H.

de la géographie physique (montagnes, forêts, déserts...), redoutable alliée de la guérilla moderne. L'auteur termine son ouvrage sur une analyse judicieuse des conflits et des défis actuels que doivent relever les armées modernes face à une guérilla à la fois globale et insaisissable.

■ P. Guy

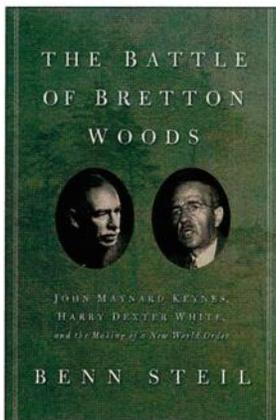


### La guerre du Kippour n'aura pas lieu – Comment Israël s'est fait surprendre

Marius Schattner, Frédérique Schillo  
André Versaille Éditeur,  
316 p., 22 €.

À lire en complément de notre enquête consacrée au même sujet (voir p. 60), voici un ouvrage aussi passionnant que complet sur LA grande question relative à la guerre israélo-arabe de 1973 : comment Israël, avec son réseau diplomatique, ses services d'espionnages et ses moyens de surveillance militaires a-t-il pu se faire ainsi surprendre ? Minute après minute, on suit (en connaissant l'issue fatale...) les tergiversations aveugles des têtes politico-militaires israéliennes. Quelle cécité, en effet ! Jamais sans doute une armée a été mieux renseignée au monde que Tsahal en ce 6 octobre. Le livre

montre en outre que cette incompréhension totale de la stratégie arabe n'est pas que le fait de Jérusalem mais aussi de Washington, où Kissinger, personnalité clé du conflit, est aussi aveugle que Moshe Dayan est borgne. Passionnant et très documenté, l'ouvrage est doté, comme il se doit pour toute référence, d'une bibliographie et d'un index. ■ P. G.



### The Battle of Bretton Woods. John Maynard Keynes, Harry Dexter White, and the Making of a New World Order

Benn Steil  
Princeton University Press, 449 p., 21 €.

Voici un ouvrage majeur sur un événement crucial du xx<sup>e</sup> siècle : l'élaboration du traité de Bretton Woods (22 juillet 1944), acte de naissance du « nouvel ordre économique et monétaire » qui consacre le triomphe du dollar et l'installation des États-Unis au cœur de l'économie mondiale. Centré sur l'affrontement entre le chef de la délégation britannique, le grand économiste John Maynard Keynes, et son alter ego américain, Harry Dexter White, l'ouvrage de Benn Steil démontre clairement que le traité est très loin d'être l'accord entre nations de bonne

volonté aujourd'hui vanté par ceux qui appellent, face à la crise contemporaine, à un « nouveau Bretton Woods ». Au contraire, sous l'impulsion de la Maison Blanche, les États-Unis veulent profiter du traité pour démanteler la puissance économique britannique chancelante., remplacer la livre par le dollar comme monnaie de réserve et préparer l'éviction de Londres de ses futures ex-colonies. Véritable leçon de stratégie – les États-Unis, en guerre aux côtés de Londres, livrent simultanément au Royaume-Uni un affrontement économique sans merci –, l'ouvrage est d'ores et déjà destiné à devenir un classique. ■ B. B.

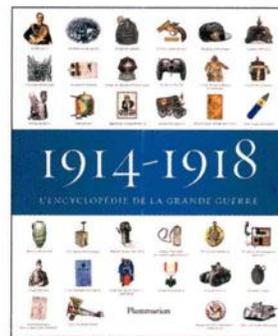
### « Stratégie aérienne III », revue Stratégique n° 102

Institut de stratégie et des conflits, 464 p., 20 €.

À l'instar de l'Institut de stratégie et des conflits, la revue *Stratégique* continue de faire vivre les études stratégiques en France par la publication régulière de recueils consacrés à tel ou tel aspect de l'art militaire. Toujours aussi dense, ce n° 102 aborde ainsi l'emploi de l'arme aérienne, dans une perspective historique. Figurent ainsi au sommaire un article sur « la doctrine aérienne soviétique de 1925 à 1939 » et un autre sur « l'emploi de l'aviation française en 1940 ». Ce numéro aborde en outre des

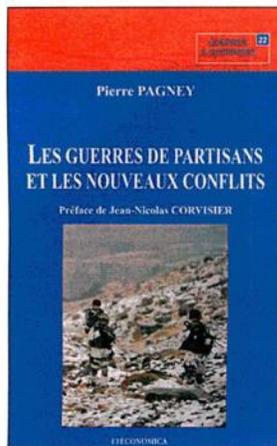


sujets rarement traités, comme par exemple un document fondateur de la stratégie contemporaine, « Destruction et création » de l'Américain John Boyd, l'un des penseurs les plus féconds de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. ■ B. B.



### 1914-1918. L'encyclopédie de la Grande Guerre

Sous la direction de R. G. Grant  
Flammarion, 360 p., 32 €.  
Le barrage d'artillerie éditorial du centenaire est parti ! Flammarion expédie



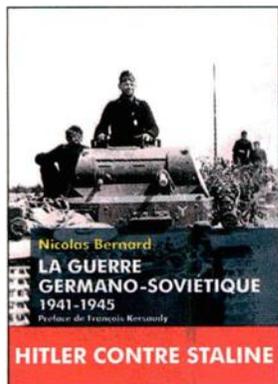
### Les Guerres de partisans et les nouveaux conflits

Pierre Pagney  
Economica, 146 p., 23 €.

Climatologue de renom, Pierre Pagney a connu la débâcle de 1940 puis les maquis de la Résistance française. Il maîtrise donc son sujet en abordant les guerres de partisans dont il fait remonter la genèse à la guerre de Trente Ans (1618-1648). Maltraités par une soldatesque sans pitié, Lorrains et Franc-Comtois sont les premiers à prendre le maquis et les armes contre les envahisseurs. Les partisans de Franche-Comté (alors espagnole) donnèrent même plus de fil à retordre aux soldats de Louis XIII que les Hispaniques. C'est ensuite et surtout sous la Révolution puis les deux empires que la guérilla va acquérir ses sanglantes lettres de noblesses (Vendée, Antilles, Espagne, Tyrol, Russie, francs-tireurs de 1870-1871). Les deux guerres mondiales du xx<sup>e</sup> siècle marquent un tournant, notamment avec la résistance au nazisme puis les guerres d'Indochine et d'Algérie. L'auteur démontre parfaitement l'importance

# IR A JOUER

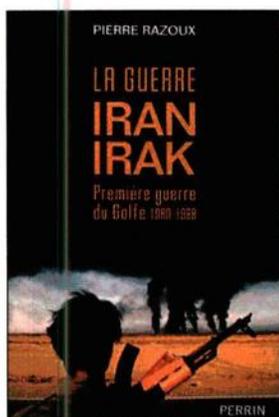
pour sa part un obus de gros calibre, chargé de 800 illustrations, hélas de fabrication britannique, avec les biais connus (survalorisation de l'engagement des forces terrestres de Sa Majesté, notamment). C'est néanmoins une mine iconographique (photos, cartes, tableaux, chronologies). Avantage de la vision britannique : on y évoque aussi les fronts exotiques, Afrique, Asie, et la guerre maritime. Mais si l'on attend de l'analyse et du neuf, il faudra chercher ailleurs. ■ J. L.



## La Guerre germano-soviétique, 1941-1945

**Nicolas Bernard**  
Tallandier, 797 p., 30 €. Sujet immense et difficile pour ce premier livre de Nicolas Bernard : l'affrontement titanesque et impitoyable entre l'Allemagne nazie et l'URSS. Le résultat est une synthèse assez complète de l'état actuel de la recherche historique sur le conflit germano-soviétique, abordé ici sous tous ses aspects. Le pari, ambitieux, est donc dans l'ensemble réussi et l'ouvrage remplit certainement un manque : il n'existait pas de synthèse récente en français sur le sujet. On n'est pas cependant

en présence de l'« œuvre magistrale » vantée dans la préface par François Kersaudy. Plusieurs limites gênantes apparaissent après une lecture attentive. L'auteur peine à se dégager de l'historiographie sur laquelle il s'appuie et ses conclusions sont souvent empruntées à d'autres : le spécialiste ou le passionné seront donc mieux avisés de puiser à la source grâce à l'immense bibliographie, l'un des atouts de l'ouvrage même si le bon grain y côtoie l'ivraie. C'est particulièrement le cas pour le détail des opérations militaires, mais aussi pour la comparaison des deux systèmes militaires ennemis sur le plan conceptuel et doctrinal, où l'auteur manifeste quelques lacunes en matière théorique et stratégique. S'il constitue donc une honnête introduction au sujet, agréable à lire de surcroît, ce livre n'épuise en aucun cas le sujet. Sans devenir dépassé, il peut certainement être surpassé. ■ B. B.



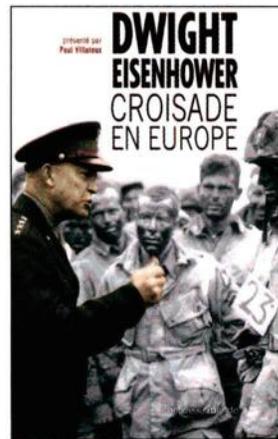
## La Guerre Iran-Irak 1980-1988. Première guerre du Golfe

**Pierre Razoux**  
Perrin, 604 p., 27 €. Connu pour ses travaux sur l'histoire militaire israélienne, Pierre Razoux se penche ici sur l'une

des guerres les plus importantes et les plus injustement méconnues de la fin du xx<sup>e</sup> siècle : le conflit dantesque et sans merci qui oppose deux puissances orientales, l'Irak de Saddam Hussein et l'Iran de la révolution islamique. Passé aux oubliettes à la suite de la « deuxième guerre du Golfe », celle de 1990-1991, ce conflit s'est révélé incroyablement riche en enseignements non tant militaires (quoique...) que stratégiques. Et Pierre Razoux fait œuvre utile en le soulignant. Des opérations militaires proprement dites aux manœuvres diplomatiques des puissances tierces, de l'impact du conflit sur l'économie et le commerce mondiaux aux compromissions des puissances (dont la France, qui ne sort pas grandie du récit...), en passant par le calvaire des enfants soldats iraniens, l'ouvrage dresse un panorama complet de l'état des connaissances. Le pari n'était pas gagné, tant les sources disponibles, irakiennes comme iraniennes, sont pauvres. Pierre Razoux s'en tire efficacement et propose en outre une bibliographie et des annexes qui font de l'ouvrage une somme à posséder. ■ B. B.

## Croisade en Europe Dwight Eisenhower

**Dwight Eisenhower**  
Nouveau Monde éditions, 620 p., 27 €. Ces mémoires du grand chef de guerre allié étaient devenus introuvables et c'est une excellente initiative des éditions Nouveau Monde (voir leur intéressant catalogue à : [www.nouveau-monde.net/livres/](http://www.nouveau-monde.net/livres/)) que de les ressortir. À l'image de ceux de Churchill, ils sont incontournables à qui s'intéresse à la

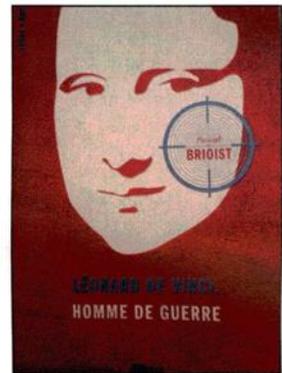


Seconde Guerre mondiale. On mesure à leur lecture la difficulté principale de la tâche qui incombe à « Ike » : la conduite d'une guerre de coalition, avec un partenaire britannique d'autant plus ombrageux que son déclin est évident et rapide. Peu de soldats ont autant pesé sur le cours de la « grande » histoire. Peu de mémorialistes ont fait preuve d'autant de sincérité. En Europe, Eisenhower avait un « job » à remplir, au moindre coût humain pour l'Amérique. Cette position, trop strictement militaire, l'a empêché de prendre Berlin. Mais Ike est un démocrate sincère : sans instructions d'un Roosevelt mourant, il n'a pas su s'emparer de l'événement et le tordre en faveur de la coalition dont il était le chef. De même peut-on lui reprocher de n'avoir su choisir entre son aile droite et son aile gauche à l'automne 1944. Demi-mesures, recherche du consensus... Ike a mené son affaire comme un grand patron mène les siennes. ■ J. L.

## Léonard de Vinci, homme de guerre

**Pascal Briost**  
Alma Éditeur, 359 p., 24 €. Tout le monde connaît, ou croit connaître, l'auteur de *La Joconde*. On sait aussi vaguement qu'il fut ingénieur et que, comme

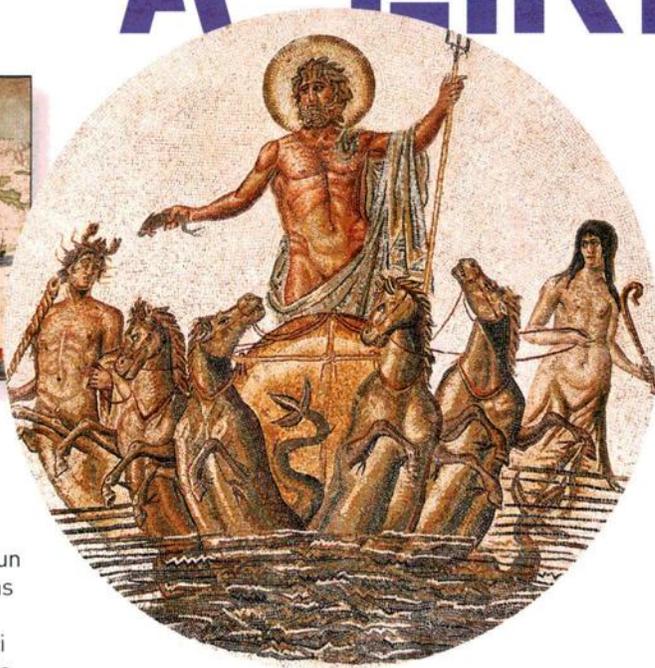
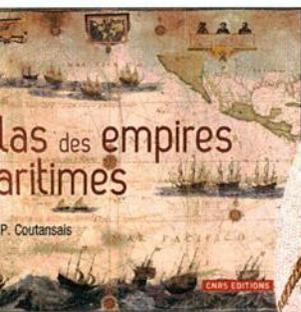
tout intellectuel de la Renaissance, il s'intéressait à peu près à tout : arts, poésie, astronomie, hydraulique, médecine, chirurgie, etc. Mais les questions des technologies militaires le passionnaient également, en particulier la fortification et la



conception de machines de guerre. Selon Pascal Briost, le meilleur spécialiste français du génial Florentin, c'est même ce qui occupait le plus clair de son temps, car l'homme était obsédé par la guerre ! Rien que pour cette découverte, ce livre est une petite révolution historiographique. Parfois réalistes, parfois totalement fantaisistes, tout au moins au regard des technologies alors disponibles, ses réalisations n'ont jamais cessé de fasciner. À juste titre : même si l'on sait que la Renaissance italienne a produit de nombreux ingénieurs, Léonard émerge largement du lot par son originalité, l'étendue de son savoir comme de ses champs d'action, et la profondeur de ses investigations. Un volet majeur de la grande mutation militaire de la Renaissance. ■ L.H.

## Atlas des empires maritimes

**Cyrille P. Coutansais**  
CNRS Éditions, 289 p., 25 €. Cet ouvrage s'inscrit dans la déjà longue série des atlas thématiques qui



connaît le succès chez différents éditeurs depuis maintenant une petite trentaine d'années. Le thème abordé est clairement l'un des plus importants dans l'histoire de l'humanité, ne serait-ce qu'en ce qui concerne les six derniers siècles. Car la question de la maîtrise de la mer et des océans fut et reste l'un des facteurs les plus déterminants de la géopolitique, avec des implications dans tous les domaines, y compris là où s'y attendrait le moins... Nous disposons donc ici d'une excellente histoire globale de ces empires, les uns pérennes, les autres plus fragiles, et l'on comprend pourquoi et comment certains partirent à la conquête du monde tandis que d'autres ne parvinrent jamais à déboucher hors de leur périphérie. Un seul défaut : il n'y a vraiment pas assez de cartes. Ce qui, pour un atlas est un peu ennuyeux, convenons-en. ■ L. H.

## La Mémoire spoliée - Les archives des Français, butin de guerre nazi puis soviétique

**Sophie Cœuré**  
Petite Bibliothèque Payot, 375 p., 10,65 €.

Dans les années 1990, le petit monde des historiens et des archivistes français est en émoi : les autorités de la Russie post-soviétique ont décidé de restituer à la France des tonnes d'archives, saisies

par les Allemands en 1940 puis récupérées par l'Armée rouge en 1945. Pendant quelques années, des dizaines de semi-remorques font ainsi le trajet de Moscou à Paris pour y déverser leurs trésors. L'auteur nous



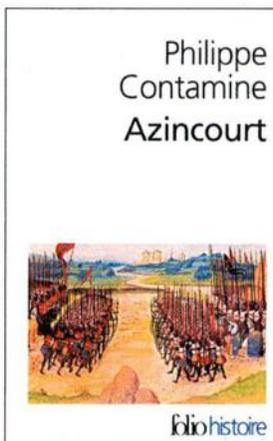
livre ici non seulement le récit de cette véritable épopée, mais aussi une fort intéressante analyse des enjeux que ces millions de documents - parmi lesquels l'original du traité de Versailles de 1919, les papiers personnels de Léon Blum ou les archives du Grand Orient de France - ont pu constituer, tant pour les nazis que pour les Soviétiques. Car ils jetaient une lumière nouvelle sur toute l'histoire contemporaine

de la France depuis les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Toute cette histoire ne serait-elle pas à réécrire ? ■ L. H.

## Azincourt

**Philippe Contamine**  
Folio Histoire, 256 p., 9 €.

Encore une réédition opportune : celle de la monographie originellement rédigée en 1964 par Philippe Contamine et consacrée à l'une des pires défaites françaises de la guerre de Cent Ans (et l'une des

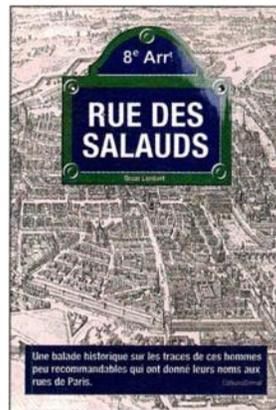


pires défaites françaises tout court). Globalement, ce petit livre n'a pas pris une ride et répond notamment à la cruciale question du « pourquoi ? ». Si le récit de la bataille proprement dite n'occupe

qu'un chapitre sur huit, les autres s'emploient en effet à décrire le contexte global, tant politique et social que proprement militaire : armements individuels et collectifs, méthodes de combat, armures, logistique, recrutement... Une parfaite introduction à l'étude de ce conflit, mais aussi de la guerre en cet automne du Moyen Âge. ■ L. H.

## Rue des salauds

**Oscar Lambert**  
L'Opportun, 358 p., 8 €.  
Rappeler que les noms qui baptisent les rues



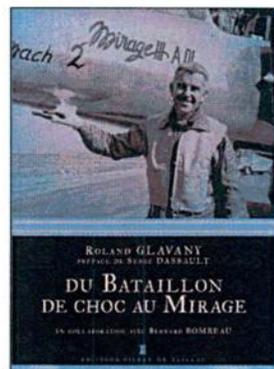
de Paris cachent parfois des CV assez douteux, voilà une belle et riche entreprise. Le recueil est bien écrit, drôle comme il se doit et fait souvent mouche. Il y a dans la liste, on s'en doute, pas mal de militaires et ils en prennent justement pour leur grade, comme Bugeaud ou Mac-Mahon. On peut s'interroger cependant sur le terme de « salaud » et noter que certains le sont bien plus que d'autres. À lire le livre, on pourrait aisément le plaquer sur n'importe lequel des « grands hommes » qui ont dirigé la France. Oui, Richelieu, Colbert et Mazarin se sont rempli les poches sans vergogne mais c'était parfaitement compatible avec les mœurs du temps. Vu les pedigrees cités, on

peut s'étonner en outre de l'absence de Bonaparte dans la liste. ■ P. G.

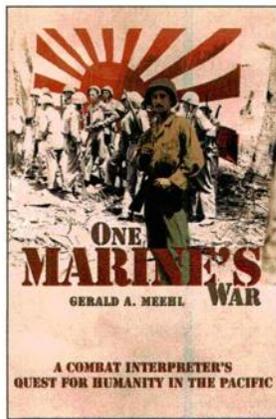
## Du bataillon de choc au Mirage

**Roland Glavany, avec Bernard Bombeau**  
Pierre de Taillac, 254 p., 21 €.

Quel destin que celui de Roland Glavany, associé non seulement aux opérations spéciales de la France libre (lire la chronique hommage



de Jean-Dominique Merchet, p. 83) mais au renouveau aéronautique de la France. Le récit, truffé d'anecdotes, est vivant et souvent pittoresque. Il va captiver les passionnés du boulot et de la techno, d'autant qu'y sont évoqués des avions mythiques : Mystère II, Vautour, Mystère IV, SMB2 et, bien sûr, Mirage III et IV. Un grand regret malgré tout : le livre se cantonne au registre des souvenirs et reste aux portes du mystère (pardon...) de l'aéronautique militaire française. On pressent pourtant qu'un ingénieur de la trempe de Glavany aurait des choses à dire sur ses insuffisances, ses choix et son évolution. Dommage. On espère enfin que Roland Glavany reviendra un jour sur deux épisodes qui mériteraient développements : sa guerre d'Algérie et les raisons profondes de sa démission de chez Dassault en 1959. ■ P. G.



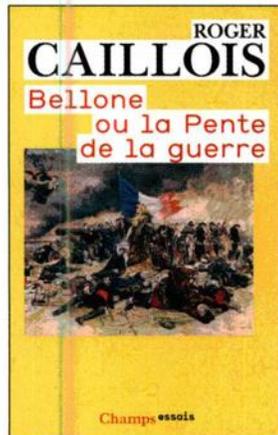
## One Marine's war

**Gerald A. Meehl**  
*Naval Institute Press, 288 p., 28 € (version électronique 18€)*  
 Dans l'océan des livres qui sortent sur la guerre du Pacifique, celui-ci émerge du lot : voici l'histoire originale et bien racontée de Robert Sheeks, marine chargé non pas de tuer des Japonais mais de les convaincre de se rendre. Terrifiante aventure, pleine de bruits, de fureur, de cadavres mais aussi de compassion. Et vraie par-dessus tout. À noter qu'un épisode du livre se déroule à Nouméa, importante base américaine à l'époque. ■ P. G.

## Bellone ou la Pente de la guerre

**Roger Caillois**  
*Flammarion, coll. Champs Essais, 278 p., 9 €.*  
 Daté du début des années 1950 mais publié seulement en 1963, *Bellone ou la pente de la guerre* est un texte fondamental de Roger Caillois, écrivain et sociologue cofondateur (avec Georges Bataille et Michel Leiris) du Collège de sociologie et haut fonctionnaire à l'Unesco (entre autres). La guerre en tant que phénomène humain, son histoire, ses rapports à la civilisation... Le propos brasse large. Si la prégnance du totalitarisme et de l'idée de guerre totale est

évidente et qu'une partie du propos manque pour le moins de nuance (par exemple l'affirmation « *tout guerrier s'adonne spontanément à la violence et à la cruauté* »), inscrivant le livre dans l'après-Seconde Guerre



mondiale que l'auteur a vécu depuis l'Argentine, le propos est lui intemporel. Essai sans prétention académique mais d'une vraie portée philosophique et littéraire, *Bellone* est une lecture stimulante, et sa réédition une excellente initiative. ■ B. B.

## Petites Patries dans la Grande Guerre

Sous la direction de **Michael Bourlet, Yann Lagadec, Erwan Le Gall**  
*Presses universitaires de Rennes, 250 p., 18 €.*  
 La France qui part en guerre en 1914 est encore loin d'être culturellement homogène, et des tensions se manifestent bien souvent entre unités de recrutement régional différent, malgré l'Union sacrée affichée par la propagande. Cet ouvrage collectif, qui accorde une bonne place aux cas des Bretons mais fait aussi quelques incursions à l'étranger (Canada et Nouvelle-Zélande), se penche sur des exemples illustrant le rôle de ces cultures régionales dans l'esprit des soldats : soutien

du moral, effacement ou au contraire renforcement des stéréotypes régionaux (on note ainsi une assez nette



opposition entre soldats du Midi et de la moitié nord de la France), formation progressive d'un sentiment d'appartenance à une nation qui transcende les « petites patries », etc. Une intéressante étude d'histoire sociale et des mentalités appliquée au champ militaire, et qui nous montre à quel point la Grande Guerre fut un moment important de la formation de la France. ■ L. H.

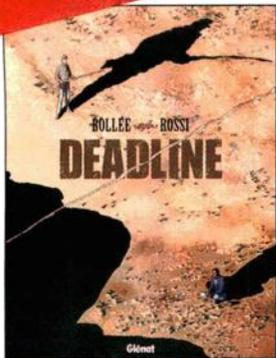
## La Loire, la guerre et les hommes - Histoire géopolitique et militaire d'un fleuve

**Jean-Pierre Bois (dir.)**  
*Enquêtes & Documents n° 46, Presses univ. de Rennes, 304 p., 20 €.*  
 Ces actes d'un colloque universitaire rassemblent des contributions portant sur les grandes périodes de notre histoire, de l'Antiquité à la Grande Guerre. Ainsi, plusieurs textes étudient des combats ou des sièges médiévaux, tandis que d'autres se penchent sur les guerres de Vendée, et d'autres encore sur l'importance du bassin de la Loire et de ses populations dans notre histoire maritime. Un bel ouvrage d'histoire régionale. ■ L. H.

## Nous avons reçu mais nous n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- **Un siècle d'espoir et d'horreur - Une histoire populaire du xx<sup>e</sup> siècle**, Chris Harman, La Découverte, 349 p., 12 €. Un petit livre pas inintéressant du tout et assez original, mais qui annonce la couleur : un point de vue délibérément orienté à gauche et qui s'inscrit dans la perspective tracée il y a quelques années par l'historien américain Howard Zinn et son *Histoire populaire des États-Unis*.
- **Bismarck**, Jean-Paul Bled, Perrin, coll. Tempus, 357 p., 9 €. Une réédition en poche d'une biographie désormais classique d'un des plus grands hommes d'État du XIX<sup>e</sup> siècle. Une histoire et un homme qu'il convient de connaître, *a fortiori* lorsqu'on est français et qu'on a toujours entendu pis que prendre sur son compte.
- **Être soldat, de la Révolution à nos jours**, François Cochet, Armand Colin, 286 p., 22 €. Entreprise périlleuse, mais François Cochet s'en tire à grands coups de brosse thématiques (conscription, grades, tactique, instruction, pertes, captivité...). Foisonnant, truffé de chiffres et d'exemples, mais pas très digeste et trop schématique, notamment sur le chapitre « politique » (il est vrai très très épineux).
- Chez E.T.A.I., signalons trois sorties. **Jeep militaires**, par Pat Ware (36,90 €), **Char Tigre I**, par un collectif du Tank Museum de Bonvington, au Royaume-Uni (35 €). Enfin, **Campagne de France (1944-1945)**, par Jérôme Leygat. Du pur E.T.A.I. : iconographie splendide, richesse du détail, clarté des explications techniques. Un reproche sur le fond, notamment pour le Tigre : à moins d'être mécano, tout lecteur aimerait avoir un aperçu de la doctrine d'emploi des matériels. L'ouvrage sur l'armée d'Afrique est bon. Jérôme Leygat, qui signe le texte, connaît son affaire. Il avait déjà signé une campagne de Tunisie et une campagne d'Italie chez le même éditeur.
- **L'affaire Farewell vue de l'intérieur**, Raymond Nart, Jacky Debain, Nouveau Monde éditions, 334 p., 19,90 €. Le recrutement par les services français d'une taupe au sein du KGB dans les années 1970 et 1980.
- **Atlas de la Seconde Guerre mondiale**, David Jordan et Andrew Wiest, Histoire & Collections, 256 p., 39,95 €. Traduction (lourde, si lourde) de l'anglais. Les cartes sont souvent surchargées.
- **Flandres 1793. Les soldats de l'an II repoussent l'invasion**, Gérard Lesage, Economica, 213 p., 29 €. Analyse de six mois de combats (mai-octobre 1793), des Flandres à la Sambre (Condé, Valenciennes, Dunkerque, Le Quesnoy, Tourcoing, Hondschoote, Maubeuge, Dourlers, Wattignies, Marchiennes).
- **La Traque du Bismarck. Les derniers jours d'un mythe**, François-Emmanuel Brézet, Perrin, 242 p., 21 €. Pas grand-chose de nouveau dans un récit qui pose, une fois de plus sans y répondre, la question clé de la vulnérabilité du navire. Mais oui, au fait, comment se fait-il que ce monstre ait été mis hors de combat par un obus et une torpille ? ■

BD



## Deadline

Laurent-Frédéric Bollée, Christian Rossi

Glénat, 92 p., 18,50 €.

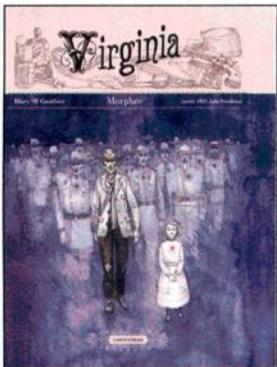
1864, guerre de Sécession : Louis Paugham, jeune sudiste tout juste sorti de l'adolescence, doit accompagner des prisonniers nordistes lors d'un transfert hors du camp de concentration d'Andersonville. La nuit, alors que le jeune Louis s'est endormi pendant sa garde, le seul Noir du groupe est horriblement assassiné par deux confédérés. Coupable d'avoir laissé tuer cet homme, hanté par la mort de ses parents tués par des esclaves en fuite, élevé par un abolitionniste, Louis est alors jeté dans une spirale infernale, torturé par ses contradictions et à la recherche de la rédemption... Construite par une série de flash-back et portée par une voix off très « nouveau western » (*L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*, *Django Unchained*, *Brokeback Mountain*...), l'histoire étourdit par l'intelligence d'un scénario sans facilité et sans temps morts. Le dessin de Rossi est puissant, il joue des expressions, des décors, des détails avec un art consommé. Un des tout meilleurs albums de l'année 2013. ■ S. D.

## Virginia

Benoît Blary, Séverine Gauthier

Casterman, 48 p., 14,95 €.

Guerre de Sécession, *bis!* Le déserteur sudiste Doyle, alcoolique et morphinomane, est récupéré, à bout de forces, par l'armée nordiste



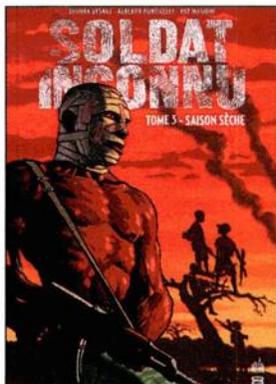
à Lake Providence. On découvre alors que Doyle, tireur d'élite, est hanté par la vision d'une fillette abattue par erreur. Jusqu'au délire. Construit comme un long flash-back, *Virginia* donne à Blary, spécialiste de la bande dessinée de guerre, l'occasion d'illustrer élégamment le scénario très documenté de Séverine Gauthier, historienne de métier. Cet opus est une réussite, vivement la suite. ■ S. D.

## Soldat inconnu (tomes 1 à 3)

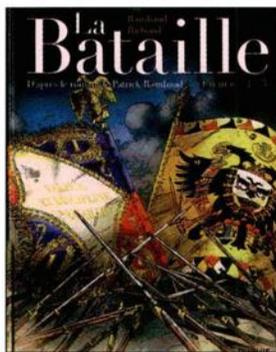
Joshua Dysart, Albert Ponticelli et Pat Masioni

Urban Comics, 144 p. et 15 € chaque.

Novembre 2002. Lwanga Moses, médecin installé aux États-Unis, retourne en Ouganda après plus de vingt ans d'exil. Et débarque naïvement en pleine guerre civile. Confronté aux enfants soldats de la Lord's Resistance Army (LRA, « l'armée de résistance du Seigneur »), des chrétiens extrémistes, il est contraint d'en tuer un pour sauver sa peau. Et pète les plombs, décidé à suivre les règles



de la guerre pour y mettre fin... Violente, sanglante, déjantée, cette BD admirablement dessinée n'est certes pas à mettre entre toutes les mains. ■ P. Q.



## La Bataille (tomes 1 et 2)

Ivan Gil, Patrick Rambaud et Frédéric Richaud

Dupuis, 60 p. et 15,50 € chaque.

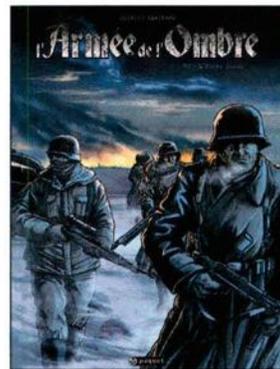
Adaptée de l'ouvrage du même nom de Patrick Rambaud, prix Goncourt 1997, cette BD retrace la bataille d'Essling (20 au 22 mai 1809), revers français qui précède la victoire de Wagram, en Autriche. En compagnie du maréchal Masséna, du colonel Lejeune, du voltigeur Paradis ou du dragon Fayolle, nous voici plongés au cœur du premier épisode sanglant (40 000 pertes...) du crépuscule napoléonien. Le dessin nerveux retranscrit féroce le tumulte des combats et ses vus « à vol d'oiseau » valent le coup d'œil. Et il reste encore un tome à venir! ■ P. Q.

## L'armée de l'ombre (tome 1)

Olivier Spelters

Paquet, 48 p., 13,60 €.

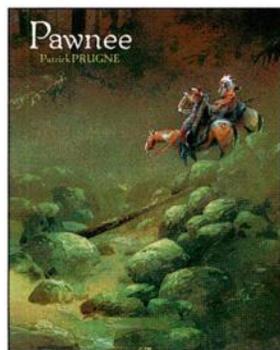
Hiver 1943, Stalingrad : le soldat Kessler, 332<sup>e</sup> division d'infanterie de la Wehrmacht, ne veut pas mourir sans avoir revu sa mère alors que les mâchoires du piège se referment... Embuscades, amis qui tombent, loups affamés et par-dessus l'hiver russe, la guerre



n'est pas la marche triomphale qu'il attendait. Ce premier tome d'une série de quatre est une vraie réussite, autant pour son style narratif que pictural. ■ P. Q.

## Et aussi...

- **Pawnee**, de Patrick Prugne (Daniel Maghen Éditeur, 104 p., 19,50 €). Collaborateur de *G&H*, Patrick Prugne met un terme à l'histoire commencée avec *Frenchman* (voir *G&H* n° 7, p. 104).

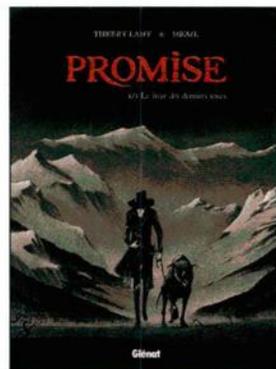


En plus du fait que *Pawnee* est un récit d'aventures plapait, on est toujours autant séduit par le dessin virtuose de

Patrick Prugne, sa maîtrise de la couleur, des ambiances. L'album se termine par un cahier qui présente des planches, des essais, des couvertures alternatives commentés par l'auteur.



- **España la vida**, Eddy Vaccaro et Maximilien Le Roy (Casterman, 128 p., 25 €). 1937 : Léo, jeune Parisien indigné par Guernica, s'enrôle en Espagne dans la colonne de l'anarchiste Durruti. Récit sans concession au crayonné original.



- **Promise, le livre des derniers jours**, Mikael et Thierry Lamy (Glénat, 48 p., 13,90 €). Guerre de Sécession, Idaho, 1864 : l'inquiétant Amos Laughton, pasteur itinérant tout droit sorti de *La Nuit du chasseur*, arrive dans la ville de Promise où prospèrent de bien étranges individus. Un original mélange guerre/western/terreur, prélude à deux autres volumes annoncés. ■

# ABONNEZ-VOUS!

## OFFRE EXCEPTIONNELLE

### SCIENCE & VIE

# GUERRES & Histoire

2 ANS | 12 numéros

# 55€

au lieu de ~~71,40€~~

## SEULEMENT

soit  
**2 N°**  
GRATUITS



## BULLETIN D'ABONNEMENT

**KIOSQUE mag** Disponible sur [KiosqueMag.com](http://KiosqueMag.com)

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - B400 - 60643 CHANTILLY Cedex

- OUI, je profite de cette offre exceptionnelle : je m'abonne pour 2 ans (12 numéros) à Guerres&Histoire pour 55 € seulement au lieu de 71,40€\* soit 2 numéros gratuits.** 762310
- je préfère m'abonner pour 1 an (6 numéros) pour 29 € seulement au lieu de 35,70€\* soit 1 numéro gratuit. 762328

> Mes coordonnées :

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...) : \_\_\_\_\_

Code Postal : \_\_\_\_\_ Ville : \_\_\_\_\_

Tél. : \_\_\_\_\_ Email : \_\_\_\_\_

Grâce à votre numéro (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque à l'ordre de Guerres et Histoire

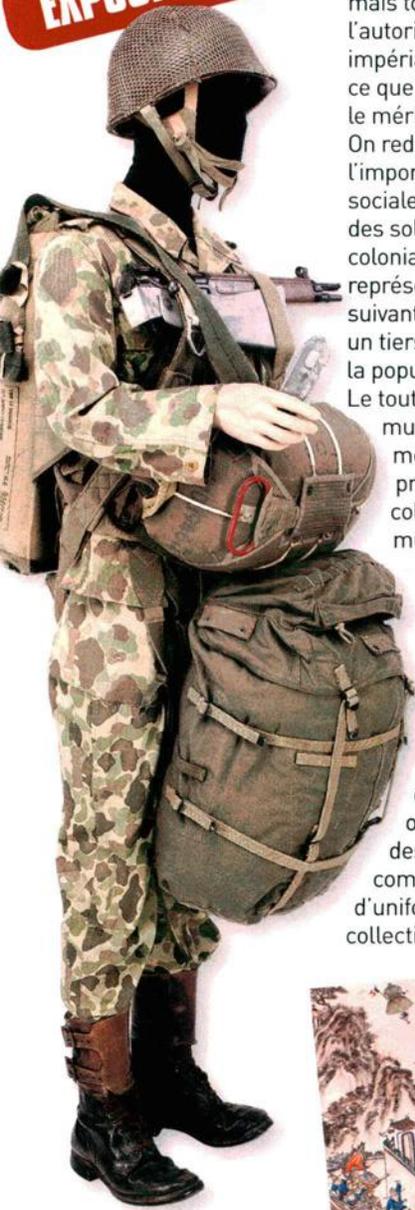
**CB** \_\_\_\_\_

Signature (en lettres) \_\_\_\_\_

Expire fin : \_\_\_\_\_ Cryptogramme: \_\_\_\_\_  
Les 3 derniers chiffres au dos de votre CB

\* Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un premier abonnement livré en France métropolitaine jusqu'à fin décembre 2013. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de Guerres et Histoire au prix de 5,95€ frais de port non inclus. Vous ne disposez pas du droit de rétractation pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

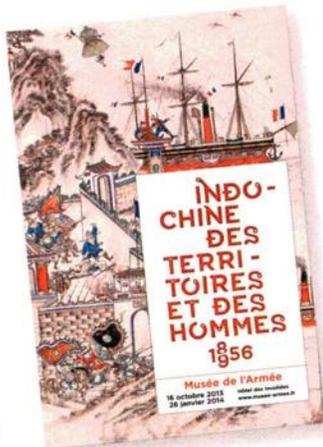
## EXPOSITIONS



Une armée qui n'est jamais seule et autonome mais toujours placée sous l'autorité civile royale, impériale ou républicaine, ce que l'exposition a le mérite de rappeler. On redécouvrira en outre l'importance économique, sociale et culturelle des soldats dans le fait colonial: l'armée représentait en effet, suivant les époques, entre un tiers et la moitié de la population européenne! Le tout s'appuie sur une multitude d'objets méconnus. Certains proviennent des collections du musée, dont le public ignore souvent la richesse, le contenu des vitrines permanentes ne s'étendant pas au-delà de 1945. Le musée en a profité en outre pour acquérir des pièces inédites, comme un ensemble d'uniformes acheté à un collectionneur ou un film

### Indochine. Des territoires et des hommes, 1856-1956

Du 16 octobre 2013 au 26 janvier 2014, au musée de l'Armée (Paris 7<sup>e</sup>). Site: [www.musee-armee.fr](http://www.musee-armee.fr)  
Après la belle exposition sur l'Algérie en 2012, le musée de l'Armée continue d'explorer les rapports complexes entre l'armée française et la colonisation/décolonisation en se penchant sur l'Indochine, ou, plutôt, l'histoire de l'armée en Indochine.



en couleur tourné par un soldat français alors que l'Indochine tricolore rendait l'âme... Autres pièces rares: une grande carte panoramique de Diên Biên Phu et un ensemble d'illustrations décrivant l'opération Castor réalisées par un dessinateur du Viêt-minh. ■ S. D.



### Kanazawa, Aux sources d'une culture de samourais

Du 2 octobre au 14 décembre 2013, à la Maison de la culture du Japon (Paris 15<sup>e</sup>). Site: <http://mcjp.fr>  
Dans la seconde partie du XVI<sup>e</sup> siècle, Maeda Toshiie (1538-1599) reçut en remerciement de sa fidélité aux seigneurs de la guerre le fief de Kaga, dont la capitale était l'actuelle Kanazawa. Cette famille de guerriers devenus richissime réunit autour d'elle une cour brillante portée par le développement

de la ville qui comptera 100 000 habitants au XVIII<sup>e</sup> siècle. Aussi raffinée et subtile que la culture d'Edo, la culture de Kaga est un agencement de l'esprit samourai et des composantes de la culture japonaise que nous connaissons encore: théâtre Nô, cérémonie du thé, artisanat d'exception. Cette culture, c'est précisément l'objet de cette superbe exposition. Autour des armures spectaculaires du XVI<sup>e</sup> siècle, elle rassemble costumes, masques, objets familiers qui rappellent la splendeur et l'habileté des artisans japonais et montre aussi que les guerriers ne sont pas des soudards incultes: les représentations de Nô ou les cérémonies du thé étaient des moments indissociables de la vie militaire. ■ S. D.

## DVD

### Hannah Arendt

Film de Margarethe von Trotta, avec Barbara Sukowa, Axel Milberg  
*Blaq Out*, deux DVD VF/VOST, 23 €.

En 1961, la philosophe Hannah Arendt assiste au procès Eichmann. Elle y découvre la « banalité du mal », cette idée que les plus grands criminels ne sont pas des gens exceptionnels, notion essentielle pour tenter de comprendre ce qu'a été la Shoah et, au-delà, le totalitarisme. Sobre et servi par une magnifique Barbara Sukowa, le film raconte non seulement la genèse de cette pensée mais présente aussi la personne et ses contradictions, notamment à travers sa liaison contre-nature

avec le philosophe (et sympathisant nazi) Martin Heidegger. Tout sauf ennuyeux, ce film est recommandé pour aborder sans douleur une des grandes œuvres du XX<sup>e</sup> siècle. ■ P. G.

### Dictateurs, dossiers secrets

*ZED*, deux DVD en VF, 24,50 €.  
Cette compilation réunit cinq documentaires autour du thème – assez lâche il faut le dire – des grands dictateurs du XX<sup>e</sup> s.: Staline, Mao, Hitler. Trois ont un thème directement lié à la Seconde Guerre mondiale et méritent donc notre attention. Le film de Romain Icard sur les Lebensborn, ces pouponnières de petits aryens, est fascinant. On y découvre avec horreur « l'autre versant de la Shoah », selon les mots

d'une femme née de ce programme affolant. Et le grand intérêt du film est justement de donner la parole aux enfants des Lebensborn. Tout aussi convaincant, quoique sur un registre très différent, est le film britannique de Marc Tiley consacré aux sources de la folie d'Hitler. Bien documenté, riche en science, il s'appuie sur des spécialistes remarquables, comme l'historien Richard Evans et le psychiatre Simon Wessely. En revanche, le film d'André Anossé sur les armes secrètes manque totalement la cible, avec son plan et ses références incompréhensibles. Les deux autres films, sur la grande famine de Mao et l'effarante histoire des déportés cannibales de Staline, rattrapent largement cette faiblesse. ■ P. G.

# Une croisière d'exception Vietnam - Cambodge 13 jours au fil du Mékong

Places limitées  
réservez vite !

à partir de  
**2295€** au lieu de  
2739€  
PAR PERSONNE  
13 jours/10 nuits TOUT COMPRIS  
vol, pension complète, visites...  
**PRIX SPECIAL LECTEURS !**  
Jusqu'à  
**444€**  
de réduction

## Les points forts



- Un programme original : 9 jours de croisière et 3 à terre
- TOUTES les visites et les spectacles inclus
- Un tarif TOUT COMPRIS, spécial lecteurs
- Un bateau 4\* de 24 cabines, habillé de bois exotique.

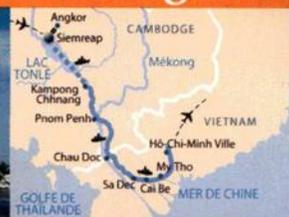
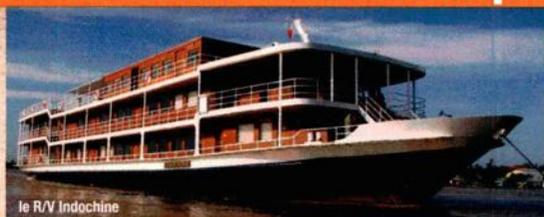
Renseignements : 01 44 32 06 60 (Prix d'un appel local)

## Hô-Chi-Minh (Saigon) - Phnom Penh - Temples d'Angkor

**D**écouvrez les hauts lieux classés au patrimoine de l'Unesco au rythme des flots du Mékong.

Cette croisière fluviale offre un angle idéal et un confort de voyage pour comprendre le Vietnam et le Cambodge d'hier et d'aujourd'hui.

Guerres & Histoire Voyages vous propose ce programme de 13 jours pour découvrir : La chaleureuse et trépidante **Hô-chi-Minh-Ville**, les majestueux temples d'**Angkor**, Phom Penh la coloniale et sa pagode d'argent, le fascinant spectacle des danses khmères.



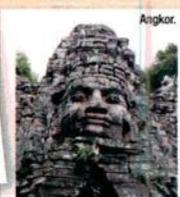
### DATES DE DÉPART DES CROISIÈRES

Août 2013	Septembre 2013	Octobre 2013	Novembre 2013	Décembre 2013	Janvier 2014	Février 2014	Mars 2014	Avril 2014
27	6 - 22 - 28	8 - 14 24 - 30	9 - 15 - 25	1 - 11 - 17* - 27*	2 - 12 - 28	3 - 13 - 19	1 - 7 - 17 - 23	2 - 8 - 18

Tarifs selon les dates : • 2 295€ • 2 439€ • 2 545€ • 2 685€ \*Supp. Fêtes/pers. : 340€ (non inclus)

Pré/post acheminement de votre région Supp./pers. pont supérieur : 200€

**Avec Guerres & Histoire Voyages tout est compris dans le tarif à partir de 2 295€ :**  
Le vol Paris / Hô-Chi-Minh Ville et Siem Reap / Paris - les transferts aéroport / hôtel et bateau / aéroport ou inverse - la croisière selon la catégorie de cabine choisie - l'hébergement en hôtel 4\* NL en chambre double à Siem Reap - la pension complète pendant tout le circuit - les transferts, les visites et excursions mentionnées au programme - les services d'un guide national francophone pour les visites - des guides locaux pendant la croisière - les services de notre directeur de croisière CroisiEurope à bord - les boissons à tous les repas (1 soda ou 1 bière ou 1 eau minérale et café et thé par personne et par repas) - thé, café et eau à volonté pendant la croisière - l'assurance assistance / rapatriement - les pourboires (pour le personnel pendant la croisière). (NB : visas et taxes aéroport non inclus).



# JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

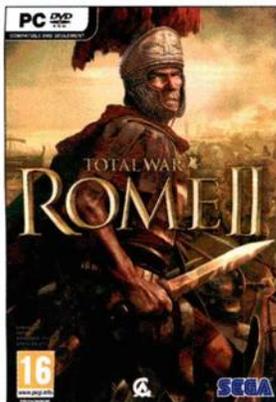
## Total War : Rome II

Support : PC

Éditeur : Sega

Prix : 50 € environ.

Après huit ans d'une longue, très longue attente, *Total War : Rome II* est enfin là ! Ce jeu de stratégie en temps réel vous propose de prendre en main la plus grande superpuissance que le monde antique ait connue : l'Empire romain.



Ce nouvel opus s'intéresse de près aux événements qui se sont déroulés entre la première guerre punique et les débuts de l'Empire. Deux siècles de conflits qui ont secoué la Méditerranée, impliquant des armées d'Europe, d'Afrique du Nord et du Proche-Orient. La carte de jeu, à l'image de la taille de la tâche qui vous attend ici, est immense : quatre fois supérieure à la précédente ! Elle englobe ainsi des pays et des régions de cultures et de climats différents. Au premier coup d'œil, en observant les paysages – désormais plus détaillés et colorés – et l'architecture des villes, on a une idée précise de

la région où l'on se trouve. Pratique et toujours plus agréable quand on doit conquérir de nouveaux territoires. Déjà présente dans le précédent épisode, la politique occupe dorénavant une place importante dans le déroulement de la partie. On s'en sert dans les relations avec les pays étrangers bien évidemment, mais aussi, et surtout, pour calmer les tensions qui existent au sein même de

la république. Mais quand la diplomatie ne fonctionne pas, ce qui arrive assez souvent il faut le reconnaître, alors il n'y a pas d'autre solution que d'avoir recours à la force armée. Mais attention, ici la tactique prime. Il faut impérativement tenir compte de la topographie avant de lancer la moindre attaque : contourner les places fortes comme les collines ou les sous-bois situés en hauteur, lancer les cavaliers sur le flanc des troupes

adverses au moment opportun... Rien ne doit être laissé au hasard si l'on veut espérer une victoire. Une fois l'affrontement lancé, c'est un véritable festival pour les yeux : le moteur graphique affiche sans peine plusieurs centaines de soldats à l'écran et le joueur peut zoomer à l'envi pour se retrouver au cœur de la bataille. Assez impressionnant. Les dés sont jetés ! ■



# IR A JOUER



PARADOX INTERACTIVE

## Crusader King II : Legacy of Rome

Support : PC  
Éditeur : Paradox Interactive

Prix : 20 € environ.

Disponible en téléchargement uniquement.

Lancé en février 2012, le wargame *Crusader King II* se dote d'une nouvelle extension qui vient renforcer une durée de vie déjà exceptionnelle. Dans *Legacy of Rome*, les développeurs

de Paradox Interactive se sont focalisés sur l'empire qui a survécu à la chute de Rome : Byzance. Autant dire que vous allez avoir du pain sur la planche. À nouvel opus, nouvelles mécaniques de jeu. Par exemple, le joueur dispose désormais d'une escorte. Il s'agit d'une unité d'élite qui reste de manière permanente sur la carte de jeu, que l'on soit en temps de paix ou, à plus forte raison, en période de guerre. Si elle est coûteuse et plutôt lente à former, son utilité est en revanche redoutable : elle protège la région sur laquelle elle se trouve et assure un renfort rapide et non négligeable si le besoin s'en fait sentir. Contrôler ses armées est une chose, il en est une autre de faire face aux conflits internes entre puissantes familles, capables, à tout instant, de se rebeller contre votre autorité. À vous de

bien gérer les intérêts de chacun. Dernier point, et non des moindres, la religion. Là aussi, il va falloir se montrer un solide leader si l'on veut gérer convenablement les patriarches orthodoxes. Si vous ne les contrôlez pas comme il faut, ils vont peu à peu se détacher de votre autorité et vous perdrez la maîtrise sur les fidèles qui leur obéissent. La tâche qui vous attend est énorme ! ■

## Call of Duty : Black Ops II – Vengeance

Supports : PC, Xbox 360 et PS3

Éditeur : Activision

Prix : 15 € environ.

À quelques semaines de la sortie du très attendu *Call of Duty Ghosts*, la série phare du jeu de tir d'Activision se dote d'un troisième pack de contenu téléchargeable, histoire de faire patienter encore

un peu les fans de la saga. Au menu, une arme inédite et quatre nouvelles cartes pour le mode multijoueur : Cove, une île perdue dans l'océan Indien ; Rush, un terrain de paintball ; Detour, un pont suspendu ; Uplink, une refonte de la map Summit du dernier DLC. Le mode zombie, très apprécié par les joueurs, fait bien sûr partie du lot et le niveau proposé se déroule dans un endroit abandonné qui rappelle les villes fantômes du Far West américain. Un vrai défilouir ! ■



## Dota 2

Supports : PC et Mac  
Éditeur : Valve

Prix : gratuit. Disponible en téléchargement uniquement.

Suite du célèbre *Defense of the Ancient*, *Dota 2* reprend le principe qui a fait son succès en 2002.

Autrefois proposé comme un niveau supplémentaire au jeu de stratégie *Warcraft III*, ce nouvel opus est un épisode à part entière au graphisme



VALVE

particulièrement léché. Dans ce jeu de stratégie, à la différence des autres titres du genre, on ne dirige pas une armée composée de plusieurs types de combattants, mais une seule corporation sélectionnée parmi un large choix en début de partie. Pas de gestion, de construction non plus. Ici, on se concentre sur l'essentiel : détruire la base adverse par tous les moyens possibles. Quand simplicité rime avec efficacité. ■



ACTIVISION

## A venir...

### Combat de géants

Dans quelques semaines se déroulera le match le plus attendu de l'année : *Call of Duty Ghosts vs Battlefield 4*, deux géants des jeux de tir, deux superproductions à plusieurs dizaines de millions de dollars. Dans l'absolu, impossible de départager ces deux mastodontes tant ils sont impressionnants. On fait le point ensemble dans un prochain numéro.

### Pas de Varta pour Wonder

Avec le retard qu'il accumule – dix ans déjà que les fans attendent l'arrivée d'un nouvel opus –, c'est à se demander si *Age of Wonders III* sortira bien un jour. Son développeur, Triumph Studio, est pourtant confiant et annonce l'arrivée de son jeu de stratégie pour le début de l'année 2014. Sans plus de détails. On n'est plus à quelques mois près...

### Free to P(l)ay

Autre grosse pointure attendue pour la fin de l'année, la version « Free to Play » (comprenez gratuite, mais un peu payante quand même...) du célèbre jeu de stratégie en temps réel *Command & Conquer* d'Electronic Arts. Les inscriptions à la version bêta étant fermées, on espère maintenant une sortie rapide. Avant Noël ? ■

# A JOUER

**WARGAMES**  
Par Frank Stora



## L'autre guerre du Pacifique

Les concepteurs de wargames ont souvent la bonne idée d'aller chercher leurs sujets ailleurs que dans les conflits les plus simulés. *Strategy & Tactics*, la plus ancienne des revues de jeu d'histoire sur carte, nous propose avec son numéro 282 (septembre-octobre 2013) de découvrir la guerre du Pacifique... 1879-1883.

*The War of the Pacific* simule les deux premières années du conflit qui a opposé le Chili au Pérou et à la Bolivie pour le contrôle de provinces riches en ressources minérales (dont le salpêtre et le guano...). Au terme de ce conflit, le Pérou se retrouvait amoindri et la Bolivie privée d'accès à la mer – aujourd'hui encore,

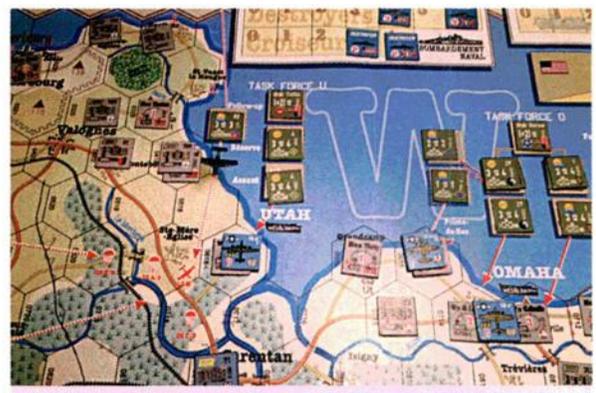
les Boliviens réclament le retour des provinces perdues ! Loin d'être un affrontement mineur, cette guerre « du Pacifique » fut très violente, avec batailles navales, blocus, sièges, batailles en rase campagne et de vraies opérations combinées d'un type que l'on allait retrouver soixante ans plus tard à l'ouest de l'Océan.

La carte est vaste (85 x 55 cm), mais cette surface est en grande partie occupée par des tableaux d'organisation de forces. En fait, les opérations se déroulent en majeure partie sur une longue et étroite bande de terre entre Andes et Pacifique, et sur l'océan qui la borde. D'où l'importance des transports par mer et des combats navals ! Il s'agit d'un jeu stratégique, avec des tours de deux mois, mais un parfum tactique est obtenu grâce à des règles originales. Ainsi du mouvement des unités terrestres : en deux mois, en théorie, on pourrait parcourir toute la carte. En pratique, on lance deux dés pour une armée et elle

peut avancer du nombre de points de mouvement correspondant au dé le plus fort, puis on recommence autant de fois que désiré. Mais si on fait un double, le mouvement s'arrête et l'armée subit une perte. Les 280 pions représentant les unités terrestres – infanterie, cavalerie, artillerie – sont très simples, mais reflètent efficacement les différences entre les deux camps. Ainsi, les Chiliens, moins nombreux mais mieux organisés, ont des pions double face, alors que leurs adversaires, Péruviens et Boliviens, n'ont que des pions simple face, qui disparaissent au premier coup reçu. À noter : les unités chiliennes ont toutes été mal imprimées et *Strategy & Tactics* a fait réimprimer une partie de la planche de pions pour corriger ce défaut. Historiquement, les batailles navales n'ont impliqué que fort peu d'unités – des bâtiments à propulsion mixte blindés de façon primitive, dont certains commençaient à être équipés de tourelles ! – mais elles n'en ont pas moins été décisives.

Le fameux Alfred Mahan a suivi le conflit à bord d'un bâtiment de l'US Navy (neutre mais attentive) et il en aurait tiré les prémices de son fameux ouvrage *The Influence of Seapower upon History*. Il faut aussi savoir que c'est dans cette guerre que fut utilisée pour la première fois (sans le moindre succès !) une torpille autopropulsée. Il existe même un pion pour ce genre de « machine infernale ». Le système naval simule simplement mais assez

correctement le brouillard de la guerre. Mouvements secrets, interceptions, combats et même captures sont prévus. À noter une coquille de la règle : les navires les plus rapides (lorsqu'il s'agit de décider de l'initiative dans une bataille) sont bien ceux dont le « modificateur de vitesse » indiqué sur le pion est le plus élevé (et non l'inverse !). En somme, un jeu original sur un thème qui ne l'est pas moins. ■



## Un été d'avance

Ludifolie Éditions vient de publier un jeu qu'on aurait plutôt attendu l'an prochain, pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de la bataille : *Normandie 1944 - Un été sanglant* (par Éric Teng). Bien que le jeu soit en Ziploc et non en boîte, il est impressionnant : belle carte d'environ 80 x 60 cm allant de Saint-Lô au Havre et de Cherbourg à Alençon, 432 pions finement illustrés (deux pages expliquent leur conception graphique !) et des règles pour amateurs confirmés. L'éditeur évalue avec franchise leur complexité à 7 sur 9. Le fait que ce soit un jeu français facilite tout de même la tâche ! Ces règles sont relativement classiques. Débarquement, soutien d'aviation, bombardements navals, mouvements hors-cartes... La logistique, avec des lignes de ravitaillement allant jusqu'à un état-major puis jusqu'à un dépôt et avec des « provisions » pour l'offensive, est simulée par des règles très détaillées. Deux scénarios et une campagne complète (6 juin jusqu'à fin août) sont prévus. L'échelle de temps est d'une semaine par tour, mais attendez-vous à des tours assez longs à jouer ! ■



# QUIZ

## Connaissez-vous la bataille de la Marne ?

Par Jean-Claude Delhez

**1pt**

1) Sur quel cours d'eau la bataille de la Marne s'est-elle déclenchée ?

- a) La Marne - b) La Seine.
- c) L'Ourcq.

**1pt**

2) Quel est le plan d'opérations dont elle est l'aboutissement ?

- a) Plan 17.
- b) Plan Schlieffen.
- c) Plan Jaune.

**1pt**

3) Dans quelle ville le gouvernement français s'est-il retiré juste avant que la bataille ne commence ?

- a) Tours - b) Bordeaux - c) Londres.

**1pt**

4) Quel écrivain français est tombé au champ d'honneur en lever de rideau ?

- a) Charles Péguy.
- b) Ernest Psichari.
- c) Alain-Fournier.

**1pt**

5) À quelle date l'affrontement a-t-il débuté ?

- a) 22 août 1914.
- b) 5 septembre 1914.
- c) 11 septembre 1914.

**2pts**

6) Comment se nomme le chef de l'unique armée britannique en lice ?

- a) German - b) French - c) English.

**1pt**

7) Quelle phrase figure dans l'ordre du jour du commandant en chef français au moment de lancer la bataille ?

- a) « Le moment n'est plus de regarder en arrière. »
- b) « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts. »
- c) « Ils ne passeront pas. »

**1pt**

8) Quelle était la couleur des pantalons de l'armée

française, en particulier de son infanterie de ligne ?

- a) Bleu horizon.
- b) Kaki.
- c) Garance.

**2pt**

9) Quel est le commandement important qui a été confié au général Foch ?

- a) Paris.
- b) La 6<sup>e</sup> armée.
- c) La 9<sup>e</sup> armée.

**2pts**

10) Une place forte française s'est rendue pendant la bataille. Laquelle ?

- a) Maubeuge.
- b) Belfort.
- c) Toul.

**1pt**

11) Pour quel front sont partis les renforts qui ont fait défaut aux Allemands ?

- a) La Russie.
- b) La Serbie.
- c) L'Italie.

**2pts**

12) À quoi les taxis de Paris, réquisitionnés par l'armée, ont-ils été véritablement utiles ?

- a) Offrir la victoire aux Français.
- b) Évacuer les blessés.
- c) Rien.

**1pt**

13) Quel est le général allemand qui a fait les frais de la défaite ?

- a) Kluck.
- b) Bülow.
- c) Moltke.

**2pts**

14) Sur quelle opération la victoire française de la Marne a-t-elle débouché ?

- a) La course à la mer.



Fantassins et dragons français font la pause. Le 9 septembre, les cavaliers perdent une belle occasion de poursuivre les Allemands en retraite. Ce sera leur dernière chance de s'illustrer...

- b) Le Chemin des Dames.
- c) La bataille des frontières.

**1pt**

15) Qui a dit : « La bataille de la Marne, je ne sais pas qui l'a gagnée, mais je sais qui l'aurait perdue ! » ?

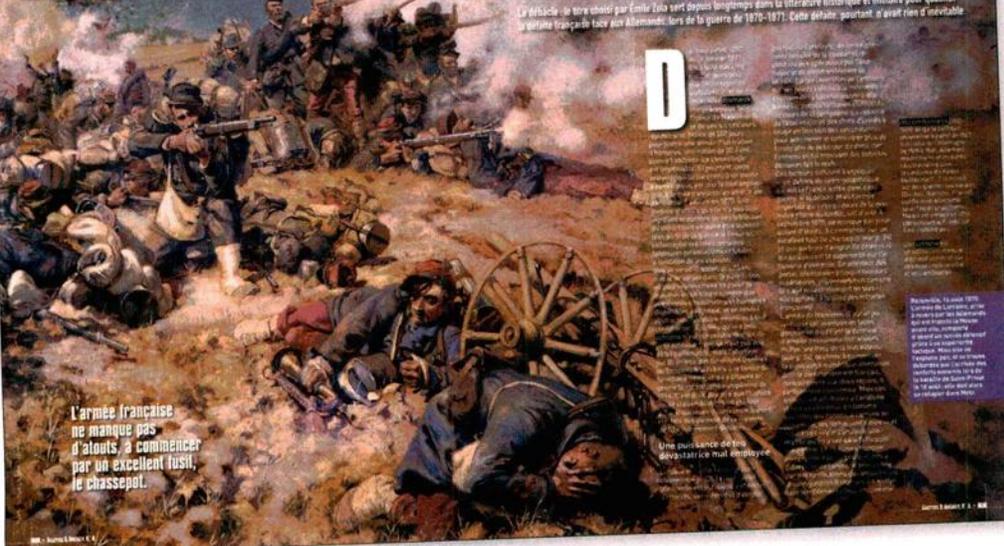
- a) Joffre - b) Gallieni.
- c) Maunoury.

Réponses : 1c ; 2b ; 3a ; 4a ; 5b ; 6b ; 7a ; 8c ; 9c ; 10a ; 11a ; 12c ; 13c ; 14a ; 15a.

**Total : / 20 points**

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous conseillons 1914: Une Europe se joue sur la Marne de Patrick Garreau (Economica, 2004).

## CHASSE AUX MYTHES Guerre de 70 : la France n' était pas battue d'avance



### La défaite de 1870 est également politique

Dans votre numéro 6 (p. 68), vous évoquez la défaite de 1870 et montrez que la France n'avait pas perdu d'avance. Mais les conditions politiques n'étaient guère remplies pour remporter la victoire. Dans son histoire récente, la France a subi deux désastres militaires retentissants. Celui de 1940, où l'État-Major général français voyait la 5<sup>e</sup> colonne communiste gangrener l'appareil militaire et préférait « Hitler au Front populaire ». La seule victoire de cette période troublée reste la Grande Guerre, quand le ralliement

des socialistes en 1914, après la mort de Jaurès, entraîna la création de l'Union nationale et permit de résister à l'invasion allemande. Rien de tout cela en 1870. Comme l'affirme l'étude de Stéphane Audouin-Rouzeau réalisée dans les années 1980, le régime républicain issu de la révolution du 4 septembre est constitué d'urbains isolés dans une France profondément rurale, partagée entre « légitimistes », « orléanistes » et « bonapartistes ». De nombreux témoignages d'anciens combattants montrent la mauvaise volonté à obéir aux réquisitions des armées de la Défense nationale entre

novembre 1870 et février 1871 (voir les *mémoires d'un mobilisé*, Émile Moreau, dans *Journal d'un soldat de la guerre 1870-1871* éditions Le Petit Pavé, 2012). Cette division est profondément ancrée dans le gouvernement de Défense nationale lui-même. Comment peut-on trouver des points communs entre le général orléaniste Trochu, opposant de la dernière heure au régime, un Gambetta chantre de la « guerre à outrance » et les « Jules » (Simon et Favre) toujours à la recherche du compromis politique seul à même d'assurer la survie du nouveau régime ? Par la suite, la méfiance du gouvernement envers le peuple de Paris, gagné

en partie aux idées socialistes depuis 1848, empêche l'exécutif de se réfugier en province. Comme le souligne Éric Bonhomme, dans sa thèse d'État, cette méfiance est la principale source d'inefficacité de l'armée française pendant le siège de Paris : Trochu s'appuie essentiellement sur les « lignards », la garde

[ex-commandant de la Garde impériale de Napoléon III, NDLR] pour mener l'ultime offensive est le plus déplorable de la guerre. Et les déclarations enflammées de Gambetta contre « Bazaine le capitulard », amalgamant tous les officiers bonapartistes sous le même vocable, n'ont fait qu'accentuer la méfiance entre les militaires de tout rang et la délégation. ■ Frank Boule, enseignant en lycée

### L'ordre de Malte, une école navale pour l'Ancien Régime ? A voir...

Dans votre écho sur les 900 ans de l'ordre de Malte (voir G&H n° 12, p. 14), vous soulignez que l'ordre forme de nombreux marins

## LE SONDAGE

Sur notre page [www.facebook.com/guerresethistoire](http://www.facebook.com/guerresethistoire), vous

avez été vraiment très nombreux à répondre au sondage de la rédaction. 350 en vingt-quatre heures, près de 600 en quinze jours ! Le sujet était un « classique » historiographique : « Comment expliquer l'effondrement français de mai-juin 1940 ? » Vous n'avez été que 7 % à voter pour la thèse conspirationniste soutenue le plus souvent dans une certaine extrême gauche : « la trahison des classes dirigeantes avides de se venger du

Front populaire ». Un quart d'entre vous avance « l'absence de réelle volonté de se battre de l'ensemble du pays », contredisant les analyses de Jean-Louis Crémieux-Brilhac (*Les Français de l'an 40*, paru en 1990). La grande majorité a donc choisi l'option « les erreurs des militaires dans la préparation du conflit et la conduite des opérations ». *Guerres & Histoire* se devra d'éclairer un jour cette maudite campagne, notamment les racines doctrinales, intellectuelles et politiques du désastre de l'armée française.



### ACTUALITES

**L'étude de chasseurs romains montre que les légions vivaient en famille**  
L'empereur Caligula a peut-être ordonné à ses légions romaines de vivre en famille. Une étude récente a révélé que les légions romaines vivaient en famille. Les soldats étaient regroupés par unités familiales, ce qui a permis de maintenir une discipline stricte tout en favorisant la cohésion au sein de chaque unité.

**Des chevaliers vieux de 800 ans**  
Un groupe de chevaliers de l'Ordre de Malte a célébré son 800<sup>e</sup> anniversaire. Ces chevaliers, connus pour leur dévouement et leur service humanitaire, ont une histoire riche et prestigieuse.

**Cherchi était censé être un génie**  
Le général italien Cherchi était considéré comme un génie militaire. Ses stratégies et ses décisions ont joué un rôle crucial dans plusieurs batailles importantes de la Seconde Guerre mondiale.

**Le terrain de la bataille de Waterloo**  
Une nouvelle étude a révélé des détails sur le terrain de la bataille de Waterloo. Les conditions météorologiques et le relief ont eu un impact significatif sur le déroulement de la bataille.

vogaient les galères » (1990), pour prétendre à une commanderie [établissement foncier associé à des revenus parfois considérables, NDLR], il faut à un chevalier cinq ans de « résidence au couvent » (à Malte) et quatre « caravanes » (croisières) de six mois chacune sur les galères de l'ordre. En principe, commanderies et autres « bénéfiques » sont attribués ensuite à l'ancienneté, mais on peut accélérer le mouvement en sollicitant un commandement en mer, « ce que le grand maître accorde ordinairement, note un voyageur de passage en 1673, parce qu'un capitaine, en deux ans qu'il tient galère, mange [« dépense », NDLR] 25 000 livres pour sa table où se trouvent les trente chevaliers qui sont de caravane avec lui ». Commander une galère de Malte n'exige donc guère de compétence navale : c'est un service financier rendu à la religion. Bien des chevaliers, observe d'ailleurs à l'époque le sieur du Viviers, « prennent cet emploi sans en être capables et sans autre mérite que celui de pouvoir soutenir cette dépense ». Comme

le fait remarquer amèrement le grand maître Pinto, « quelque intéressement qu'affectent les prétendants, on sait bien que sans la certitude de la récompense, ils ne s'empresseraient pas tant à servir notre ordre : l'objet principal est la commanderie »... ■ **Roberto Barrazutti, historien naval et collaborateur de G&H**

## Bataille du Talas : de quelle muraille de Chine parlons-nous ?

La lecture de votre article sur la bataille du Talas (G&H n° 14, p. 58), sujet que j'affectionne au point d'être allé sur place, m'inspire deux remarques. La première concerne la carte en page 60. La vallée du Fergana (ou Ferghana) n'est pas située là où vous l'avez placée, mais plus au sud, en gros sur un axe Tachkent-Kachgar, en dessous de l'étoile rouge indiquant le lieu de la bataille. La deuxième remarque est un point plus important : l'auteur écrit en conclusion

page 62 que la Grande Muraille n'a, alors, pas encore été érigée. C'est exact, mais uniquement si vous évoquez là les fortifications les plus connues, c'est-à-dire celles construites par les Ming au xv<sup>e</sup> siècle. En effet, les historiens reconnaissent unanimement l'ouvrage comme datant du premier empereur, Qin Shi Huangdi, qui a régné au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. C'est lui qui, dans un premier temps, opère la jonction entre les tronçons existants et tourne les défenses contre les nomades du Nord. Ce système, déjà très sophistiqué, sera

encore amélioré par les successeurs Han, toujours à la période antique. Bref, même s'il ne s'agit pas encore d'un mur maçonné presque continu, pour avoir vu de mes yeux ces anciennes sections, la muraille est bel et bien opérationnelle à cette période, bien que la dynastie Tang, expansionniste, préfère s'en remettre à la force de ses armes qu'à celle de ses murs. **Julien Peltier, journaliste, historien, collaborateur de G&H**

*Merci d'avoir rectifié ces imprécisions. Pour en savoir plus sur*

la Grande Muraille, relire G&H n° 1 p. 72. ■ P. G.

## Il y a deux médailles du Congrès...

Dans les actualités de G&H n° 14 (p. 14), il est écrit que les 175 vétérans de la First Special Service Force vont recevoir « la médaille d'Honneur du Congrès, la plus haute distinction militaire outre-Atlantique ». Il s'agit en fait de la médaille d'or du Congrès (Congressional Gold Medal), qui n'a rien à voir avec l'infiniment plus prestigieuse médaille d'Honneur du Congrès (Medal of Honor). ■ **Egan Varley**



Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : Ernesto Mauri.

**RÉDACTION** - 8, rue François-Ory - 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour correspondre avec la rédaction : [courrier.SVGH@mondadori.fr](mailto:courrier.SVGH@mondadori.fr)

Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liebaux** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen** •

Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié**, **Bruno Levesque** (par intérim) • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoist Bihan**, **Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya**, **Yacha MacLasha**.

Ont collaboré à ce numéro : **Benoist Bihan**, **Jean-Claude Delhez**, **Nicolas Gavet**, **Pascal Guy**, **Eitan Haddock**, **Laurent Henninger**, **Yacha MacLasha**, **Jean-Dominique Merchet**, **Jean-Christophe Noël**, **Julien Peltier**, **Laurent Pericone**, **Maurin Picard**, **Rémy Porte**, **Christophe Reverchon**, **Frank Stora**, **Joanne Taaffe**, **Éric Tréguier**, **Charles Turquin**.

**DIRECTION ÉDITION** - Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

**DIFFUSION** - Site : [www.vendezplus.com](http://www.vendezplus.com) • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

**MARKETING** - Responsable : **Giliane Douls** • Chargée de promotion : **Michèle Guillot**.

**ABONNEMENTS** - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

**PUBLICITÉ** - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Caroline Soret** • Directrice de la publicité adjointe : **Virginie Commun** • Directeur de clientèle : **Lionel Dufour** • Assistante : **Christine Chesse** • Planning : **Stéphanie Guillard**, **Angélique Consoli**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Stéphane Durand**. Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gounse**.

**FABRICATION** - Chefs de fabrication : **Marie-Hélène Michon** et **Johann Gaisser**.

Directeur financier : **Hervé Godard** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.

**ÉDITEUR** - Mondadori Magazines France. Siège social : 8, rue François-Ory - 92543 Montrouge Cedex. Directeur de la publication : **Carmine Perna**.

Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cisano Bergamasco - Italie

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : octobre 2013.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : [relations.clients@mondadori.fr](mailto:relations.clients@mondadori.fr)

**Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : 29 euros** • Relation clientèle abonnés par téléphone : **01 46 48 47 88** du lundi au samedi, de 8 heures à 20 heures ; par courrier : **Guerres & Histoire Abonnements - B400 - 60643 Chantilly Cedex**. Vous pouvez aussi vous abonner sur [www.kiosquemag.com](http://www.kiosquemag.com).

# Waterloo... sans les Anglais?

Par Charles Turquin

**Wellington disait que « cette bataille fut gagnée sur les terrains de cricket d'Eton ».  
Faut-il interpréter cela comme un constat d'absentéisme ? Où étaient les Anglais le 18 juin 1815 ?**

**M**on copain Harry est un *jolly good fellow*, qui aime bien les continentaux. Certes, il mettrait fin à notre vieille amitié s'il me savait hippophage ou si je me permettais de critiquer la Queen ! Mais à cela près, c'est un type plein d'humour et de bienveillance. C'est pourquoi j'aime le taquiner...

— Harry, que signifiait cette phrase étrange du Duc de Fer ?

— *Well...* Il voulait dire que notre fortitude stoïque s'était forgée sur ces terrains d'Eton.

— J'y vois plutôt un aveu : les Anglais y jouaient au cricket pendant que d'autres gagnaient la bataille ! Car en somme, Waterloo, c'est une victoire allemande, non ?

— Charles, qu'avez-vous bu aujourd'hui, ou fumé dans votre damnée pipe ? Ne tirez pas ma jambe ! Vous savez parfaitement que les Prussiens ne sont arrivés qu'au dernier quart d'heure, alors que les Britanniques ont tenu toute la journée sur le plateau de Mont-Saint-Jean !

— Oh, je ne parlais pas des Prussiens ! La soi-disant armée britannique comportait bien d'autres Allemands : les troupes du Hanovre, de Nassau, du Brunswick (Braunschweig) et aussi la King's German Legion, n'est-ce pas ?

— D'accord, quelques Germains. Mais tous les autres...

— Un bon tiers d'Allemands dans les lignes de Wellington. Puis un autre tiers de Belges et de Hollandais : ceux de Ghigny, Van Merlen, Chassé, Bijlandt. Je crois même me souvenir que c'est une batterie belge qui a brisé le dernier assaut de la Vieille Garde.

— Que voulez-vous prouver ? Il restait quand même un tiers de Britanniques, qui constituaient l'élément le plus solide, le noyau dur de l'armée, sur quoi se sont brisées les attaques des Français.

— Des Britanniques, sans doute... mais combien d'Anglais ? Dans votre noyau dur, je distingue surtout des Écossais : les Gordon, les Cameron, la Black Watch... et puis ces Scots Greys dont la charge immortelle a culbuté tout le corps Drouet d'Erlon !

— *All right!* Mais mis à part ces Écossais...

— ... Il y avait surtout des Irlandais et des Gallois ! L'Irlande de cette époque n'était riche que d'enfants, la famine y était endémique. C'est par désespoir et indignation que Jonathan Swift déclama sa « *modeste proposition* » au Parlement de Westminster : il préconisait froidement de nourrir les Irlandais par consommation de cette seule production abondante, affirmant que les enfants constituaient un aliment très sain, très nutritif. Il donnait même des recettes de bébés

bouillis, braisés, étuvés, en gelée, à la menthe... Ce fut un beau scandale !

— Quel rapport avec la bataille de Waterloo ?

— Je veux dire que, pour ne pas mourir de faim, les Irlandais acceptaient d'aller se faire tuer sur les champs de bataille. Ils s'enrôlaient en masse dans les régiments « anglais ». Tout cela conforte ma théorie, n'est-ce pas ?

— Mais tout de même, notre Wellington... !

— Arthur Wellesley, duc de Wellington, était né à Dublin. Il était donc Irlandais, lui aussi, bien que sa carrière ne dût rien à la famine. Navré, mon cher Harry, vraiment navré. La vérité historique a ses droits.

Un long silence. Bien que maintenant une impassibilité granitique (et une lèvre supérieure rigide), mon vieil ami est salement ébranlé. Ses

certitudes se fissurent... et il n'aime pas ça ! Il doit me haïr intensément. Mais ce parfait gentleman sait que « *le fair-play, c'est de savoir gagner avec le sourire* ». Il reprend donc, d'un ton jovial...

— *All right*, Charles, vous remportez le premier *Channel!* [*Je pense qu'il vaut dire la première manche...*] Vous avez sans doute raison, les Anglais n'étaient vraiment pas nombreux à Waterloo. C'est exactement comme à Bir Hakeim.

— Bir Hakeim ??? Mais... c'est une victoire française !

— Une victoire, sans doute...

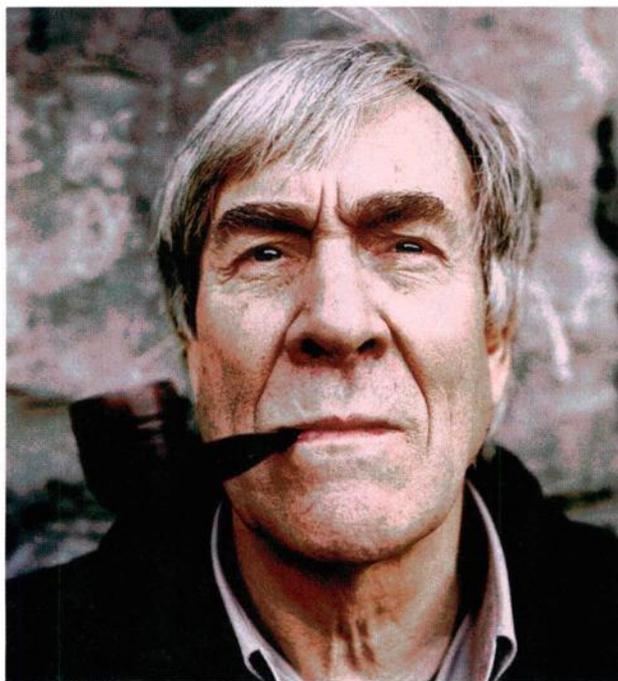
Un splendide fait d'armes, certainement. Mais peut-on entièrement l'attribuer aux Français ?

— Harry, que voulez-vous insinuer ?

— Les héroïques défenseurs de Bir Hakeim provenaient véritablement de partout : Algérie, Tunisie, Maroc, Oubangui, Dahomey, Gabon, Cameroun, Madagascar, La Réunion. Des Caldoches, des Canaques, des Tahitiens, quelques Indochinois. Et bien sûr tout l'assortiment de la Légion : Belges, Espagnols, Tchèques, voire Allemands. J'en oublie bien d'autres, de Pondichéry, du Liban. Et même quelques Anglais ! C'était en somme une brigade internationale...

— Harry, mesurez vos paroles !

— ... commandée par un Alsacien : en quelque sorte un Français de récupération.



*« Un bon tiers d'Allemands dans les lignes de Wellington. Un autre de Belges et de Hollandais. Et dans le tiers de Britanniques, combien d'Anglais ? »*

— Harry, vous êtes ignoble !

— Peut-être, *old bean*, peut-être. Mais la vérité historique doit garder ses droits, ne disiez-vous pas ? Allons, allons, pas de mésentente cordiale ! Qu'importe l'origine des joueurs s'ils font honneur à leur maillot ? Que diable : à Waterloo comme à Bir Hakeim, nos équipes ont gagné la Coupe ! ■